

NOTE TO USERS

This reproduction is the best copy available.

UMI[®]



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Serge Dupuis

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (Histoire)

GRADE / DEGREE

Département d'histoire

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

L'émergence de la Floride Canadienne-Française. L'exemple de la communauté de Palm Beach,
1910-2010

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Michel Bock

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

Anne Gilbert

Yves Frenette

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

L'ÉMERGENCE DE LA FLORIDE CANADIENNE-FRANÇAISE
L'exemple de la communauté de Palm Beach, 1910-2010

par Serge DUPUIS

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention de la maîtrise en histoire

Université d'Ottawa

© 2009, Serge DUPUIS



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*
ISBN: 978-0-494-61145-6
Our file *Notre référence*
ISBN: 978-0-494-61145-6

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

■+■
Canada

RÉSUMÉ

L'émergence de la Floride canadienne-française : L'exemple de la communauté de Palm Beach, 1910-2010

Par Serge Dupuis

Dirigé par Michel Bock

2009

L'importance de la démographie canadienne et canadienne-française en Floride, tout comme la fréquentation touristique annuelle qui atteint les deux millions en 1990, exige que les chercheurs se penchent sur le sens de la migration et de l'installation en Floride. Cette étude explore les premiers jours de la fréquentation canadienne de la Floride au XX^e siècle et l'émigration d'une masse de gens durant les années 1930 et après la Deuxième Guerre mondiale en faisant appel à l'exemple du comté de Palm Beach. Cette thèse décrit le caractère ethnique que prend la communauté durant ses premières années ainsi que les mutations occasionnées par l'arrivée d'une masse d'hivernants durant les années 1970 qui la rapproche de la société canadienne-française. La mobilité constante entre le Canada et la Floride, ainsi que l'enracinement des Canadiens français dans les deux milieux, en font une francophonie toute particulière qui nous éclaire sur la nature même du Canada français.

Abstract

The importance of Canadian and French Canadian demography in Florida, as well as the annual number of tourists that reaches two million in 1990, requires that researchers take a look at the significance of migrations to and, in many cases, settlement in Florida. This study explores the first days of Canadian visits to Florida in the early 20th century, the settlement of a mass of immigrants during the 1930s, and after the Second World War, through the case of Palm Beach County. This thesis describes the formation of an ethnic community, and the changes brought about by the arrival of many snowbirds during the 1970s, which strengthen its links with French Canadian society. The constant mobility between Canada and Florida, as well as the settlement of French Canadians in two communities, make Florida quite a particular francophonie that enlightens us on the very nature of French Canada.

REMERCIEMENTS

L'auteur dédie ce texte à ses parents Régent Dupuis et Diane Dupuis, à sa grand-mère Rollande Asselin, et à son arrière-grand-mère feu Edna Dupuis (1907-2005) qui lui ont transmis leur passion pour la Floride dès un jeune âge et qui ont appuyé la réalisation de ce projet pendant trois ans. Ce sont eux, aussi, qui lui ont fait prendre conscience de la communauté canadienne-française de Palm Beach.

L'auteur tient à remercier son directeur, Michel Bock, pour son intérêt, son engagement, son appui moral, son professionnalisme et, surtout, les questions pertinentes qu'il a soulevées pour faire de cette réflexion ce qu'elle est devenue. Il remercie aussi les divers participants à cette étude qui ont pris le temps de partager leur parcours avec nous. Il remercie enfin le Conseil des recherches en sciences humaines, le Fonds Gaston-Héon, la Faculté des études supérieures de l'Université d'Ottawa, le Département d'Histoire de l'Université d'Ottawa, le Conseil de la vie française en Amérique et le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa qui ont tous appuyé cette recherche financièrement.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	PAGE 1
AFIN DE COMMENCER À COMPRENDRE LA FLORIDE CANADIENNE-FRANÇAISE	
CHAPITRE PREMIER	PAGE 16
L'ÉMERGENCE DE REGROUPEMENTS CANADIENS-FRANÇAIS EN FLORIDE, 1860-1970	
<i>1.1 Une présence sporadique : les Canadiens français en Floride, 1860-1960</i>	
<i>1.2 Une communauté qui se forme lentement : les Canadiens français à Palm Beach, 1910-1970</i>	
<i>1.3 Pour échapper à un Québec traditionaliste : les Canadiens français, l'après-guerre et la Floride, 1945-1970</i>	
<i>1.4 Un ailleurs ou un autre chez soi ? L'américanisation des Canadiens français en Floride, 1960-1970</i>	
CHAPITRE DEUXIÈME	PAGE 55
LE CLUB CANADIEN-FRANÇAIS D'AMÉRIQUE ET L'INTÉGRATION DE LA FLORIDE AU CANADA FRANÇAIS, 1971-1997	
<i>2.1 Trop peu, trop tard pour les immigrants : les débuts difficiles du Club canadien-français d'Amérique, 1971-1982</i>	
<i>2.2 L'intégration canado-américaine et l'émergence des hibernants, 1970-1993</i>	
<i>2.3 L'apogée du Club canadien-français d'Amérique, 1982-1997</i>	
<i>2.4 L'affirmation du fait français en Floride, 1982-1997</i>	
<i>2.5 Une « messe mobile » : la communauté catholique d'expression française de Lake Worth, 1978-</i>	
CHAPITRE TROISIÈME	PAGE 101
LA FLORIDE CANADIENNE-FRANÇAISE À LA CROISÉE DES CHEMINS, 1992-2009	
<i>3.1 « The season's annual harvest of shame » : Les Canadiens français et l'amertume des Floridiens américains, 1992-2003</i>	
<i>3.2 L'hétérogénéité dans l'espace et l'attraction continue de la Floride, 1992-</i>	
<i>3.3 L'affaiblissement du caractère nationalitaire et le maintien d'une vie canadienne-française en Floride, 1995-</i>	
CONCLUSION	PAGE 131
LA POURSUITE DE L'HISTOIRE D'AMOUR ENTRE LES CANADIENS FRANÇAIS ET LA FLORIDE	
ANNEXES	PAGE 136
BIBLIOGRAPHIE	PAGE 150

PRÉSENTATION

AFIN DE COMMENCER À COMPRENDRE LA FLORIDE CANADIENNE-FRANÇAISE

Despite its many dystopian elements[,] which historians have ranged from natural menaces such as mosquitoes, hurricanes[,] and humidity to man-made creations such as strip-malls, drive-by shootings, and drug cartels, Florida has always been a place for dreamers looking for something better. The one thing that most Florida Dreamers have in common is the belief that the State is a land apart, a special place where fresh starts and new directions are not only possible[,] but [also] probable¹.

– Raymond Arsenault, « Is There a Florida Dream? », 1994.

Le *Florida Dream* est une prolongation du rêve américain, c'est-à-dire, de cette quête de liberté et prospérité. Malgré la réticence exprimée par plusieurs Canadiens français pour les États-Unis, la Floride devient leur destination principale d'immigration, d'hivernation et de vacances après la Deuxième Guerre mondiale². S'ils n'y ont pas séjourné eux-mêmes, ces derniers connaissent au moins un proche qui y hiverne ou qui y a émigré. En 1992 seulement, dix pour cent de la population canadienne visite l'État du soleil³ parmi la quatre-vingtaine de millions de touristes qui en font la destination la plus visitée au monde⁴. Le passage rapide du froid sibérien à un climat tropical, en deux jours de voiture ou en quelques heures d'avion, maintient sa capacité d'émerveiller enfants comme adultes. La familiarité qu'entretiennent les Canadiens avec la Floride amène l'historien Eric Jarvis à la qualifier de onzième province canadienne⁵. Nous rajouterions aussi qu'elle est devenue, à bien des égards, une région du Canada français.

¹ Raymond ARSENAULT, « Is There a Florida Dream? », *Forum* (été 1994), p. 26.

² *Ibid*, p. 24-25.

³ Sylvain de REPENTIGNY, *International Travel Survey: Canadian Residents 1980 - 1999. Data Selected: U.S. State Visits, Including En Route. Total U.S. State Visits Selected, U.S. Regions by U.S. States, 1 + Nights by Visits and Spending Less Fares. Florida 1980-1999*, Gatineau, Statistique Canada, 30 juillet 2007, 1 p.

⁴ Gary R. MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams: A Social History of Florida (1950-2000)*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 8.

⁵ Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2 (2002), p. 186.

Bien que des explorateurs français y aient fondé des colonies au XVI^e siècle⁶, les premiers Canadiens français s'y rendent dès 1860⁷. Un siècle et demi plus tard, la Floride contient 134 000 résidents permanents et environ 200 000 hivernants canadiens-français, sans compter leur part des deux millions de touristes annuels du Canada⁸. Ils y créent des « Petits Canadas » qui prennent une forme toute particulière par rapport à ces quartiers ailleurs en Amérique. L'ampleur historique de la présence canadienne-française en Floride, plus importante que celle dans plusieurs provinces canadiennes, exige un regard plus attentif des migrations, des installations et de la construction de ces communautés. De toute évidence, le climat subtropical convainc amplement à lui seul, mais l'« intention⁹ » collective des communautés d'immigrants, d'hivernants et de vacanciers¹⁰ canadiens-français est peu comprise. Un départ de la société canadienne-française à certains moments et un mouvement à l'intérieur de celle-ci dans d'autres, la migration vers la Floride offre des pistes nouvelles sur l'interprétation américaniste¹¹ et

⁶ Voir : Marcel TRUDEL, *The Beginnings of New France, 1524-1663*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973, p. 54; « Les Français en Floride au XVI^e siècle », *Historia*, 435 (février 1983), p. 48-53.

⁷ François BEAUDIN, « Prêtres de Montréal en mission aux États-Unis (1836-1876) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 21, 4 (1968), p. 792-802.

⁸ « Florida », *U.S. Census Bureau - State and County Quick Facts*, quickfacts.census.gov/qfd/states/12000.html, page consultée le 15 juin 2007; « Voyages effectués par les Canadiens vers les États-Unis, 15 principaux États visités », *Statistique Canada*, <http://www40.statcan.gc.ca/l02/cst01/arts39a-fra.htm>, page consultée le 7 juin 2009; Quarante pour cent des 500 000 hivernants canadiens seraient francophones, Voir : Richard D. TUCKER, Larry C. MULLINS, Charles F. LONGINO Jr., Victor W. MARSHALL et François BÉLAND, « Older Canadians in Florida: A Comparison of Anglophone and Francophone Seasonal Migrants », *La revue canadienne du vieillissement*, 11, 3 (automne 1992), p. 281-299.

⁹ Le concept d'intention est celui de Joseph Yvon Thériault. À son avis, le choix de vivre en français en Amérique constitue une manifestation de la volonté d'adhérer au projet de société canadien-français qui existe parallèlement au projet anglo-américain. Nous y reviendrons plus tard. Voir : Joseph Yvon THÉRIAULT, *Critique de l'américanité : Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec Amérique, (2002) 2005, p. 349.

¹⁰ Au cours de cette étude, nous ferons la distinction entre ces quatre catégories. La première signifie la personne qui habite majoritairement les États-Unis et qui détient la citoyenneté américaine. Le terme « résident permanent » réfère aux résidents qui habitent majoritairement les États-Unis, qui détiennent un statut de résidence permanente, mais qui ne sont pas citoyens américains. La catégorie d'hivernant regroupe les étrangers ayant une résidence permanente ailleurs et qui passent d'un à six mois par année dans le Sud. Enfin, le vacancier est celui qui passe moins d'un mois par année en Floride.

¹¹ Voir: Gérard BOUCHARD, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, 2001, 503 p.

l'interprétation sociétale¹² de l'histoire canadienne-française, deux pôles entre lesquels les débats sur la nature du Canada français s'inscrivent.

Théoricien de l'américanité, l'historien Gérard Bouchard est d'avis que les 70 000 colons laissés pour compte en 1763 cherchent à rompre avec leur passé européen et à forger une « société neuve » comme le font les autres nations issues de l'immigration européenne. La République américaine ouvrirait le bal en 1776 avec sa Révolution et s'ensuivraient les autres nations en Amérique, y compris les « Canadiens » qui se soulèveront contre le colonisateur européen en 1837 et en 1838. Suite à l'échec de leur révolution, l'Église catholique aurait contribué à les faire sortir de la « normalité », c'est à dire, d'organiser leur nation au sein d'elle, parallèlement à l'État-nation et sans aucune velléité d'indépendance politique. Le Canada anglais maintiendrait, quant à lui, ses liens coloniaux avec la Grande-Bretagne. Au lieu de devenir « américains » en développant des références identitaires autonomes, les Canadiens français deviendraient culturellement et intellectuellement asservis. Le mouvement néonationaliste des années 1960 amorcerait un rapprochement entre l'élite débranchée ayant imposé son modèle de société aliénant et les gens ordinaires ayant toujours accepté leur américanité¹³. Pour Bouchard, la résistance de l'élite à la modernité (urbanisation, industrialisation et intégration économique) et l'américanisation continentale des gens ordinaires au XX^e siècle seraient des preuves de cet écart qui empêcherait l'indépendance du Québec. L'historien Yvan Lamonde abonde dans le même sens en étudiant l'américanisation étatsunienne des mœurs surtout après 1945¹⁴. « Le Québec français apparaît comme un roi nu, écrit-il, d'abord reconnaissable à sa seule voix :

¹² Voir : Joseph Yvon THÉRIAULT, *Faire société. Société civile et espaces francophones*, Sudbury, Prise de Parole, 2007, 386 p.

¹³ Voir : Gérard BOUCHARD, *Entre l'Ancien et le Nouveau Monde : Le Québec comme population neuve et culture fondatrice*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, 56 p.

¹⁴ Voir : Yvan LAMONDE, *Ni avec eux ni sans eux : Le Québec et les États-Unis*, Montréal, Nuit Blanche Éditeur, 1996, 121 p.

un Américain parlant français¹⁵ ». Pour Lamonde, le fait de maintenir la distinction entre les Québécois des Américains du Nord et du Sud n'aboutirait qu'à leur imposer des fausses identités et à empêcher l'indépendance du Québec¹⁶.

Sans être adeptes de la thèse de l'américanité, l'historien Yves Frenette et la politicologue Linda Cardinal mettent en doute la puissance du Canada français d'autrefois en faisant appel respectivement aux exemples franco-américain et franco-ontarien. Cardinal doute qu'un projet national englobant ait pu exister¹⁷. Dans un même ordre d'idées, Anne-Andrée Deneau affirme même qu'une véritable solidarité aurait émergé seulement après 1970 par le biais des politiques québécoises en matière de francophonie canadienne¹⁸. Pour Frenette, ce n'est pas parce que l'élite canadienne-française a imaginé le projet national canadien-français que tout le monde y aurait adhéré. Certes, il y aurait eu une nation canadienne-française, mais elle se serait rapidement fragmentée avec la diaspora des Canadiens français vers l'Ouest et le Sud, les crises scolaires dans ces milieux et la Première Guerre mondiale (en Nouvelle-Angleterre surtout) au profit de projets régionaux¹⁹.

¹⁵ Yvan LAMONDE, « Pourquoi penser l'américanité du Québec? », *Politique et sociétés*, 18, 1 (1999), p. 94.

¹⁶ Deux mises en garde sont nécessaires avant de poursuivre. Tout d'abord, Lamonde et Bouchard traitent du Québec dans leur analyse et mentionnent peu la Floride. Lamonde mentionne que les visites de l'abbé Henri-Raymond Casgrain en Floride constitueraient une preuve d'américanité. Enfin, précisions, qu'à notre sens, l'américanisation est un processus qui entend l'adoption chez les Canadiens français des mœurs et des référents culturels étatsuniens. Il s'effectue à différents degrés dépendant du parcours individuel et collectif des gens et des communautés en Amérique. L'américanisation complète mène à l'acculturation à la société anglo-américaine. L'américanité de Bouchard, quant à elle, serait la tendance de rompre avec l'Europe pour formuler une « société neuve ». En ce sens, les Canadiens français aspireraient à être entièrement québécois au point d'atteindre l'indépendance. Ainsi, l'américanité bouchardienne mènerait à l'indépendance politique du Québec.

¹⁷ Voir : Linda CARDINAL, « Sortir de la nostalgie, en finir avec le ressentiment : les francophones hors Québec et la coopération interprovinciale », Simon LANGLOIS et Jean-Louis ROY (dir.), *Briser les solitudes. Les francophonies canadiennes et québécoise*, Montréal, Nota Bene, 2003, p. 16-25.

¹⁸ Voir : Anne-Andrée DENEAU, « Abandon ou solidarité ? Les positions des partis politiques du Québec à l'égard des communautés francophones de 1970 à 2007 », dans : Joseph Yvon THÉRIAULT, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada*, Montréal, Fides, 2008, p. 431-457.

¹⁹ Voir : Yves FRENETTE, *Brève histoire des Canadiens français*, Montréal, Boréal, 1998, 210 p.

Les tenants de l'interprétation sociétale du Canada français voient dans l'ambiguïté de la question nationale au Canada français non pas une manifestation d'impuissance²⁰, mais toute une richesse. L'auteur principal de cette tendance, le sociologue Joseph Yvon Thériault, peine à voir en quoi l'américanité de Bouchard permet de mieux comprendre l'histoire du Canada français. Certes, le projet canadien-français a eu des opposants et il a été soutenu par une élite traditionnaliste, mais on trahit son originalité en essayant de lui imposer une trame continentale. Au lieu de dire que les Canadiens français auraient « dû » faire l'indépendance, il constate que le Canada français a simplement proposé un autre modèle d'intégration sociétale qui a été et qui continue d'être le leur. Thériault rage contre ce qu'il appelle le « concept poubelle » de l'américanité qui raye de la mémoire la culture nationale et qui met en jeu la mémoire même du passé canadien-français. Pour Thériault, le fait de voir ce passé comme celui d'une droite rétrograde constitue une attaque sans fondement qui nie la formulation d'un projet de société globale par l'entremise de l'Église canadienne-française qui a joué un rôle quasiment étatique pendant longtemps. Pourquoi autant de gens auraient-ils adhéré à cette société si autant d'éléments lui manquaient? Selon Thériault, la nation culturelle canadienne-française est tout à fait conforme aux autres nations européennes au XIX^e siècle.

L'avènement autour des années 1840 au Québec d'une nation culture va tout à fait dans le sens de processus similaires se réalisant ailleurs dans la constitution du fait national. Sans exception, avons-nous dit, même si les grandes nations ont eu tendance à l'oublier après coup, la construction des références nationales a dû se doter d'une référence culturelle donnant une substance à l'abstraction de l'homme moderne²¹.

Au lieu de déraciner le Canada français et de lui reprocher de ne pas avoir suivi les autres nations américaines au XIX^e siècle, Thériault met en parallèle la nation canadienne-française avec des nations européennes qui forment, elles aussi, des communautés d'intention en marge

²⁰ Voir : Gérard BOUCHARD, *La pensée impuissante : échecs et mythes nationaux canadiens-français, 1850-1960*, Montréal, Boréal, 2004, 319 p.

²¹ THÉRIAULT, *Critique de l'américanité*, p. 349.

des États-nation. Dans ses capacités intégrationnelles, le réseau institutionnel canadien-français est éminemment politique. Le partage d'une histoire commune par des Canadiens français d'origine autochtone, irlandaise ou écossaise (parmi d'autres, surtout après 1945) et l'adhésion aux écoles, aux hôpitaux, aux universités, aux orphelinats, aux caisses populaires et aux associations diverses forgent, en le Canada français, une société globale qui dépasse les frontières du Québec. Thériault voit la résistance à l'américanisation par l'entremise de la lutte contre l'assimilation et le refus d'une post-ethnicité anglophone. Même en milieu minoritaire, plusieurs Canadiens français choisissent toujours de poursuivre cette « intention vitale²² » et de continuer à faire de l'histoire par le biais de leur mode d'intégration sociétale²³.

Les historiens Marcel Martel, Pierre Savard et Michel Bock ajoutent aussi de l'eau au moulin de l'interprétation sociétale de l'histoire du Canada français. Bock est d'avis que le projet national canadien-français, de par la force de son réseau institutionnel, existe jusqu'aux années 1960, mais que la redéfinition du projet nationaliste et des identités régionales ainsi que la provincialisation et la décléricalisation des réseaux amènent la nation à la fragmentation²⁴. Martel voit la période des années 1930 aux années 1960 comme le moment fort de la nation canadienne-française en raison de la mise sur pied du Conseil de la vie française en Amérique et des campagnes de souscription au Québec qui appuient financièrement la diversification du réseau institutionnel des communautés canadiennes-françaises en milieu minoritaire au milieu du

²² Joseph Yvon THÉRIAULT et E.-Martin MEUNIER, « Que reste-t-il de l'intention vitale du Canada français? », dans : Joseph Yvon THÉRIAULT, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada*, Montréal, Fides, 2008, p. 205-239.

²³ *Ibid.*, p. 357; Joseph Yvon THÉRIAULT, « Réponse à la critique de la *Critique de l'Américanité* », *Sociologie et sociétés*, 36, 2 (automne 2004), p. 266.

²⁴ Voir : Michel BOCK, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », dans : Joseph Yvon THÉRIAULT, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada*, Montréal, Fides, 2008, p. 161-203.

XX^e siècle²⁵. Enfin, Savard va même plus loin en disant que la solidarité familiale et organisationnelle entre francophones se maintient (par des organismes telles que l'Association canadienne d'éducation de langue française et les Clubs Richelieu) et que l'histoire de la diaspora, même contemporaine, est « indissociable de celle du Québec²⁶ ».

Ces historiens, sociologues et politicologues n'ont pas étudié la question des Canadiens français en Floride qui amène toute une autre dimension au débat sur la nature du Canada français. Nous proposons qu'il existe une autre forme d'américanité qui est celle d'embrasser le continent tout en maintenant des attaches culturelles et nationales au Canada français à différents degrés. Cette interprétation se rapproche de celle des géographes Éric Waddell et de Dean Louder qui, bien qu'ils ne formulent pas explicitement une définition de l'américanité, voient une Franco-Amérique « animée depuis toujours par des rêves – d'empire, de richesse, de liberté – qui ont été nourris le plus souvent [...] par des considérations économiques plutôt que par des projets politiques ou religieux²⁷ ».

Par conséquent, il n'y aurait pas forcément de contradiction entre le continent et l'intention nationale, ce qui rejoint ce que Thériault avance sur le spectre de l'intention. Le métissage a toujours fait partie de cette réalité parallèle à l'Amérique anglophone. Cette « présence-absence » des Canadiens français sur le continent, pour reprendre le terme du chanteur Zachary Richard, constituerait une appropriation du continent, mais aussi un moteur d'histoire. Louder et Waddell notent d'ailleurs trois types de communauté : celles du fait historique marquées par le passage d'explorateurs au XVII^e ou au XVIII^e siècle, celles d'héritage

²⁵ Voir : Marcel MARTEL, *Le deuil d'un pays imaginé. Luites, rêves et déroutte du Canada français, 1867-1976*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 203 p.

²⁶ Voir : Pierre SAVARD, « Les relations avec le Québec », dans : Cornelius J. JAENEN (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa/Ontario Historical Studies Series, 1993, p. 231-263.

²⁷ Dean LOUDER et Éric WADDELL, « Conceptualiser et cartographier la Franco-Amérique : une tâche redoutable », dans : *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, 2008, p. 21.

français qui connaissent leur mémoire, mais dont les communautés se sont effondrées, ainsi que celles de réalité politique où la francité est un fait de vie inscrit à la modernité²⁸.

L'américanité ou la volonté de « faire société » en Amérique française sont probablement bien plus plurielles que dichotomiques. Thériault note, par ailleurs, que dans la Franco-Amérique émerge « une lecture continuitiste du destin québécois²⁹ ». Dans le contexte floridien, les migrations se sont effectuées, tantôt à l'extérieur de la société canadienne-française, tantôt à l'intérieur de celle-ci, selon l'époque. Les concepts de migration de maintien et de migration de rupture de l'historien Paul-André Rosental se jumèlent bien à la particularité de la Floride canadienne-française. Pour ce dernier, le migrant de rupture passe de son espace d'origine à un autre. Ses liens sociaux avec des ressortissants communs sont rares et son niveau d'intégration dans son milieu d'accueil est élevé. À l'inverse, le migrant de maintien est peu intéressé par l'intégration dans son milieu physique. Il migre dans le but d'améliorer son statut social et sa qualité de vie, mais il cherche à maintenir des liens sociaux importants avec ses semblables, souvent en attendant le retour à sa région d'origine. Il suit généralement un courant vers une destination commune et s'intéresse aux organismes issus de sa communauté de migrants et à ses liens familiaux. Son nouvel espace physique (vécu) crée donc une dissonance avec son espace culturel (investi). Il s'agit d'une distinction plus utile que l'origine et l'adresse actuelle pour comprendre le migrant dans sa nouvelle réalité³⁰. C'est dans ce cadre de rupture et de maintien que nous pouvons mieux analyser les liens (individuels et collectifs) des Canadiens français de la Floride avec le Canada français au cours du XX^e siècle.

²⁸ *Ibid*, p. 11-23.

²⁹ Joseph Yvon THÉRIAULT, « À quoi sert la Franco-Amérique ? », dans : LOUDER et WADDELL, *Franco-Amérique*, p. 356.

³⁰ Paul-André ROSENTAL, « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre 1990), p. 1403-1431.

Jusqu'aux années 1960, la Floride semble constituer un espace de rupture avec la société canadienne-française puisqu'elle ne possède pas une masse critique de Canadiens français, ni un nombre suffisant d'institutions pour qu'elle puisse maintenir des liens quotidiens avec cette dernière. Les premiers migrants sont donc bien plus portés à s'insérer dans la société américaine et à travailler à faire concorder leur « espace investi » avec leur « espace vécu ». Par conséquent, les migrants canadiens-français quittent le Canada français afin de se comporter comme la plupart des nouveaux arrivants dans le but de s'intégrer au marché du travail américain. Pour ce faire, la culture originelle est secondarisée au profit du projet anglo-américain. Leurs espoirs et attentes sont ainsi formulés dans ce cadre de rupture.

Durant les années 1970, la donne change lorsque le nombre d'hivernants canadiens-français augmente au point de devenir supérieur au nombre de résidents permanents. Deux éléments rendent l'« intention » collective de ces communautés plus portée vers le maintien des liens avec le Canada français. Tout d'abord, les Canadiens français hivernants maintiennent le Canada comme port d'attache principal et passent, au maximum, la moitié de l'année en Floride. Ensuite, ils sont nombreux à lancer des organismes et des services nouveaux (clubs sociaux, sociétés mutuelles, organismes religieux, clubs d'intérêt, commerces, services de santé et services professionnels) à l'image de ceux qui font partie du Canada français. La quantité de nouvelles activités nationales bouleverse ces communautés. La Floride canadienne-française n'arrive pas à se doter de toutes les institutions d'une société globale, la gouvernance autonome et les écoles nationales lui échappant, mais elle réussit toutefois à tisser suffisamment de liens avec la mère-patrie pour devenir une réalité que Thériault qualifierait de « nationalitaire », soit située quelque part entre l'ethnie et la nation³¹. Rosental préférerait dire entre un espace de

³¹ Joseph Yvon THÉRIAULT, « Entre la nation et l'ethnie : Sociologie, société et communautés minoritaires francophones », *Sociologie et sociétés*, 26, 1 (printemps 1994), p. 15-32.

rupture et un espace de maintien. Notre étude de Palm Beach analysera le tournant nationalitaire des organismes canadiens-français à la fin des années 1970 occasionné par, en grande partie, l'arrivée d'une masse d'hivernants maintenant une résidence temporaire au Canada.

Environ deux décennies de comportement plus nationalitaire et une croissance constante dans le tourisme mènent, malgré tout, à des accrochages avec certains Floridiens américains dès le début des années 1990. La Floride perd de son lustre et son taux de fréquentation touristique canadienne chute d'un tiers en trois ans. Bien que le tourisme décroisse, l'hivernation et l'émigration augmentent toujours. Au moment où les technologies nouvelles arrivent en Floride, les implications du maintien et de la rupture se transforment. Il est possible que la Floride canadienne-française ait atteint un nouveau niveau de maturité qui stimuleraient des liens toujours plus proches avec le Canada français (de par la mobilité physique, la transmission de signaux de télévision et de radio francophones et Internet) ainsi qu'avec le milieu d'accueil (de par ses liens avec des Latino-Américains, des Anglo-Américains et d'autres francophones). Le réseau organisationnel est plus développé que jamais et l'« ouverture » sur les lèvres de tout le monde pourrait proposer une réconciliation entre une acceptation de son milieu et un maintien des attaches nationales. Pourtant, beaucoup de chemin reste à faire dans la construction d'une francophonie floridienne viable ou plurielle.

Cette étude tâche de répondre à plusieurs questions dans ce champ d'étude émergent. D'ailleurs, les historiens Ken Coates, Robert Healy et William Morrison remarquent que la Floride canadienne, peu étudiée, exige toujours une analyse rigoureuse pour être comprise.

*This inchoate, uncoordinated and little-studied aspect of North American life may well prove to be one of the most important social and economic developments of the new millennium, challenging national loyalties, enriching or disrupting host and sending communities, forming an expanded continental consciousness, and spreading the influence of continental integration across North America*³².

³² Ken S. COATES, Robert HEALY et William R. MORRISON, « Tracking the Snowbirds: Seasonal Migration from Canada to the U.S.A. and Mexico », *The American Review of Canadian Studies* (automne 2002), p. 448.

L'historien Jean Lamarre, spécialiste des migrations canadiennes-françaises vers le Midwest américain, constate aussi que les chercheurs doivent se pencher sur d'autres pôles d'attraction de Canadiens français aux États-Unis, hormis la Nouvelle-Angleterre et la Louisiane, afin de mieux saisir plusieurs des nuances inexplorées de l'histoire de l'Amérique française³³.

Les années 1980 amènent des géographes, des gérontologues et des anthropologues à s'intéresser à la mobilité, à l'hivernation et au troisième âge. L'intérêt des historiens canadiens pour la Floride ne se manifeste que durant les années 1990. Brèves et fragmentaires, leurs recherches peinent à dépeindre un portrait d'ensemble convainquant. Au tournant des années 2000, deux recherches importantes voient le jour. Le géographe Rémy Tremblay³⁴ rédige une thèse doctorale et une monographie s'en inspirant sur la communauté québécoise du comté de Broward durant les années 1990. L'historien Godefroy Desrosiers-Lauzon, quant à lui, produit une thèse de doctorat sur les communautés hivernantes canadiennes et américaines en Floride depuis 1945³⁵. Il ne faut pas oublier non plus l'auteure Laura Lee Scott qui décrit le parcours de la colonie franco-américaine de Bélandville qui naît en 1930 dans le Nord-Ouest floridien³⁶.

Malgré l'importance de la présence canadienne-française en Floride au cours du XX^e siècle, la disparité des sources écrites en rend l'étude difficile. À l'inverse des communautés canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre, qui se dotent de paroisses, de journaux, d'écoles et de sociétés historiques nationales, la Floride ne profite pas de l'arrivée d'un clergé ou

³³ Jean LAMARRE, « L'intégration des migrants canadiens-français à la réalité socio-économique américaine : essai comparatif entre la Nouvelle-Angleterre et le Michigan », dans : Andrée COURTEMANCHE et Martin PÂQUET (dir.), *Prendre la route. L'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XVI^e au XX^e siècle*, Hull, Vents d'Ouest, 2001, p. 167.

³⁴ Voir : Rémy TREMBLAY, *Floribec : Espace et communauté*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Collection Amérique française, 2006, 150 p.

³⁵ Voir : Godefroy DESROSIERS-LAUZON, *Southern Seduction. Canadian and American Snowbirds in Florida since 1945*, thèse doctorale en histoire, Université d'Ottawa, 2008, 344 p.

³⁶ Voir : Laura Lee SCOTT, *Belandville: A French Canadian Colony in West Florida*, Bagdad (Floride), Pantagonia Press, 2005, 67 p.

d'une élite instruite pour entretenir sa cohésion avec la société canadienne-française. En Floride, les organismes sont bien moins nombreux, relativement récents et souvent mal documentés. À titre d'exemple, Desrosiers-Lauzon fait appel aux cartes postales, aux audiences sur la planification urbaine, aux photographies et à l'oralité afin de tirer des conclusions sur cette aventure qui passerait autrement sous silence³⁷. Travailler sur l'histoire de la Floride canadienne-française constitue un effort de « sauvetage d'informations qui [vo]nt disparaître à tout jamais³⁸ », pour reprendre les mots de Jacques Rouillard sur l'oralité en Nouvelle-Angleterre, étant donné que plusieurs des émigrants canadiens-français des années 1950 atteignent la quatre-vingtaine au moment de l'entreprise de cette étude.

Nous avons privilégié la communauté canadienne-française du comté de Palm Beach³⁹, la deuxième région francophone en importance de l'État⁴⁰ après la communauté québécoise de Hollywood. Cet exemple sera aussi utile pour mieux comprendre les autres colonies canadiennes-françaises en Floride (celles de St. Petersburg⁴¹, du lac Okeechobee ou d'Ocala, par exemple) qui profitent d'un niveau inférieur d'organisation, mais non négligeable, par rapport à Floribec. À l'automne 2006, nous prenions connaissance d'une présence canadienne-française vieille d'un siècle à Palm Beach et de son Club canadien-français d'Amérique dont la fondation remonte à 1971. Des recherches additionnelles nous ont mené aux archives de la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth (1978-) ainsi qu'au fond des Canadiens en

³⁷ Godefroy DESROSIERS-LAUZON, *Entrevue par courrier électronique*, 13-14 mars 2009, 2 p.

³⁸ Jacques ROUILLARD, *Ah les États ! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*, Montréal, Boréal Express, 1985, p. 13.

³⁹ Le comté de Palm Beach est situé sur la côte atlantique de la Floride à 100 kilomètres au nord de Miami.

⁴⁰ Selon l'étude de Longino *et al.* Voir : Richard D. TUCKER, Larry C. MULLINS, Charles F. LONGINO Jr., Victor W. MARSHALL et François BÉLAND, « Older Canadians in Florida : A Comparison of Anglophone and Francophone Seasonal Migrants », *La revue canadienne du vieillissement*, 11, 3 (automne 1992), p. 281-299.

⁴¹ Le Club canadien-franco-américain de St. Petersburg se constitue en personne morale en août 1978. Voir : « Club Canadien-Franco-Américain, St. Petersburg, Inc. », dans : *Florida Department of State, Division of Corporations*, http://www.sunbiz.org/scripts/cordet.exe?action=DETFIL&inq_doc_number=743827&inq_came_from=NAMFWD&cor_web_names_seq_number=0001&names_name_ind=X&names_cor_number=&names_name_seq=&names_name_ind=&names_comp_name=CLUBCANADA&names_filing_type=, page consultée le 31 août 2009.

Floride conservé aux archives de la Historical Society of Palm Beach County à West Palm Beach.

Malheureusement, ces sources sont insuffisantes pour analyser le parcours de la communauté. Les traces laissées proposent une liste de pionniers qui sont souvent nommés seulement. Ceux d'entre eux qui étaient toujours vivants furent contactés par l'intermédiaire du Club canadien-français en vue d'organiser des entrevues. Chacun des candidats fut abordé en personne ou au téléphone. Certains ont choisi des lieux de rencontre publics, mais la plupart ont choisi de nous accueillir dans leur demeure de Palm Beach lors de nos séjours de recherche en janvier 2008 ou en janvier 2009. Au total, nous avons réalisé des entrevues avec 26 Canadiens français, dont seize de naissance québécoise, cinq de naissance ontarienne, quatre de naissance américaine et un de naissance française. Si l'on considère le lieu de résidence à l'âge adulte plutôt que le lieu de naissance, on en arrive à une répartition différente : neuf répondants proviennent de la Floride, six de la Nouvelle-Angleterre, six de l'Ontario et quatre du Québec. Toujours reste-t-il que cette catégorisation écarte plusieurs nuances de ces parcours. Les quatorze résidents permanents, neuf hivernants et trois descendants de Canadiens français de Palm Beach, dont quatorze hommes et douze femmes, étaient âgés de 41 à 84 ans au moment des entrevues. Chacun d'entre eux a participé à une entrevue enregistrée semi dirigée durant laquelle il ou elle s'est exprimé sur les motivations de sa migration et de son installation (le cas échéant) et sur sa participation à la communauté canadienne-française et à la vie floridienne. Évidemment, les thèmes développés dépendaient du parcours particulier et du rôle joué par le répondant. À l'exception de deux d'entre eux, ils ont aussi autorisé la citation de leurs propos dans cette étude. Suivant la méthode du collectif *Oral History Reader* dirigé par les historiens américains Robert

Perks et Alistair Thomson⁴², nous avons cherché à évaluer l'arrière-plan, le cadre, l'environnement actuel et l'ancienneté de leurs migrations⁴³. Les entrevues, menées soit individuellement, soit avec deux intervenants à la fois, duraient entre 30 minutes et deux heures et ont produit une vingtaine d'heures d'enregistrements qui ont été transcrits pour permettre une analyse selon les thèmes sélectionnés pour l'étude⁴⁴.

Nous avons aussi entrepris la distribution d'un formulaire composé de cinquante questions lors d'activités sociales de la communauté en janvier 2008. Parmi les 35 sondages distribués à des hivernants (aucun d'entre eux n'a subi une entrevue subséquente), 22 d'entre eux sont revenus par la poste à Ottawa au cours du mois suivant. Plusieurs des thèmes sélectionnés dans l'élaboration du sondage à l'automne 2007 ne figurent plus dans l'étude finale, d'où la raison pour laquelle il sera peu cité. À nouveau, nous avons obtenu l'autorisation de compiler leurs réponses et d'en publier les résultats⁴⁵. Aussi, le dépouillement de divers quotidiens canadiens-français et canadiens-anglais à partir des bases de données *Biblio branchée* et *Canadian Newstand* ont soulevé plusieurs repères historiques pour saisir les nuances des relations canado-floridiennes entre la fin des années 1970 et 2009.

La première partie de notre étude se concentre sur l'immigration des Canadiens français en Floride et à Palm Beach entre 1860 et 1970, période qui correspond à leur moment de « rupture » par rapport au Canada français et d'intégration à la société américaine. Bien que remontant au milieu du XIX^e siècle, ce chapitre met un accent particulier sur les Trente Glorieuses pour mieux comprendre le bond dans le taux d'immigration et de tourisme canadien-français en Floride. Ces immigrants semblent tous arriver au constat que le Canada français

⁴² Robert PERKS et Alistair THOMSON (dir.), *The Oral History Reader*, Londres/New York, Routledge, 2006, 578 p.

⁴³ Voir aussi, sur la méthode : ROSENTAL, « Maintien/rupture », p. 1413.

⁴⁴ Voir : Annexe D.

⁴⁵ Voir : Annexe E.

représente une société trop traditionnelle par rapport à la modernité américaine. Leur fascination les amène à s'intégrer, comme d'autres groupes ethniques, à la réalité floridienne.

Le deuxième chapitre porte sur la période que nous caractérisons de « nationalitaire » des communautés canadiennes-françaises en Floride, soit de leur insertion partielle au Canada français. Il tâche d'illustrer à quel point la communauté canadienne-française de Palm Beach se transforme durant les années 1970 et 1980 grâce aux nouveaux moyens de transport, à la technologie et aux régimes de retraite qui haussent le nombre d'hivernants. Les changements au sein du Club canadien-français d'Amérique sont révélateurs en ce sens. Leur arrivée signale une volonté de refaçonner les organismes existants et d'en fonder de nouveaux, abandonnant ainsi les visées intégrationnistes de leurs prédécesseurs au profit d'une vie communautaire plus active et de liens plus étroits avec le Canada français.

Dans le dernier chapitre, nous abordons les transformations de la Floride du début des années 1990 à nos jours tout en mettant en parallèle le parcours du Canada français durant la période. La multiplication des stations balnéaires dans les Antilles durant les années 1990, le vieillissement de l'effectif canadien-français et les défis sociaux causés par l'immigration clandestine, le crime organisé et l'appauvrissement général de la population moyenne du Sud-Est floridien mènent à une plus grande sympathie pour le milieu d'accueil alors que les technologies nouvelles branchent la Floride canadienne-française plus que jamais à la réalité du Canada français. Les limites du développement organisationnel de la communauté, malgré les bonnes intentions, rendent toujours son avenir incertain et encore loin de la construction d'une francophonie floridienne qui arriverait à intégrer tous les francophones de l'État. La complexité de la sédentarité, la mobilité plus élevée que jamais et l'imprévisibilité du parcours font en sorte que tout est possible pour l'avenir de cet îlot de l'Amérique française.

CHAPITRE PREMIER

L'ÉMERGENCE DE REGROUPEMENTS CANADIENS-FRANÇAIS EN FLORIDE, 1860-1970

Ce sont des « jobeurs », des illettrés et des aventuriers qui ont fait l'aventure de l'Amérique française⁴⁶!
– Serge Bouchard, *Colloque du 50^e anniversaire du CRCCF*, 2 octobre 2008.

Le géographe Christian Morissonneau avance que la vocation commerciale de la colonie française des XVII^e et XVIII^e siècles, la dispersion d'une proportion élevée de Canadiens français à l'échelle continentale et la préférence des métiers temporels au détriment du sédentarisme de la terre sont à l'origine d'une disposition particulière des Canadiens français pour la mobilité⁴⁷. La traite des fourrures du XVII^e au XIX^e siècle cèderait sa place aux départs massifs vers les terres du Nord et de l'Ouest et surtout vers les usines en Nouvelle-Angleterre. Plutôt qu'un traumatisme national, ces départs représenteraient une volonté de reconquérir le continent perdu en 1763. Un « pays mobile », le Canada français se définirait par ses réseaux familiaux qui auraient autant l'inclinaison de partir que d'appartenir⁴⁸.

Morissonneau propose plusieurs pistes afin d'apprécier la mobilité, mais il attribue les assises du groupe uniquement aux réseaux familiaux. Il fait fi, donc, de l'apport des idées, des émotions (la nation abstraite) et du réseau institutionnel (son corollaire concret) qui forment le

⁴⁶ Serge BOUCHARD, « Allocution d'introduction », *La Francophonie en Terre d'Amérique : les grandes questions, Colloque du 50^e anniversaire du Centre de recherche en civilisation canadienne-française*, Université d'Ottawa, 2 octobre 2008.

⁴⁷ Christian MORISSONNEAU, « Le peuple dit ingouvernable sans bornes : mobilité et identité québécoise », dans : Dean R. LOUDER et Éric WADDELL (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1983, p. 15.

⁴⁸ Voir : Christian MORISSONNEAU, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 212 p.

Canada français. Une société parallèle au projet politique américain qui, pourtant, déborde les frontières québécoises dans des lieux de mémoire très précis⁴⁹.

Bien que les descendants des Français se soient déplacés dès le XVI^e siècle à l'échelle du continent, c'est pourtant l'élite qui fait du tourisme dès le début du XIX^e siècle aux centres de villégiature d'Old Orchard Beach (Maine) et de Cape Cod (Massachusetts)⁵⁰. L'abbé Henri-Raymond Casgrain et le premier ministre Wilfrid Laurier sont parmi les premiers Canadiens français à passer des vacances en Floride au tournant du XX^e siècle⁵¹. Suite à la découverte de ces lieux, l'élite en fait formellement ou informellement la promotion à son retour. À la recherche de moyens pour subsister, les Canadiens français s'y rendent en quête de travail temporaire (qui devient parfois permanent), ce qui mène à la fondation de communautés dès les années 1840 en Nouvelle-Angleterre et dès les années 1930 en Floride⁵². Alors que les Canadiens français cessent d'émigrer en Nouvelle-Angleterre à la fin des années 1920, leurs déplacements vers la Floride monteront en flèche au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. La présence continuelle de Canadiens français qui gardent un pied au Québec ou en Ontario infusera un esprit canadien-français qui, quoi que distinct de celui de l'élite en Nouvelle-Angleterre, rejoindra néanmoins un bon nombre de ses ressortissants.

⁴⁹ Voir : Michel BOCK, *Quand la nation débordait les frontières : les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 453 p.

⁵⁰ Voir : Robert CHODOS et Eric HAMOVITCH, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines, 1991, 251 p.

⁵¹ Yvan LAMONDE, *Ni sans eux, ni avec eux : Le Québec et les États-Unis*, Montréal, Nuit blanche Éditeur, 1996, p. 45; Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver: le voyage en Floride et les identités canadienne et québécoise », *Histoire sociale*, 39, 77 (automne 2006), p. 111-112.

⁵² Quoique la présence canadienne-française en Floride remonte aux années 1860, les premières communautés verront seulement le jour durant les années 1920. Voir : Laura Lee SCOTT, *Belandville: A French Canadian Colony in West Florida*. Bagdad (Floride), Pantagonia Press, 2005, 67 p.; « Conners Sells 1,000 Acres to Florida Colony of French Canadians », *The Palm Beach Post* (22 janvier 1924), Fonds « Populations - Canadians in Florida », Historical Society of Palm Beach County Archives, West Palm Beach (Floride).

1.1 Une présence sporadique : les Canadiens français en Floride, 1860-1970

Tôt dans le XVI^e siècle, les Espagnols atteignent la Floride. Les efforts de colonisation et d'évangélisation déployés pendant les trois siècles qui suivent la « découverte » de 1513 ne suscitent pas l'émergence d'une colonie viable. Les Français s'intéressent aussi au commerce avec le Nouveau Monde comme en témoignent leurs quelques tentatives de colonisation. En France, les heurts entre catholiques et protestants durant la Contre-Réforme pousse certains Huguenots à trouver refuge en Amérique. Jean Ribault et René Goulaine de Laudonnière proposent ainsi un abri en Floride à quelques centaines d'expatriés dans leurs colonies respectives en 1562 et 1564. Malgré leurs efforts, les deux seront anéanties par les Espagnols en 1565⁵³. Le village de Ribaut River rend hommage l'un de ces deux pionniers⁵⁴. Une colonie française voit le jour en 1592, mais elle aussi sera éphémère, disparaissant dix ans plus tard⁵⁵.

La Floride passe temporairement entre les mains des Britanniques entre 1763 et 1783⁵⁶ avant de devenir un État des nouveaux États-Unis d'Amérique en 1821. La colonisation américaine de la Floride débute brièvement durant la période britannique et reprend au XIX^e siècle avec le défrichage de plantations de coton dans le Nord et l'établissement de moulins forestiers sur les berges du Golfe de Mexique⁵⁷. La Floride de 1890, par exemple, est caractérisée par son secteur agricole non industrialisé, sa forte population rurale et sa forte minorité afro-américaine (43 pour cent de la population totale), ressemblant à peu de chose près au reste du

⁵³ Marcel TRUDEL, *The Beginnings of New France, 1524-1663*, Toronto, McClelland and Stewart, 1973, p. 54.

⁵⁴ Allen MORRIS et Joan PERRY MORRIS, *Florida Place Names*, Sarasota, Pineapple Press, 2002, p. 206.

⁵⁵ Lionel GROULX, « Chroniques de l'Institut », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 18, 1 (1964), p. 162-164. Jacques Habert de la société new-yorkaise « France-Amérique » en aurait présenté un portrait « un peu rapide, mais fort intéressant », selon Groulx, lors d'une rencontre de la Société historique franco-américaine à Boston le 18 mars 1962. Malheureusement, nous n'avons pu trouver la trace de cette étude.

⁵⁶ Il s'agit de la période s'étalant de fin de la Guerre de Sept Ans à la fin de la Révolution américaine.

⁵⁷ Arthur E. CHAPMAN, « History of South Florida », dans : Thomas D. BOSWELL (dir.), *South Florida: The Winds of Change*, Miami, Annual Conference of the Association of American Geographers, 1991, p. 31-35; Raymond ARSENAULT et Gary R. MORMINO, « From Dixie to Dreamland: Demographic and Cultural Change in Florida, 1880-1980 », Randall M. MILLER et George E. POZETTA, *Shades of the Sunbelt: Essays on Ethnicity, Race and the Urban South*, Boca Raton, Florida Atlantic University Press, 1989, p. 162-175.

Deep South. N'empêche que Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal, décide d'y envoyer trois missionnaires canadiens-français entre 1836 et 1876⁵⁸. Difficile de savoir s'ils sont envoyés pour évangéliser les peuples autochtones, pour prêter main forte à l'Église irlando-américaine ou pour soutenir les Canadiens français en Floride. Puisque le recensement de 1870 compte seulement 174 personnes nées en « Amérique britannique » et 126 personnes nées en France⁵⁹, il se pourrait très bien que Bourget ait cherché, avant tout, à faire croître le catholicisme aux États-Unis⁶⁰. Il écrit par ailleurs à l'abbé missionnaire Augustin Laverdière en Floride, le 11 janvier 1868.

Pour ma part, je suis heureux de vous voir plein de courage et animé du véritable dévouement, qui sacrifie tout et ne recule devant aucune difficulté quand il s'agit de prouver son amour pour la sainte Église, en se consumant de travaux pour la répandre et l'exalter dans les lieux les plus lointains. Notre Seigneur nous en donne l'exemple, qu'il accompagne de sa grâce toute puissante⁶¹.

Le clergé canadien-français participerait donc, même de façon minimale, à la colonisation de la Floride et peut-être même à l'attraction de Canadiens français en Floride. Selon le géographe Rémy Tremblay, la Floride attirerait, pendant l'hiver, des Canadiens français ouvriers aux moulins forestiers du manche de la Floride dès 1819⁶². Par ailleurs, le village de Dupont voit le jour en 1835 grâce à son fondateur Abraham Dupont, un Français ou un Canadien français lui-même. Le village de Durant, rend hommage à un agriculteur du même nom arrivé dans la région au début du XX^e siècle. Le village de Barrineau Park, lui, est nommé d'après un pionnier arrivé dans la région en 1911⁶³.

⁵⁸ François BEAUDIN, « Prêtres de Montréal en mission aux États-Unis (1836-1876) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 21, 4 (1968), p. 792.

⁵⁹ « 1870 + Persons Born in British America + Persons Born in France + Florida », *Census Data for Year 1870*, Historical Census Browser, University of Virginia Library, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus/php/start.php?year=V1870>, site consulté le 31 mai 2009.

⁶⁰ Lionel GROULX, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, p. 9. Cette monographie ne mentionne pas les missions en Floride.

⁶¹ Mgr Ignace BOURGET, *Lettre à Augustin Laverdière*, 1868, dans : BEAUDIN, « Prêtres de Montréal en mission », p. 802.

⁶² TREMBLAY, *Floribec*, p. 17.

⁶³ MORRIS et MORRIS, *Florida Place Names*, p. 20, 73.

Il est toutefois impossible de se fier uniquement aux dénominations administratives contemporaines pour retrouver les traces de la Floride canadienne-française. À titre d'exemple, Santa Maria s'appelle Bélandville avant 1935 et représente un lieu important de colonisation canadienne-française nommée d'après son fondateur, Albertino Béland. Né en 1876 au Québec, Béland passe l'hiver de 1927 à Los Angeles et tombe amoureux des États-Unis. Convaincu que le Québec est surpeuplé, il arrive au constat que « *through a well directed propaganda, several hundred families from this part of Canada could [...] be induced to move to Florida*⁶⁴ », lui-même ayant visité le nord-ouest de la Floride en 1929. À son avis, certains Canadiens français pourraient améliorer leurs conditions de vie grâce à un climat plus tempéré, une saison de récolte de 10 mois et une végétation abondante. Dès 1930, 103 familles canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre défrichent et emménagent la colonie de Bélandville, située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Pensacola. Béland cherche aussi à profiter de la campagne de retour à la terre fortement promue partout au Canada français durant la Dépression. Persuadé que seuls les gens naturalisés s'installeront de façon permanente, il n'avait visé que des Franco-Américains dans sa promotion. Au bout d'un an et demi, la colonie de terrains taillés en forme de seigneuries possède un bureau de poste, trois magasins, une station service, une quincaillerie, un vignoble, une crèmerie, un poulailler, des petites entreprises de production de cannage, de portes et de sous-vêtements, une église et un hôtel-de-ville⁶⁵.

Malgré la construction de la paroisse du Sacré-Cœur en 1932, elle attendra un an et demi avant d'accueillir son curé, le Père Joseph Boucher. La nouvelle vie culturelle et religieuse qu'il infuse finit par le hisser au titre de chef de la communauté, supplantant ainsi Béland. La découverte de bâtons de dynamite dans sa maison lui fera fuir la région durant l'été 1934.

⁶⁴ Albertino J. BÉLAND, *Beland's Plan*, 4 juin 1929, dans : Laura Lee SCOTT, *Belandville : A French-Canadian Colony in West Florida*, Bagdad (Floride), Pantagonia Press, 2005, p. 1-2.

⁶⁵ SCOTT, *Belandville*, p. 3-22.

Malheureusement, les difficultés ne font que commencer : la crise atteint son creux et fait chuter la demande pour les récoltes de la colonie. De plus, le chemin de fer qui traversait la communauté est déplacé à l'est de la colonie et rend le transport des marchandises de Bélandville plus complexe. Des départs pour des nouvelles colonies ou pour les travaux publics du *New Deal* dépeuplent la ville. Les entreprises telles que la manufacture de sous-vêtements Paquette ferment leurs portes une après l'autre et la communauté fait l'objet de mépris dans le comté en raison de sa langue, mais aussi en raison de son refus de respecter la prohibition locale instaurée en 1937⁶⁶. En 2005, il n'y restera plus qu'une pierre tombale et des fondations d'anciennes maisons ayant été soit démolies, soit démenagées à des villages environnants⁶⁷. L'exemple de la colonisation canadienne-française à Bélandville n'est pas un cas unique, mais il s'agit du seul qu'on ait étudié à fond durant la première moitié du XX^e siècle.

Le premier décompte de la population canadienne-française en Floride remonte à 1910 lorsqu'on recense 151 résidents permanents canadiens-français en plus de 36 Floridiens de parents nés au Canada français⁶⁸. Évidemment, cette compilation ne retient que les Canadiens français blancs nés au Canada et leurs descendants nés de deux parents canadiens-français de naissance canadienne. De plus, elle ignore les résidents temporaires. Les habitants de Bélandville, par exemple, ne figureraient pas dans ce compte à moins que leurs parents soient nés au Canada. On oublie aussi les premiers hivernants qui sont des travailleurs saisonniers et qui se retrouvent dans les moulins forestiers du Nord-Ouest dès les années 1870 et dans les vergers dès les années 1890, comme le remarque Jarvis⁶⁹. Il va sans dire qu'il s'agit d'une sous-

⁶⁶ Ceci a lieu en dépit de la levée de la prohibition aux États-Unis en 1933.

⁶⁷ SCOTT, *Belandville*, p. 23-44.

⁶⁸ « 1910 + White Persons Born in Canada (French) + Native White Persons w/ Both Parents Born in Canada (French) + Florida », *Historical Census Browser*, University of Virginia Library, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus/php/start.php?year=V1910>, site consulté le 31 mai 2009.

⁶⁹ Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2 (2002), p. 186-187

estimation. Alors que les Canadiens anglophones sont dix fois plus nombreux que les Canadiens français⁷⁰, le poids démographique de ces derniers croîtra de façon constante pour faire en sorte qu'en 1990, ils seront deux fois plus nombreux que les Canadiens anglais en Floride et donc surreprésentés par rapport à la distribution démographique du Canada.

Géographiquement, le sud de la Floride se distingue du nord de l'État : les terres sont peu fertiles et parsemées de marais et de brousse, le climat est humide et les moustiques sont omniprésents. Un soldat pendant la Guerre de Sécession constatait que si les enfers et Miami lui appartenaient, il louerait Miami au malheureux perdant d'un pari. En 1890, le comté de Dade ne rassemble que quelques centaines de personnes. Le chemin de fer qui rejoint la région en 1896 l'ouvre à l'assèchement de ses eaux marécageuses par le biais de canaux et à sa transformation en station balnéaire prisée. Les fêtes dans les grands hôtels, les activités sur mer et l'investissement foncier contribuent désormais au nouveau dynamisme de la région⁷¹. La population floridienne croît de 148 pour cent entre 1890 et 1920, les taux de croissance et d'urbanisation sont deux fois plus élevés que ceux des États-Unis et l'immigration de « Yankees⁷² » du Nord-Est américain fait augmenter la proportion de la population blanche de 57 à 64 pour cent de l'effectif total⁷³.

Les bouleversements économiques et les guerres en Europe ainsi que la disponibilité des emplois et des terrains en Amérique poussent près de 55 millions d'Européens à immigrer aux États-Unis entre 1815 et 1924. Les Canadiens français seront plus de 900 000 à faire de même

⁷⁰ « 1910 + White Persons Born in Canada + Native White Persons w/ Both Parents Born in Canada + Florida », *Historical Census Browser*, 31 mai 2009.

⁷¹ CHAPMAN, « History of South Florida », p. 34-40.

⁷² La distinction entre Américains et « Yankees » reviendra au cours de cette étude car, malgré ses connotations anciennes, il est le meilleur mot que nous ayons pu trouver pour décrire le groupe des Américains du Nord-Est, de la Nouvelle-Angleterre et de leurs descendants en Floride. Ces derniers amènent, avec eux, une culture et une façon de penser particulière par rapport aux « Sudistes ». Il s'agit d'une nuance difficile à saisir avec les termes « Floridien » ou « Américain ».

⁷³ ARSENAULT et MORMINO, « From Dixie to Dreamland », p. 162-175.

durant cette période. Dans l'esprit isolationniste qui souffle sur la République durant les années 1920, plusieurs mesures sont adoptées afin d'assurer une sélection judicieuse des immigrants accueillis. Le *National Origins Quota Act* de 1924 limite le nombre d'immigrants acceptés à un quota annuel correspondant à trois pour cent de la population totale présente sur le sol américain. On fait donc d'une pierre deux coups en limitant le nombre d'immigrants accueillis et en assurant que les immigrants futurs proviendront très majoritairement de l'Europe de l'Ouest⁷⁴. Cette loi ne s'applique pas aux Canadiens, mais l'immigration de ces derniers cesse de toute façon puisque le marché du travail étatsunien est en chute libre.

Vingt ans plus tard, le besoin de main-d'œuvre pour gagner la guerre et, ensuite, pour reconstruire l'Europe, entraîne la réception temporaire de travailleurs agricoles. En 1944, le gouvernement américain lance le *Braceros Program* qui facilite l'installation de travailleurs pour aider à l'effort de guerre. En 1949, les critères d'admission du *Braceros* sont élargis. En 1952, l'*Immigration and Nationality Act* « *made all races eligible for naturalization, eliminating race as a barrier to immigration [, ...] eliminated discrimination between sexes, and revised the National Origins Quota System⁷⁵ of the Immigration Act of 1924⁷⁶* ». L'immigration canadienne reprend donc de plus belle vers les États-Unis : alors que 103 000 Canadiens y immigrèrent entre 1946 et 1950, ils sont plus de 175 000 à le faire entre 1961 et 1965⁷⁷. Dans la Floride seule, le nombre de résidents canadiens quadruple entre 1950 et 1960, passant de 15 000 à 58 000, puis double encore pour atteindre 114 000 résidents canadiens en 1970. La transformation du contingent canadien-français est encore plus étonnante : sa population permanente passe de

⁷⁴ On donne aussi, durant ces années, la priorité aux réfugiés politiques des régimes fascistes et communistes.

⁷⁵ La mise en italique de ce titre relève du texte original.

⁷⁶ Robert BARDE, Susan B. CARTER et Richard SUTCH (dir.), « Chapter Ad - International Migrations », *Historical Statistics of the United States. Earliest Times to the Present. Millennial Edition. Volume One. Part A. Population*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. I-527.

⁷⁷ Susan B. CARTER et Richard SUTCH, « TABLE Ad80-81 Emigrants from the United States to Canada: 1881-1998 », dans : *Ibid*, p. I-553; « TABLE Ad162-172 Immigrants, by country – North America: 1820-1997 », *Ibid*, p. I-571-572.

1 500 en 1950 à environ 50 000 en 1970, une augmentation de 25 fois en deux décennies⁷⁸. Ce même recensement note la présence de 138 000 francophones de langue maternelle en Floride⁷⁹.

Cette hausse de l'émigration canadienne-française vers les États-Unis sera de courte durée malgré tout. En 1965, le Congrès abolit le *National Origins Quota Act* au profit d'une loi d'immigration n'attribuant plus d'importance au pays d'origine des immigrants. Elle privilégie désormais la réunification familiale des Américains naturalisés par le tout nouveau *Preference System*. Entre temps, on accorde aussi le statut de résidence à des réfugiés de causes politiques appuyées par Washington. En 1968, le Canada perd son exemption de la loi. Vu que le taux de naturalisation canadienne est parmi les plus bas au pays⁸⁰, le *Preference System*, sans prendre en compte la Crise économique du début des années 1970, rend l'émigration vers les États-Unis bien moins alléchante. Le taux d'émigration canadienne aux États-Unis décline de 73 pour cent en une décennie pour atteindre un taux de 48 000 Canadiens seulement entre 1971 et 1975. C'est précisément de ce sursaut dans l'immigration canadienne et canadienne-française vers la Floride durant les années 1950 et 1960 qu'il est question dans ce chapitre.

Dans une recherche très récente, l'historien David Nelson avance que la transformation de l'État en la destination touristique la plus visitée au monde remonterait aux années 1930. La stratégie de relance économique de la Floride (mise en valeur dans ses expositions aux World Fairs de Chicago en 1933 et de New York en 1939) tâche d'effacer de la mémoire populaire son passé agraire et esclavagiste au profit d'une valorisation de son passé espagnol, de sa flore

⁷⁸ Cette estimation a été obtenue en faisant appel au recensement de 1950 qui révèle que 12 pour cent de la population canadienne en Floride est canadienne-française et à celui de 1990 qui révèle que 73 pour cent de la population canadienne en Floride est canadienne-française. La moyenne pourrait se trouver entre les deux pourcentages à environ 43 pour cent.

⁷⁹ TREMBLAY, *Floribec*, p. 16-18; « Florida – Table 71. Ethnic Characteristics by Metropolitan and Non-Metropolitan Residence: 1970 », *1970 US Census of Population*, U.S. Census Bureau, 1972, p. 11-249.

⁸⁰ En 1990, seulement 11 pour cent des résidents permanents canadiens sont naturalisés. Les résidents permanents britanniques sont les seuls dont le taux de naturalisation est plus faible que celui des Canadiens. Voir : BARDE *et al.*, « Chapter Ad - International Migrations », p. I-647.

tropicale et de ses attractions uniques et abordables (Cypress Gardens, Marineland, les zoos, etc.) qu'on peut fréquenter d'année en année. Le gouvernement floridien cherche aussi à dépasser la Californie qui s'empare de l'imaginaire américain dès le milieu du XIX^e siècle comme lieu de résidence temporaire et permanente. Située à moins de deux jours de route de 90 pour cent de la population américaine, la Floride finit par développer une industrie touristique qui lui rapporte des recettes de 315 millions de dollars, une somme supérieure à ses revenus agricoles et forestiers conjoints et une première pour un État du Sud-Est⁸¹.

L'arrivée de Yankees du Nord et de Cubains du Sud jette les bases du cosmopolitisme floridien en période d'après-guerre. À eux s'ajoutent un bon nombre de soldats ayant été entraînés dans les nouvelles bases militaires de la Floride qui s'y installent après le conflit. Au tournant des années 1950, la généralisation des pesticides pour combattre les moustiques et la démocratisation des climatiseurs pour combattre la chaleur contribuent à atténuer les inconvénients du climat floridien. La télévision, pour sa part, construit le « rêve floridien »⁸² dans l'imaginaire populaire. D'autres futurs vacanciers et résidents seront séduits à leur tour. Raymond Arsenault remarque pareillement que le rêve de la productivité agricole est remplacé par le rêve de la consommation grâce au soleil, la mer, les parcs thématiques et les souvenirs. Au bout du compte, la Floride devient un milieu de travail alléchant, un lieu de retraite et de vacances accélérera (l'ouverture de Walt Disney World en 1971 ancrera ce processus) ou même une échappatoire politique⁸³.

⁸¹ David NELSON, « When Modern Florida was Born: Florida at the World Fairs and on the World Stage in the 1930s », *Florida Historical Society Annual Meeting*, PENSACOLA (Floride), 22 mai 2009.

⁸² Gary R. MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams: A Social History of Modern Florida, 1950-2000*. Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 179.

⁸³ Raymond ARSENAULT, « Is There a Florida Dream? », *Forum* (été 1994), p. 25.

Les Canadiens français se retrouveront dans chacune de ces catégories au XX^e siècle⁸⁴. Des immigrants canadiens-français atteignent les chantiers de canalisation de Miami durant les années 1930⁸⁵, mais la plupart d'entre eux y s'installeront dans les deux décennies suivant la guerre. Certains soldats franco-américains s'installent en Floride après le conflit⁸⁶ et fondent les premiers organismes de la communauté telles que l'hebdomadaire *La Floride française* (1956-1958). Le géographe Louis Dupont note d'ailleurs que les motivations derrière le déplacement sont climatiques et économiques⁸⁷.

C'est surtout dans les banlieues au nord de Miami (Miami Beach, Surfside et Sunny Isles) que s'installent les Canadiens français pendant les années 1950. Les commerçants ouvrent boutique dans les quartiers touristiques où ils gèrent des motels, des restaurants, des bars et des dépanneurs. Du coup, ils créent un milieu où les Canadiens français peuvent prendre des vacances entièrement en français comme ils le font l'été à Old Orchard Beach (Maine) depuis un siècle et demi. Lorsque le journaliste Pierre Paquette visite la région durant la « Semaine Canada » en mars 1967, il la surnomme « Miami P.Q. » Les commerçants canadiens-français et certains commerçants américains annoncent leurs services francophones dans leurs vitrines tout en exhibant de nombreux produits canadiens. Les activités en français sont nombreuses, dont une messe dite en français dans une paroisse catholique le dimanche qui représente, aux dires de certains, « un plaisir de plus » ou bien « une obligation qui brise les vacances un peu », selon d'autres. Un spectacle du chanteur Ludovic Huot qui fredonne des opéras et des chansons

⁸⁴ Dans une moindre mesure se trouvent-ils dans la catégorie des réfugiés politiques.

⁸⁵ JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture », p. 16.

⁸⁶ Yves FRENETTE, « La grande mutation identitaire des Franco-Américains », *Cap-aux-Diamants*, 61 (printemps 2000), p. 10.

⁸⁷ Louis DUPONT, « Le déplacement et l'implantation des Québécois en Floride », *Vie française*, 36, 10-11-12 (octobre-décembre 1982), p. 23-33.

françaises à la Place Pigalle, un concours de beauté et des parties de cartes s’y déroulent aussi. « Ils ont retrouvé ce qu’ils sont venus chercher, constate Paquette, et c’est le soleil⁸⁸ ».

Harney, Jarvis et Desrosiers-Lauzon ont tous affirmé que les Canadiens français convergent surtout vers la côte atlantique de la Floride et que les Canadiens anglophones se concentrent davantage sur la côte du Golfe dans les régions de Tampa et Fort Myers. Ils s’installent dans des milieux distincts en grande partie en raison du tracé des routes américaines numérotées (années 1920) et des autoroutes *Interstate* les remplaçant (années 1960) qui relie Windsor et Sault-Sainte-Marie à la côte ouest de la Floride et Montréal à la côte est⁸⁹. Cela étant dit, notre étude de cas semble faire exception à cette règle vu que plusieurs Franco-Ontariens font fi de cette tendance en préférant investir des espaces plus francophones sur la côte atlantique. D’où le maintien de cette « intention ».

1.2 Une communauté qui se construit lentement :

les Canadiens français à Palm Beach, 1900-1970

Le comté de Dade, qui englobe le sud-est de la Floride en entier, ne compte que 256 résidents en 1880. L’arrivée du chemin de fer accélère la colonisation de la région. En 1894, le comté est scindé en deux pour créer Palm Beach au nord. Le nouveau comté compte quelques villages seulement parmi de vastes terres agricoles consacrées à la culture des fruits et légumes. Des hôtels permettent à la bourgeoisie du Nord-Est américain et du Canada central d’y séjourner, ainsi que d’investir dans le boum immobilier qui se manifesterà après la Première Guerre

⁸⁸ Pierre PAQUETTE, « Les Québécois en Floride », *Aujourd’hui*, Radio-Canada, http://archives.radio-canada.ca/art_de_vivre/voyage/clips/16233/, 4 avril 1967.

⁸⁹ MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams*, p. 78.

mondiale⁹⁰. Les entrepreneurs de l'époque construisent des zones résidentielles, commerciales, récréatives et industrielles bien distinctes, mais aussi des terrains de golf⁹¹. La promotion des années 1920 fait grimper le prix des terres : un lopin de 32 acres qui avait une valeur de 75 000 dollars en 1916 en vaut un million en 1925. La population, quant à elle, triple en une décennie, passant de 9 000 habitants en 1920 à 27 000 en 1930. Un canal est creusé et le port accueille des navires dès janvier 1927. Malheureusement, l'ouragan du 16 septembre 1928 freinera la croissance en privant la région de 2 000 de ses habitants et d'un bon nombre de ses édifices⁹².

Le financement de travaux publics durant la Dépression assure la construction de canaux, de digues, d'égouts, de parcs et de plages publiques. Malgré la faillite de nombreuses banques, le tourisme à Palm Beach se maintient. Les classes aisées de New York continuent à fréquenter ses plages, ses terrains de golf, ses salles de bal et ses piscines. Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'armée américaine établit une base militaire à West Palm Beach qui finit par attirer plusieurs anciens combattants dans la région au lendemain du conflit. Ils inaugurent ce que les historiens floridiens appellent « *the barefoot era* », une période durant laquelle la Floride devient accessible aux classes populaires. L'incidence sur les activités et les installations offertes par la région est importante : les anciennes villas sont divisées en petits logis et des quartiers résidentiels remplacent les anciens domaines. La région perd peu à peu de sa flore naturelle avec l'aménagement des centaines de kilomètres carrés de brousse et de marais des Everglades en villes nouvelles aux adresses postales vacancières comme Palm Springs, Riviera Beach, Greenacres, Royal Palm Beach⁹³.

⁹⁰ Donald Walter CURL, *Palm Beach County. An Illustrated History*, West Palm Beach, Windsor Publications, 1986, p. 73.

⁹¹ « Florida. Number of Inhabitants. Table 2 - Population of Cities of 10,000 or More From the Earliest Census to 1940 », *1950 US Census of Population*, U.S. Census Bureau, 1951, p. 212; CURL, *Palm Beach County*, p. 77-80.

⁹² CURL, *Palm Beach County*, p. 80-94.

⁹³ *Ibid*, p. 96-115.

Les Canadiens sont présents tout au long du périple du comté. En 1894, le Québécois George Graham Currie s'installe en Floride et deviendra un grand agent de développement de la région ainsi qu'un des premiers maires de West Palm Beach. Au moment de son décès, un journaliste constatera qu'« *it can be said without contradiction that [Currie] has done more than any other one individual to develop Palm Beach County and its vast resources*⁹⁴ ». Déjà en mars 1902, le *The Tropical Sun* de West Palm Beach vante la présence d'un groupe d'investisseurs torontois installés à l'hôtel Royal Poinciana depuis la veille.

*While here, [the Toronto investors] were very popular, and made many friends in the Sunny South, who hope to have them return next season. Mr. Ames, who is a banker, and President of the Board of Trade of Toronto, Canada, arrived with the party, and after locating them comfortably, returned home. [...] He has under consideration a very large investment in Florida, which will undoubtedly give enormous returns. [...] As a compliment to the Canadians, the British flag was displayed during their stay at Palm Beach*⁹⁵.

Les Canadiens sont donc non seulement attirés par la Floride, mais aussi courtisés pour y investir. En janvier 1913, le même journal signale la présence d'un groupe de Canadiens, « *a well-to-do class and are of that type which furnishes the best grade of citizens*⁹⁶ », arrivés pour évaluer le potentiel du terrain en matière de développement foncier. La promotion s'effectue aussi du côté canadien : en 1929, un journaliste du *Toronto Star* constate que « *more than ever, [Florida] is still the most attractive to the investor [...] in a position to hold it for a considerable period*⁹⁷ ».

La fertilité des terres attire aussi des Canadiens à Palm Beach. C'est le cas de T.M. McCormick, président de la compagnie de craquelins et de friandises portant son nom (la plus

⁹⁴ [Texte inconnu], 1919, Vicki SALLOUM, « A Canadian Traces A Countryman's Contributions », *The Palm Beach Daily News* (13 février 1976).

⁹⁵ [Article sans titre], *The Tropical Sun* (28 mars 1902), dans : Fonds « Populations – Canadians in Florida », Historical Society of Palm Beach County Archives (HSPBCA), West Palm Beach (Floride).

⁹⁶ « Canadians Coming », *The Tropical Sun* (16 janvier 1913), Fonds « Populations - Canadians in Florida », HSPBCA.

⁹⁷ Newton WYLIE, dans : « Canadian Praises Real Estate Here: Predicts Great Future for Palm Beach upon His Return Home », *The Palm Beach Post* (22 avril 1924), Fonds « Populations - Canadians in Florida », HSPBCA.

grande au Canada à l'époque) qui est enthousiasmé par la fertilité du sol suite à une visite des berges du lac Okeechobee en avril 1916.

In fact, he was so elated over what he saw could be produced, rapporte le Palm Beach Post, that he had no hesitation when asked if he cared to buy anything there that he told the agent to fasten his name to a tract containing one hundred and sixty acres [...] Mr. McCormick made frequent and steady use of the camera to carry home with him the actual proof of what he was to tell people there. He saw here [the farmers] were raising 300 crates of potatoes to the acre; three tons of hay in the same area; and found that there were being raised hogs at three cents a pound – a price which included the marketing of the same – while it was shown that the cattle could be raised upon the fertile grounds of the surrounding country at a figure not to exceed two cents the pound. All of this struck into the mind of Mr. McCormick with such force that he has become a firm booster for this entire section of Florida – and while he is at the head of an immense corporation in Canada he is bound to become intensely interested in this portion of the country⁹⁸.

Alors que l'historiographie plaçait l'arrivée des Canadiens français en Floride vers 1930⁹⁹, nos recherches démontrent leur passage dès le milieu du XIX^e siècle. À Palm Beach, le recensement de 1910 note déjà la présence de Canadiens français et, en 1924, un article du *Palm Beach Post* relate l'achat de 1 000 acres de terrain par une « colonie floridienne de Canadiens français ». Selon le journaliste, des Canadiens français¹⁰⁰ de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) jugent exorbitant le tarif de 82 cents par baril de pommes de terre, « *making it impossible for them to transport potatoes into this country* ». Ceci les inciterait plutôt à faire leurs valises pour la Floride afin d'y cultiver des pommes de terre qui seraient écoulées sur le marché américain :

With [their] decision to sell their Canadian holdings, and [to] embar[k] in the raising [of potatoes] in this country, the farmers began a careful investigation of potato soil in the United States. [The] selection of the Conners Everglades land, 20,000 acres of which recently was placed on the market, came after analysis of soils in Maine, Wisconsin, near Savannah, Ga., in Iowa, North Carolina, and near Hastings, Florida. The Okeechobee coast soil was found to be [the best] for potato raising¹⁰¹.

⁹⁸ « Canadian Merchant Believes in Glades: T.M. McCormick, One of a Party Visiting Moorehaven, is Loud in his Praise of the Property », *The Palm Beach Post* (7 avril 1916), Fonds « Populations - Canadiens in Florida », HSPBCA.

⁹⁹ Voir : Louis DUPONT et Marie DUSSAULT, « La présence francophone en Floride : un portrait », *Vie française*, 36 (octobre-décembre 1982), p. 12.

¹⁰⁰ Il se peut qu'il s'agisse de Canadiens français et d'Acadiens puisque les deux sont présents dans la vallée de la Saint-Jean au Nouveau-Brunswick. Voir : Béatrice CHEVALIER CRAIG, *Family, kinship, and community formation on the Canadian-American border: Madawaska, 1785-1842*, thèse doctorale en histoire, University of Maine, 1983, 214 p.

¹⁰¹ « Conners Sells 1,000 Acres to Florida Colony of French Canadians », *The Palm Beach Post* (22 janvier 1924), Fonds « Populations - Canadiens in Florida », HSPBCA.

On annonce que 50 à 75 familles canadiennes-françaises s'installeront dans la région. Cinq agents autoproclamés forment un comité et demeurent en Floride pour organiser la construction de maisons, d'une école et d'une église ainsi que la division des 1 000 acres en parcelles de 20 à 40 acres. Dès les années 1920, des familles canadiennes-françaises s'installent à Palm Beach pour des raisons ayant trait à la productivité de leurs terres et de leur métier. Ils participent peut-être même à la fondation de la ville de Belle Glade l'année suivante, quoique nous n'ayons pas trouvé de trace pour confirmer cette possibilité. L'ouragan de 1928 décime des centaines de personnes dans la région, ce qui pourrait en avoir occasionné la disparition¹⁰². Le recensement de 2000 signale toutefois qu'un pour cent de la population du village a le français pour langue maternelle¹⁰³.

D'autres, tels que le député Georges Amyot de l'Assemblée législative du Québec, y passent des vacances en 1929 lors d'une saison qui a vu « *more Toronto people than ever visti[ing] Palm Beach*¹⁰⁴ ». Un général aisé de l'armée canadienne y prend aussi sa retraite en décembre 1943¹⁰⁵. Aujourd'hui, le nord-ouest du comté abrite la forêt Dupuis Reserve State Forest créée en 1986 par un programme visant à protéger les ressources aquifères du comté à partir d'un *ranch* appartenant anciennement à John et Susan DuPuis, des descendants canadiens-français eux-mêmes¹⁰⁶.

¹⁰² Juliet GORMAN, « Introduction to Belle Glade », *New Deal Narratives: Visions of Florida*, mai 2001, <http://www.oberlin.edu/library/papers/honorshistory/2001-Gorman/jookjoints/belleglade/introtobelleglade.html>, site consulté le 30 janvier 2009.

¹⁰³ *MLA Data Centre Results for Belle Glade, Florida (2000)*, Modern Languages Association, http://www.mla.org/map_data_results&state_id=12&county_id=&mode=&zip=&place_id=5200&cty_id=&ll=&a=&ea=&order=r, site consulté le 30 janvier 2009.

¹⁰⁴ « Canadian Colony Increases In Palm Beach This Season », *The Palm Beach Times* (5 mars 1929), Fonds « Populations - Canadians in Florida », HSPBCA.

¹⁰⁵ « Canadian Tycoon Buys Beach Home », *The Palm Beach Post* (6 décembre 1943), Fonds « Populations - Canadians in Florida », HSPBCA.

¹⁰⁶ Susan D. JEWELL, *Exploring South Florida: A Guide to Finding the Natural Areas and Wildlife of the Southern Peninsula and the Florida Keys*, Sarasota, Pineapple Press, 2002, p. 176.

Fréquenté par des agriculteurs, des propriétaires et des touristes canadiens-français dès les débuts de sa colonisation, Palm Beach est construit en partie grâce à leur présence. Tel que constaté plus tôt, les recensements américains du début du XX^e siècle sont très restrictifs dans leur compte de Canadiens français et toujours faut-il que les résidents soient rejoints, qu'ils affirment leur descendance ou même qu'ils la connaissent. D'où la raison pour laquelle il y a probablement plus de deux Canadiens français résidant dans le comté en 1910 et plus de 69 résidents permanents canadiens-français en 1940¹⁰⁷.

1.3 Pour échapper à un Québec traditionaliste : les Canadiens français, l'après-guerre et la Floride, 1945-1970

Pour Rosental, la migration a une conséquence importante sur le migrant. Elle l'amène à distinguer son espace d'origine de son espace d'accueil en exagérant les caractéristiques du pays d'origine. On l'associera à la tradition, aux contraintes et aux particularismes. En contrepartie, le milieu d'accueil fera souvent l'objet d'une valorisation qui l'associera à la modernité, à la liberté et au cosmopolitisme¹⁰⁸. Dans le cas des Canadiens français émigrant en Nouvelle-Angleterre au XIX^e siècle, une certaine idéalisation de ce milieu s'effectuait avant même de s'y installer. Les progrès techniques des manufactures exerçaient un pouvoir d'attraction, d'autant plus qu'elles permettaient l'embauche de manœuvres du milieu rural. Même si la situation économique de la Nouvelle-Angleterre était peu supérieure à celle du Québec durant les années 1920, les « États »

¹⁰⁷ « Florida + Palm Beach + Canadians + French Canadians + 1910 + 1920 + 1930 + 1940 + 1950 + 1960 », *Historical Census Browser*, 17 octobre 2008.

¹⁰⁸ Paul-André ROSENTAL, « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre 1990), p. 1405.

conservèrent leur aura chez les émigrants. C'est la raison pour laquelle une d'entre elles avança qu'« au Canada, c'était la pauvreté » et que « le monde était plus heureux aux États-Unis¹⁰⁹ ».

En Floride, on semble aussi mépriser le milieu d'origine et glorifier le milieu d'accueil. Sur le Québec d'antan, il y a un riche débat¹¹⁰. Après 1945, les salaires augmentent au Canada, son taux de chômage atteint des creux inégalés et les conditions de vie s'y améliorent (de par la quantité de produits disponibles et la possibilité d'entretenir des loisirs). Il s'agit de conditions qu'on connaît dans un Canada largement urbanisé, mais la situation en campagne n'est pas nécessairement la même. Les émigrants canadiens-français de Palm Beach interviewés proviennent tous, à l'exception de deux d'entre eux, de villages ruraux de l'Estrie et de la Beauce, d'où la raison pour laquelle ils se souviennent peut-être moins bien de la prospérité du Canada. Le chômage saisonnier y persiste et les salaires y sont toujours inférieurs à la norme canadienne¹¹¹. De plus, la Commission Laurendeau-Dunton révèle que les Canadiens français composent toujours le groupe ethnique au bas de l'échelle salariale¹¹². Il est donc possible que la prospérité n'atteigne pas tous les Canadiens, tout comme il est possible que les émigrants canadiens-français de Palm Beach aient stigmatisé, suite à leur départ, leur milieu d'origine pour

¹⁰⁹ Yves ROBY, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 27, 266-271.

¹¹⁰ Selon certains, le Québec serait plongé dans la « grande noirceur » avant 1960, soit une forme de conservatisme et d'assujettissement comme le démontre Jacques Beauchemin. Voir : Jacques BEAUCHEMIN, « Conservatisme et traditionalisme dans le Québec duplessiste : aux origines d'une confusion conceptuelle », dans : Alain-G. GAGNON et Michel SARRA-BOURNET (dir.), *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, Montréal, Québec Amérique, 1997, p. 33-34. Dès les années 1970, une nouvelle interprétation par rapport à la période la verra comme étant normale, c'est-à-dire, accédant à la modernité en même temps que les autres sociétés occidentales. Voir : Ronald RUDIN, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998, p. 15-17. Au tournant des années 2000, apparaîtra une nouvelle conception de la période qui voudra que le Québec ait été une société globale, dont la modernité fut en partie portée par l'Église et le catholicisme. Voir : Michael GAUVREAU, *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931-1970*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2005, 501 p.; E.-Martin MEUNIER et Jean-Philippe WARREN, *Sortir de la « grande noirceur » : L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*. Sillery, Septentrion, 2002, 207 p.

¹¹¹ LINTEAU et al., *Histoire du Québec contemporain*, p. 167-177, 204-210, 225-234, 311, 319-327, 623-627, 630.

¹¹² Voir : Jean-Louis GAGNON et A. Davidson DUNTON (dir.), *Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme. Volume 3 : Le monde du travail*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969, p. 499-646.

en distinguer la Floride où l'esprit d'entreprise semblait grand et où les chances de réussir financièrement semblaient bonnes¹¹³.

Les immigrants canadiens-français de Palm Beach interviewés accentuent les éléments traditionnalistes du Canada français qui retardent l'amélioration de leur situation socioéconomique. Ces émigrants espèrent donc rattraper ce retard en Floride où se trouvent, espèrent-ils, de meilleurs salaires sous un soleil charmant. En Nouvelle-Angleterre, les migrations à la chaîne produisaient des communautés de Beaucerons au Maine ou de Montréalais à Worcester¹¹⁴. La Floride semble connaître un phénomène semblable¹¹⁵. Cette tendance atteint même le monde du *sitcom* lorsque, dans la série *Seinfeld*, la population quasiment entière de Boca del Vista provient de New York et reconstitue, du coup, de larges segments de la famille de Jerry, le protagoniste de l'émission¹¹⁶. Alors que Louis Dupont remarque que le quartier floribécois de Hollywood est composé très majoritairement de Montréalais¹¹⁷, Palm Beach semble recruter des migrants de l'Estrie et de la Beauce vers le centre-ville de Lake Worth en banlieue de West Palm Beach¹¹⁸. Ils sont nés entre 1925 et 1940 et ils sont dans la vingtaine ou dans la trentaine au moment de leur arrivée. Certains visitent la Floride et sont charmés, d'autres entendent parler des possibilités de travail et y émigrent en permanence sans même l'avoir vue. Les hommes de métier de la communauté soulignent que la Floride leur offre l'occasion de travailler à longueur d'année, dans de meilleures conditions de travail et avec un meilleur pouvoir d'achat. Conrad Roy, originaire de Rock Island (Québec), s'explique :

¹¹³ Voir : Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « Nordicité et identités québécoise et canadienne en Floride », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 9, 2 (2006), p. 137-162.

¹¹⁴ Yves ROBY, *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*, Sillery, Septentrion, 2007, p. 27.

¹¹⁵ Desrosiers-Lauzon décrit le processus identique en Floride. Voir : Godefroy DESROSIERS-LAUZON, *Southern Seduction. Canadian and American Snowbirds in Florida since 1945*, thèse doctorale en histoire, Université d'Ottawa, 2008, p. 14.

¹¹⁶ Jerry SEINFELD et Larry DAVID, « The Pen », *Seinfeld*, 3, 5 (1991), National Broadcasting Corporation.

¹¹⁷ DUPONT et DUSSAULT, « Le déplacement et l'implantation des Québécois », p. 24.

¹¹⁸ *Sondage auprès des Canadiens français de Palm Beach*, janvier 2008, 66 p.

Je [suis] mécanicien. [Au Québec,] l'automne, le printemps puis l'hiver c'[est] pas [profitable]... puis les mécaniciens, ici, travaill[ent] en chemise blanche! Pas de gelée, pas de boue, pas de sel... Je me dis: « On est fous de travailler dans ce temps-là »¹¹⁹!

Suite à son voyage initial en mars 1958, il rentre au Canada, vend ses acquisitions et ouvre un garage à son compte à Lake Worth qu'il opérera pendant 45 ans jusqu'à sa retraite.

Née à Montréal en 1932, Rose Brousseau n'a pas l'intention d'émigrer avant qu'elle visite la Floride pour la première fois. Ses parents y hivernent pendant quelques mois dès 1953 pour des raisons de santé, mais aussi pour des raisons financières.

Mon père [est] menuisier, mais y répar[e] n'importe quoi. Faque [yé] toujours ben occupé.... Des fois y l'[est] trop. Y se di[t] « J'suis venu ici pour me reposer, puis [à fin de compte, je travaille tout le temps] ». C'est le médecin qui les envoi[ent] ici, mon père et ma mère. Mon père [a] beaucoup de rhumatismes, y'[est] presque plus capable de travailler l'hiver; ma mère [a] mal à 'gorge, elle [peut] presque pas sortir l'hiver, faque notre médecin de famille à Montréal leur dit « J'sais pas pourquoi vous allez pas en Floride vous autres... ». Lui y [va]. Nous autres, dans ce temps-là, on connaî[t] pas ben ben ça la Floride. Y leur dit « Ça va pas vous coûter plus cher, même que ça va vous être meilleur marché¹²⁰! »

Les parents de Brousseau achètent une maison à Miami en 1959. Elle décide de les visiter et est charmée par la ville en pleine expansion tant et si bien qu'elle appelle son mari à Montréal pour lui annoncer qu'ils n'iront plus s'établir à Elliot Lake (Ontario) tel que prévu, mais à Miami. Elle obtient la citoyenneté américaine sans embûche car son père l'a reçue quelques années plus tôt. « [Mon père a] juste besoin de signer pour [nous] puis, pas de problème, on a [nos papiers] tout de suite. Même qu'on les a à Montréal avant de s'en venir ici ! Ça nous [prend] cinq semaines¹²¹. »

En 1964, Joseph Asselin a 25 ans et travaille au détaillant Zeller's de Granby (Québec). Ses parents hivernent à Hollywood depuis quelques années et il décide de prendre un congé sabbatique pour leur rendre visite en janvier. Il travaille pendant son premier séjour de cinq mois dans un restaurant situé au bord de la plage de Surfside. Il est séduit par la Floride au premier coup d'œil. « Quand tu retournes à Montréal l'hiver après deux, trois ans et puis tu t'enfonces

¹¹⁹ Conrad ROY, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 8 janvier 2008.

¹²⁰ Rose BROUSSEAU, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 12 janvier 2008.

¹²¹ *Ibid.*

dans le fossé, tu y penses [pas deux fois d’y retourner] [rires]^{122!} », constate-t-il. Le climat et les possibilités d’emploi suffisent pour le convaincre de s’installer à demeure :

J’arriv[e] icitte, je [regarde] dans les journaux, pis c’est là que je trouv[e] cette job-là. Y m’engag[ent], j’[ai] de l’expérience, mais j’[ai] pas beaucoup d’anglais. [J]’en [ai] de l’anglais, mais pas pour tenir une bonne conversation avec un Anglais. Mais, je sa[is] les termes du magasin parce que tout [est] bilingue [à Granby]... donc, c’[es]t les mêmes termes quand tu parles d’annonces ou de caisses¹²³...

L’aisance en anglais d’un membre de la famille semble être un élément important dans la décision de s’installer en Floride. L’épouse d’Asselin, Nicole Bureau, est charmée par le climat, mais aussi par la facilité avec laquelle sa formation d’infirmière est reconnue.

J’[ai] ben aimé ça [la Floride], pis quand je retourn[e] [au Canada], je fais application pour mon visa moi-aussi. [Joseph] remont[e] au mois de mai, on se mari[e] puis on redescend à l’été. Dans ce temps-là, on n’[a] pas besoin de refaire de tests pour la licence : c’[est] juste un paquet de paperasses à remplir... J’ai ma licence pas mal tout de suite.... j’travill[e] *part-time... off and on-là*... [tout en élevant] les enfants¹²⁴.

Roland Doyon et Simone Doyon sont nés dans le Centre-du-Québec en 1940. Arrivé à l’âge adulte, M. Doyon se détourne de la terre de ses parents. Il part donc pour les États-Unis en 1964 et travaille quatre ans au Maryland dans le secteur de la construction.

Tu sais, dans le monde, on veut tout voir ce qu’on n’a pas vu. Mon père y’aim[e] pas ça quand je remont[e] icitte. J’m’achèt[e] ma Chevrolet 63, puis y me di[t] : « Tu va aller aux États, tu va tout dépenser ton argent que t’as de gagnée, puis y va falloir que je t’envoie de l’argent pour que tu t’en reviennes ». Y’[a] pas confiance, mon père ! Y’aurait voulu que j’achète la terre du voisin – je [suis] le plus vieux – pour me garder à travailler avec lui. Comprends-tu ? Y v[eut] pas me laisser aller ! Ah, mais quand je mont[e] icitte [aux États-Unis], c’[est] final^{125!}

Les Doyon se marient en 1966 avant de s’établir à Palm Beach en 1968 où les possibilités de travail semblent être encore plus fructueuses, surtout pour des gens ayant peu d’instruction.

Au Canada, tu peux pas travailler à l’année longue là-bas. L’ouvrage, c’est plus ou moins [disponible]. Faque, non non non, j’*moov[e]* aux États-Unis. Ça pren[d] des cartes [professionnelle] au Canada. Si tu v[eux] rien que travailler avec un pic puis une pelle, ça te pren[d] une carte. [...] Dans ce temps-là, y’[a] pas d’ouvrage, puis les immigrés commenc[ent] à arriver. Les Italiens arriv[ent] à grands bateaux à Montréal, puis c’[est] dur d’avoir une job. Eux autres, les Italiens, y’arriv[ent] à Montréal avec leur job, puis toé, y fa[ut] que tu cours. [...] J’dis pas que c’est pas un beau pays le Québec ! C’est une belle place, on va l’été, on aime ça aller l’été, mais [pas] pour gagner ma vie là. Quand j’[arrive] aux États icitte, je mont[e] [de statut économique] dans le temps de le dire [...] Le monde qui s’en [viennent] icitte, y se pogn[ent] une job t’suite. Y’[a] de l’ouvrage partout ! Le monde qui arriv[e] icitte travaill[ent] t’suite. Oui,

¹²² Joseph ASSELIN, *Entrevue*, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Nicole BUREAU, *Entrevue*, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

¹²⁵ Roland DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

parce que le Canadien [est] reconnu comme un bon travailleur. Les gens dis[ent] : « c'est un Canadien, c'est un bon travailleur » tsé! Puis, souvent, y connaiss[ent] le métier. [Les affaires] roul[ent] icitte ! Dans ce temps-là, la construction [est] forte¹²⁶.

Simone Doyon voit aussi dans sa migration un moyen d'échapper à la vie vécue par ses parents :

Les gens [ont] des grosses familles. [Dans la famille de Roland, ils sont,] eux autres, 13 enfants. Nous autres on [est] huit et puis les familles, c'[est] pas des gens riches ! Faque, l'instruction [est] minime. Vous savez, quand vous êtes parmi les plus vieux, on prend soin des autres et puis les plus jeunes vont au collège. Mais les premiers restent avec leur père. [Il faut] que les jeunes aillent à l'extérieur pour gagner des sous. Et puis quand t'as pas gros d'instruction, puis tu peux juste travailler de tes mains, la construction [est] la cause. [...] On en [connaît] d'autres ici qui n'ont pas d'instruction, mais qui ont le goût de faire quelque chose de bien dans leur vie¹²⁷.

La distinction entre le milieu d'origine et le milieu d'accueil est claire : on accentue les traits négatifs du Québec des années 1950 (taux de chômage légèrement plus élevé, taux d'imposition supérieur, esprit entrepreneurial plus faible) et on accentue le libéralisme économique et les occasions de travail en Floride. Ces répondants construisent cette distinction, sans pour autant apprécier les points forts du milieu d'origine ou les défauts du milieu d'accueil. En ce sens, leur analyse est inégale, comme l'avance Rosental au sujet des migrants de rupture. La rupture est claire pour les Doyon, par exemple, qui sont convaincus de la qualité de vie promise par l'*American way of life*.

On vivait bien, on mangeait bien [au Canada], mais on ne vivait pas comme ici, on ne se permettait pas des beaux soupers sur la fin de semaine. C'était une vie différente. Une vie sur la ferme puis une vie en ville, c'est pas pareil ! Pour les gens de la ville qui venaient chez nous, c'était merveilleux la campagne. Mais pour nous, c'[est] merveilleux la ville¹²⁸ ! »

L'ennui familial pousse certains d'entre eux à considérer un retour, mais les conditions de vie précaires de leur parenté les convainquent de rester :

Sur les deux côtés [de nos familles] qu'y [o]nt de la misère à avoir de l'ouvrage, ben ça nous fai[t] penser qu'on est aussi bien de rester icitte! [rires] Parce qu'icitte, y'[a] de l'ouvrage pas mal autant qu'on en v[eut]. L'argent [américaine est] toujours plus haute au Canada. J'[vais] au Canada, puis j'échang[e] mon argent, puis j'en a[i] plus¹²⁹!

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Simone et Roland DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

¹²⁸ Simone DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

¹²⁹ Simone et Roland DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

L'éloignement de la famille dérange, mais l'intégration au milieu d'accueil pose aussi des défis qui rendent les premières années bien difficiles. Simone Doyon, Nicole Bureau et Rose Brousseau constatent le même ennui. Les trois ne parlent pas l'anglais lorsqu'elles s'installent en Floride à l'inverse de leurs maris qui sont bilingues et qui n'estiment pas s'ennuyer. « On parl[e] mal anglais. J'compre[n]ds-là, mais j'a[i] pas assez d'expérience à parler. Tsé, quand tu sais ce que tu veux dire, puis ça sort pas, [c'est frustrant] », constate Bureau. Elle trouve aussi difficile son arrivée à Titusville dans le Centre floridien où les Américains et surtout les Afro-Américains parlent avec un accent parfois incompréhensible aux non-Sudistes.

Y parl[ent] avec leur *slang*-là, Ben oui, puis-là t'as l'infirmière en charge dans un hôpital du département en fait [qui me demande que] j'aïlle chercher une robe blanche, quessé qui [est] en anglais, *a gound!* J'compre[n]ds pas ! *Raounanownow...* [imitation]. Mais après ça, on s'en [vient] ici, et [l'accent] c'[est] moins pire. Là-bas, c'[est] plus sudiste. Ici, avec tous les touristes et les gens qui sont « transplantés » comme on dit, c'[est] moins pire¹³⁰.

Brousseau éprouve aussi beaucoup de difficulté à apprendre l'anglais, mais elle le prend avec un grain de sel, se disant que l'espagnol sera aussi une langue d'ascension sociale.

Ah j'ai ben de la misère, j'ai ben mal aux mâchoires. Ah oui, j'ai eu assez mal aux mâchoires c'[est] terrible, puis mal à tête ! Je retourn[e] à l'école en 63 pour apprendre l'espagnol. J'ai ben moins mal à apprendre l'espagnol que j'ai eu à apprendre l'anglais¹³¹!

Rompre avec son passé n'est jamais facile. C'est donc l'intégration qui prend du temps.

Maurice Ouellette, né à North Bay (Ontario) en 1929, œuvre en tant que mineur pendant cinq années avant de lancer une entreprise de stuc, une substance de recouverture résidentielle et commerciale, à Sudbury. Un nouveau type de stuc est disponible seulement aux États-Unis et il se rend à Miami en 1962 pour suivre une formation en application. Dès sa première visite, il décide qu'il ne passera plus un hiver au Canada. « Pour ceux qui aiment l'hiver, ben y peuvent rester ici-là, mais moi j'm'en va en Floride¹³². » Il ne résidera jamais en permanence en Floride,

¹³⁰ BUREAU, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

¹³¹ BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

¹³² Maurice OUELLETTE, « La Florida depuis 40 ans », *Quelque part entre la 11 et la 17*, Sudbury, Radio-Canada – Nord de l'Ontario, 1^{er} novembre 2006.

mais en semi-permanence pendant un demi-siècle. Le cas de Ouellette illustre bien l'ambiguïté de la migration qui n'est pas toujours nette. Le développement des moyens de transport (autoroutes, meilleures voitures, vols plus fréquents, etc.) durant ces années rend possible d'avoir deux domiciles à des milliers de kilomètres l'un de l'autre.

Certains Canadiens français passent par la Nouvelle-Angleterre avant d'émigrer en Floride, ce qui ressemble un peu à la migration en étapes dont parle l'historien Yves Frenette dans son analyse des migrations vers la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs Canadiens français privilégieront les États limitrophes au Québec avant de pénétrer la Nouvelle-Angleterre davantage au Massachussetts ou au Rhode Island¹³³. C'est le cas d'Albert et Ginette Deslauriers qui naissent en Estrie durant les années 1930 et qui émigrent respectivement en 1949 et en 1958 à Richford (Vermont) à quelques kilomètres de la frontière canado-américaine. Le travail est mieux rémunéré au sud du 45^e parallèle et, dans les deux cas, la famille entière émigre. Les Deslauriers se marient, donnent naissance à trois enfants, et font leur vie à Richford. Ils passent des vacances dans le sud-est de la Floride dès 1970 et se trouveront dans un parc à forte proportion canadienne-française à Lake Worth en 2003 au moment de leur retraite, y habitant de huit à dix mois par année¹³⁴.

D'autres Canadiens français de Palm Beach sont Franco-Américains. C'est le cas de Denise d'Anjou, née à Manchester (New Hampshire) durant les années 1940 dans un « Petit Canada ». Elle fréquente l'école catholique de son quartier où on enseigne en français et en anglais en proportions égales. Elle travaille dans une usine de fabrication de meubles comme adulte et passe sa vie à West Stewartstown (New Hampshire) où elle rencontre plus tard

¹³³ Yves FRENETTE, « La genèse de la communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston (Maine), 1800-1880 », *Historical Papers/Communications historiques*, 24, 1 (1989), p. 80-81.

¹³⁴ Albert et Ginette [DESLAURIERS], *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 7 janvier 2009. À leur demande, leur nom de famille a été modifié.

Raymond Lemay¹³⁵. Ce dernier naît à Chartierville (Québec) en Estrie durant les années 1930 et passe son adolescence à Sherbrooke. À 22 ans, il décide de s'installer en permanence aux États-Unis dans la ville de Canaan (Vermont), le village adjacent à West Stewartstown séparé par la rivière Connecticut.

Dans ce temps-là, l'ouvrage [est] rare au Canada et puis ça pay[e] plus cher aux États [...] Je [travaille] dans une manufacture de coton, de *textile* qu'y appellent. [Ça ne] bouge pas ben ben. Y'ont rentré l'union là-dedans, puis tout le monde [est] en guerre, puis, ouf, ça march[e] pas! [...] [La vie ne] change pas tellement [au Vermont]. Y'[a] plus d'ouvrage. La vie [est] plus facile...

Et c'est la chaleur qui attire Lemay vers la Floride durant les années 1980.

Le froid me magan[e] ben gros ! J'[ai] ben de la misère avec le froid. J'[viens] icitte travailler, puis ensuite j'[viens] plus souvent. Je travaill[e] en construction. [...] J'arrive icitte en 86. [...] Y'[a] beaucoup d'ouvrage. C'[est] de l'ouvrage facile : y'[a] pas rien de pesant. C'est plus facile que le bois¹³⁶!

Sans nier le fait que la Floride accueille déjà un bon nombre de touristes canadiens-français vers 1960, il semble que la migration se fasse dans le contexte de rupture avec la société canadienne-française étant donné le manque d'institutions d'accueil et la variété des régions de provenance des émigrants. Leurs départs ne sont pas provoqués par une adhésion idéologique au néolibéralisme, au néonationalisme, et encore moins au traditionalisme¹³⁷, mais par une perception de retard au Québec. La coulée de Canadiens français vers la Floride ne prendra jamais l'ampleur qu'a eue la saignée vers la Nouvelle-Angleterre, surtout puisqu'elle n'est pas nécessaire à la survie financière et qu'elle revient plutôt à un choix de tenter sa chance au soleil. Une chance, même en contexte de prospérité, d'accéder à l'*American Dream*.

¹³⁵ Denise D'ANJOU, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 7 janvier 2009.

¹³⁶ Raymond LEMAY, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 7 janvier 2009.

¹³⁷ Voir : Michael D. BEHIELS, *Prelude to Quebec's Quiet Revolution*, Kingston/Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, 366 p. ; Xavier GÉLINAS, « La droite intellectuelle et la Révolution tranquille: le cas de la revue *Tradition et progrès*, 1957-62 », *Canadian Historical Review*, 77, 3 (septembre 1996), p. 353-387.

1.4 Un ailleurs ou un autre chez soi ? L'américanisation des Canadiens français en Floride, 1960-1970

Ces Canadiens français se rendent en Floride afin de faciliter leur ascension sociale, une possibilité moins probable dans d'autres États du Sud-Est où le coût de la vie est pourtant moins élevé. Immigrer dans le sud-est de la Floride et à Palm Beach en particulier n'implique pas l'intégration dans un milieu ancien, mais plutôt la participation à la construction d'un nouveau milieu cosmopolite en Amérique selon nos répondants. Il s'agit d'une rupture, mais aucunement d'une intégration dans un milieu homogène. Pour plusieurs, Palm Beach est un milieu accueillant, stimulant et multiculturel, un nouvel horizon de l'Amérique en pleine croissance. Armand Lallinec, originaire de Bretagne et ayant émigré au Canada après la guerre¹³⁸, explique sa fascination avec le sud-est de la Floride au moment de son arrivée en 1958 :

Ici, c'est très métropolitain. Y'a des gens de tous les pays et y vous parlent... alors qu'en France, [lorsqu'] on voit des étrangers, on ne leur parle pas, tandis qu'à Miami, tout le monde se parl[e] : c'est tout des gens de l'extérieur ! Ben moi, pour ma part, j'ai pas de misère du tout du tout [à m'intégrer]. J'connai[s] personne à Miami [...] Je par[s] tout seul. Je fai[s] des amis partout. Je rencontr[e] des Canadiens, y'en [a] déjà beaucoup¹³⁹.

Une affinité se développe très tôt entre les Canadiens français et les Français de la région de par leur langue et leur culture semblables. Les intervenants en entrevue semblent confirmer se sentir chez eux en Floride rapidement. Nicole Bureau et Joseph Asselin constatent une curiosité chez les Floridiens et non pas un mépris lorsque ces derniers perçoivent leur accent en anglais. Ils affirment n'encourir aucun obstacle à leur intégration.

Les gens v[eulent] savoir d'où tu viens, pourquoi t'es là, y'écout[ent] notre accent. [...] [Ils sont] curieux plutôt [...] Y[a] ben du monde dans ce temps là qui ne sav[ent] pas qu'y [a] du monde qui parl[e] le français au Canada : y pens[e] que tout le monde [en Amérique du Nord] parl[e] l'anglais¹⁴⁰.

¹³⁸ Nous avons retenu Lallinec dans cette étude sur les Canadiens français vu qu'il s'agit dans la société canadienne-française dès l'âge de 20 ans et qu'il côtoie des Canadiens français depuis un demi-siècle.

¹³⁹ Armand LALLINEC, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 10 janvier 2008.

¹⁴⁰ Joseph ASSELIN, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

L'anglais constitue le dénominateur commun en Floride comme ailleurs aux États-Unis pour permettre l'ascension sociale puisque les pochettes de Canadiens français émergent dans des milieux où ils ne composent qu'une infime minorité. « D'abord que tu parl[es] leur langage [rires], ajoute Joseph Asselin, y'[a] pas de problème¹⁴¹! » La présence canadienne-française en Nouvelle-Angleterre n'avait pas provoqué de réaction marquée de la part des Yankees non plus avant 1880, leur présence et leurs contacts étant marginaux. Frenette constate que « les industriels n'[étaient] que trop heureux de pouvoir puiser dans cette nouvelle source de main-d'œuvre à bon marché¹⁴² » et qu'ils étaient perçus comme étant plus dociles que les Irlandais. Les heurts entre Canadiens français et Américains, avec l'augmentation de leur poids démographique après 1880, occasionnèrent la mutation identitaire de ces premiers pour en faire des Franco-Américains. Vu que les Canadiens français ne forment jamais bien plus qu'un pour cent de la population des résidents permanents de Palm Beach, les Floridiens ne leur sont que rarement hostiles durant ces années.

Par ailleurs, Jean Lamarre observe que les Canadiens français du Michigan étaient plus enclins à obtenir la citoyenneté que leurs confrères en Nouvelle-Angleterre – 35 pour cent étaient naturalisés au Michigan en 1910 comparativement à 20 pour cent en Nouvelle-Angleterre la même année. L'essor de l'industrie forestière au lendemain de la Guerre de Sécession, doublé d'une connaissance du métier et de leur ascension sociale rapide, aurait donné le goût à ces Canadiens français de vivre l'aventure américaine à part entière.

Grâce à leur expérience de travail, les Canadiens français acquièrent très tôt une certaine assurance. Ils occup[ai]ent des postes qualifiés qui command[ai]ent de bons salaires. Leur intégration au marché se réalis[a] alors en douceur, sans grands soubresauts, en accord avec leur culture de travail¹⁴³.

¹⁴¹ BUREAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

¹⁴² Yves FRENETTE, *Les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Montréal/Québec, INRS – Urbanisation, Culture et Société, 2001, p. 27.

¹⁴³ Jean LAMARRE, « L'intégration des migrants canadiens-français à la réalité socio-économique américaine : essai comparatif entre la Nouvelle-Angleterre et le Michigan », dans : Andrée COURTEMANCHE et Martin

Selon Lamarre, la faiblesse démographique des communautés du Michigan par rapport à celles de la Nouvelle-Angleterre – huit pour cent de la population dans la vallée de la Saginaw est canadienne-française en 1880 comparativement à des communautés de la Nouvelle-Angleterre composées de proportions de 25 à 60 pour cent de Canadiens français – a fait en sorte qu’elles n’ont jamais obtenu de paroisse ou d’école, les institutions principales du Canada français de l’époque. Ces Néo-Michiganois optèrent plutôt pour des paroisses multilingues offrant une messe en français (comme ce sera le cas plus tard en Floride), ce qui contribua à leur acculturation. La connaissance d’un métier aurait fait en sorte qu’ils auraient perdu leur sentiment de précarité et qu’ils se seraient acculturés plus volontairement.

Selon nos entrevues et notre sondage, la migration à la chaîne semble avoir lieu entre le Québec ou l’Ontario et Palm Beach car presque la totalité des intervenants affirment avoir connu un proche dans le milieu avant leur immigration. Les Asselin indiquent même qu’ils côtoient leurs parents hivernants plus souvent que leurs frères et sœurs au Canada¹⁴⁴. Certains Canadiens français obtiennent la citoyenneté américaine alors que d’autres n’obtiennent qu’un statut de résidence. Les démographes américains Barde *et al.* constatent que les Canadiens et les Britanniques (de par leur familiarité avec la culture anglo-saxonne) sont les moins aptes à prendre leur citoyenneté américaine et ce, par manque de nécessité. La Constitution américaine accorde plusieurs droits aux résidents permanents à l’exception du droit de vote, du droit au passeport et du droit à l’assistance américaine à l’étranger¹⁴⁵. Malgré cette tendance, la moitié des Canadiens résidant en permanence en Floride (55 pour cent en 1980 et 50 pour cent en 1990) seront des citoyens américains quelques années plus tard, signalant ainsi un fort taux

PÂQUET (dir.), *Prendre la route. L’expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XVI^e au XX^e siècle*, Hull, Vents d’Ouest, 2001, p. 161.

¹⁴⁴ Joseph ASSELIN et Nicole BUREAU, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

¹⁴⁵ BARDE *et al.*, « Chapter Ad - International Migrations », p. I-531–I-532.

d'intégration et de rupture chez les résidents permanents. La plupart des immigrants interviewés obtiennent leur citoyenneté soit parce que leurs parents sont des immigrants eux-mêmes, soit parce qu'ils cherchent à s'intégrer davantage à la Floride. D'autres, tels que Roy, verront le processus comme étant trop complexe pour valoir la peine. Ce dernier recevra plus tard les pensions américaine et canadienne de retraite de toute façon¹⁴⁶.

Dans le film *La Florida*, Léo (Rémy Girard) et sa famille travaillent d'arrache-pied pour faire fonctionner leur motel hollywoodien en Floride où, « au moins, [...] les rêves sont pas taxés ». Il peut s'éclipser des syndicats en embauchant des membres de sa famille dans son entreprise. Il s'agit pour lui de cet « autre horizon » qu'il avait toujours cherché au Québec où il travaillait « toujours pour torcher¹⁴⁷ » les riches, pour reprendre son expression.

Les entrevues ne révèlent pas un tel ressentiment envers le marché du travail québécois, mais la possibilité de travailler fort pour arriver à une plus grande aisance matérielle est une idée qui revient fréquemment chez les immigrants canadiens-français de Palm Beach. Asselin relève que ses journées de travail sont excessivement longues dans un magasin de rayons du Palm Beach Mall, mais que les profits « [sont] bons parce qu'[on travaille] à commission¹⁴⁸ » et qu'il reçoit un pour cent des profits. Suite à un vol à main armée dans le centre d'achats, il décide de travailler à son compte et de gérer un commerce de nettoyeur. Cette acquisition épuise Bureau et Asselin qui, au bout de quelques années, perdent la liberté et les vacances recherchées par leur émigration. Ils choisissent de vendre ce commerce au profit d'un deuxième, un détaillant de gaz propane, qui connaît plus de succès. Les barbecues deviendront la nouvelle mode au tournant des années 1980 et Asselin décidera d'en vendre une série. Pour en susciter l'intérêt, il cuisinera un repas chaque jour pour éveiller les papilles gustatives des gens qui entrent à la quincaillerie.

¹⁴⁶ ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008.

¹⁴⁷ Léo LESPÉRANCE (Rémy GIRARD), dans : Georges MIHALKA (réal.), *La Florida*, Films Vision 4, 1993.

¹⁴⁸ Joseph ASSELIN, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

Durant la semaine, on fai[t] [un souper] pratiquement [à] tous les jours. [...] On gard[e] un barbecue spécifiquement pour donner des démonstrations, et puis, [Nicole] fai[t] cuire le manger, et puis le client, y't'ouvr[e] la porte et puis [yé] juste à côté dehors. Y p[eut] pas manquer la senteur... Le souper est prêt [Rires]!

Il connaîtra du succès, mais l'avènement des quincailleries à grande surface rendra plus difficile la transformation de l'entrepreneur sans expérience en *self-made man* quelques années plus tard seulement. C'est le client qui sera perdant avec la convergence des entreprises, à son avis.

[Les grandes quincailleries] vendent plus de volume, et puis y'a plus de monde qui passent. Nous autres, on annon[ce] dans notre journal, de temps en temps, quand les compagnies comme Chowgnlow f[ont] un spécial. On en fai[t] pour 100. Ça nous donn[e] l'occasion d'annoncer. On annon[ce] les barbecues *grills* et puis la grandeur de surface, à tel prix, assemblé, délivré, *with a full tank of gas*. Y'a pas personne d'autre qui fai[t] ça [à l'époque] : c'est nous autres qui commenc[ent] ça, puis on fai[t] encore de l'argent ! [Quelques années plus tard,] y'a pas personne qui offre du service : y faut avoir un truck ! [...] Le gaz, y faut aller le chercher ailleurs, puis [pour] la tank, t'es obligé de payer le plein prix. Des fois, on ach[ète] 100 tanks, parce que tout le monde veut deux tanks, une pleine, pis une autre au cas où la première [serait] vidée. C'est plate un peu quand tu fais cuire un steak et puis tu manques du gaz ! [Rires] On ven[d] ça surtout. On les annon[cent] à], 24,95 [dollars] pleine de gaz. Ça fai[t] pas l'affaire des grosses compagnies de gaz, mais nous autres, ça nous [va], même si on fai[t] juste sept-huit piastres de plus. C'[est] assez : on [vend] un gros volume. On [a] deux grosses *tanks* de 1000 gallons, et puis on rempli[t] ça deux fois par semaine, des fois trois fois ! Les journées des ouragans, on vid[e] les *tanks* ! [Rires]¹⁴⁹.

Les Asselin vivent les premières années difficilement et connaissent plusieurs défis dans leur immigration, mais ils finissent par s'en sortir avec leur commerce de gaz propane qui offre le meilleur service dans la région d'après eux. S'ils connaissent une vingtaine d'années de travail difficile, ils prendront tout de même leur retraite à l'âge de 50 ans en 1988 et s'achèteront une maison dans un quartier aisé de Lantana.

Brousseau est aussi d'avis que la qualité matérielle de sa vie s'améliore en immigrant à Miami en 1959.

Ah oui, c'[est] ben meilleur marché qu'au Canada pour vivre! Les taxes [ne sont] rien pour vivre! Popa., j'pense qu'y pay[e] même pas 25 piastres de taxes pour sa maison ! Ah Popa [est] au paradis ici, y'aim[e] assez ça ! Popa [n'est] pas vieux [...]. Quand y'ach[ète] la maison, y'[a] peut-être 50 ans¹⁵⁰.

¹⁴⁹ *Ibid.*

¹⁵⁰ BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

Ouellette ne s'établira jamais en permanence, mais, travaillant en construction en Ontario et au Québec, il investit quand même dans le secteur immobilier. En achetant une première maison durant les années 1960, il la répare et la loue surtout à des immigrants guatémaltèques. Au fil des ans, il s'achète plusieurs maisons. « Y'en a deux que je [répare] beaucoup, puis la mienne, puis je fai[s] beaucoup d'argent avec ça : je doubl[e] mon argent avec ces affaires-là, mais je les lou[e] plusieurs années¹⁵¹... »

Aucun Canadien français ne semble éprouver de la difficulté à s'intégrer au marché du travail floridien. Ils sont vus comme étant des travailleurs dociles et productifs dans un marché en soif d'une main d'œuvre semi-qualifiée ou non qualifiée. Plusieurs d'entre eux sont convaincus qu'ils améliorent leur situation financière par rapport à la condition qu'ils auraient connue s'ils étaient restés au Canada. Les Canadiens français réussissent tout de même à accéder à la classe moyenne en Floride, ce qui n'est souvent pas le cas de bien des immigrants...

Leur intégration au milieu est souvent facilitée par leur provenance de régions bilingues ou à forte proportion anglophone telles que le Nord et l'Est ontariens, la région montréalaise, l'Estrie, le Vermont et le New Hampshire. L'intégration culturelle est certainement prescrite dans ce nouveau milieu, mais les influences culturelles canadienne-française, autochtone, canadienne-anglaise et américaine font en sorte que la Floride n'est pas entièrement étrangère. Tel que mentionné plus tôt, la culture en émergence dans le Sud-Est floridien est avant tout américaine, mais davantage multiculturelle que sudiste. Ceci en reconforte plusieurs en atténuant certains des effets secondaires de la rupture. La présence de Canadiens français, mais aussi de Yankees ne peut être sous-estimée. Bureau éprouve du mal à s'intégrer dans un milieu « sudiste » ayant une « mentalité dure¹⁵² » en 1964. Cela étant dit, elle est reconfortée par son

¹⁵¹ Maurice OUELLETTE, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 7 janvier 2008.

¹⁵² BUREAU, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

arrivée à Palm Beach en raison de la présence de Yankees et de Canadiens français tels que ses parents qui hivernent en Floride. Au moment de l'arrivée d'Asselin, Palm Beach est un comté peu peuplé, composé d'immenses fermes – surtout des plantations de tomates – et de marécages infestés de maringouins et d'insectes. Roland Doyon, travailleur en construction, n'y voit que du potentiel lorsqu'il s'y installe.

La construction, ça début[e] ! La construction des gros *buildings* au bord de la mer, ça début[e] en 68 quand on mont[e]. La Military Trail, c'[est] rien qu'un chemin qui en rencontr[e] d'autres. C'[est] des fermes partout, c'[est] pas développé pentoute. [...] On [est] dans le bois. [...] [Au moment de notre arrivée, on achète] six terrains à Floral Park. La première maison que je bâti[s] [fait face à] des vaches juste sur le coin. Y'[a] une passerelle sous la Congress [Avenue] pour que les vaches passent. On arriv[e] au début. Y'[a] pas de chemins doubles. Quand on arriv[e], les routes [sont] pas faites. Y pomp[ent] du sable pour faire ces quartiers ici [...] Dans ce temps-là, les terrains se vend[ent] pour 900 piastres, 1000 piastres¹⁵³!

Durant les années 1960 et 1970, les Mayas autochtones du Guatemala sont piégés dans un conflit qui oppose les forces militaires d'un gouvernement d'extrême-droite et la guérilla de la gauche paysanne. Au cours de ces deux décennies, la politique de destruction des milieux ruraux pousse 600 000 Mayas à s'enfuir pour le Mexique et les États-Unis. Plusieurs d'entre eux se rendent en Floride et surtout à Palm Beach rendant le paysage linguistique encore plus diversifié avec l'utilisation du maya kanjobal, leur langue maternelle¹⁵⁴. Pour sa part, Ouellette loue ses maisons à certains de ces immigrants. Il y voit une œuvre d'altruisme envers un groupe ayant connu moins de chance dans leur pays d'origine et dans leur pays d'accueil que lui. « Je perd[s] jamais une cenne noir avec c'te monde-là, affirme-t-il. Ah, du bon monde, c'te monde-là... y veulent pas faire de trouble! », faisant allusion au fait qu'ils sont souvent aux États-Unis illégalement. Ouellette offre ce logement à ces nouveaux arrivants, sûr qu'il ne perdra pas d'argent car le diocèse catholique de Miami lui garantit un loyer dans l'éventualité où ses locataires n'arriveraient pas à se le payer. Il leur reproche d'être malpropres et conte qu'il

¹⁵³ Roland DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

¹⁵⁴ Raymond A. MOHL, « Ethnic Transformations in Late Twentieth-Century Florida », *Journal of American Ethnic History*, 15, 2 (janvier 1996), p. 72-74.

présente le savon Spic and Span à un couple guatémaltèque car « y connaissent pas ça le savon c'te monde-là¹⁵⁵ ». Peut-être un préjugé, ce propos révèle tout de même certaines dimensions du comportement des Canadiens français en Floride qui sont, pourtant, des immigrants eux aussi. « Si t'[es] capable de *runner* une business de bloc ou *whatever*, ton compte de banque [est] établi [en Floride]¹⁵⁶ », Ouellette qui envie le succès économique des Cubains à Miami.

La question du travail est aussi intéressante dans la mesure où elle permet de mieux évaluer le degré d'intégration des immigrants. Les Canadiens français profitent d'un préjugé favorable en matière d'habitudes de travail qui les privilégie depuis longtemps. L'agent de colonisation Harding Burk de la ligne ferroviaire L & N remarquait, au sujet des colons de Bélandville en 1931, que « *these people are intelligent. They seem thoroughly capable of going through with their undertaking both from the stand point of determination and finances*¹⁵⁷ ». À Palm Beach, plusieurs hivernants et immigrants commencent à travailler au noir ou se lancent dans une deuxième carrière. C'est le cas d'Oscar Maisonneuve qui, suite à une carrière de barbier à Baltimore, ouvre un salon à Lake Worth au moment de sa retraite¹⁵⁸.

Au dire de Brousseau, des entreprises se permettent d'embaucher plusieurs Canadiens français sans permis de travail durant les années 1950 et 1960. Elle parle de plusieurs propriétaires américains et même d'un propriétaire canadien-français qui paierait sporadiquement ses travailleurs illégaux, convaincu que les ouvriers ne se plaindront pas¹⁵⁹. Lorsque les permis de travail deviennent plus rares avec l'annulation du *Braceros Program* en 1964 et les nouvelles restrictions imposées à l'immigration l'année suivante, plusieurs

¹⁵⁵ Maurice OUELLETTE, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 7 janvier 2008.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Harding BURK, 1931, dans : SCOTT, *Belandville*, p. 18.

¹⁵⁸ Oscar MAISONNEUVE, « Notre barbier francophone à Lake Worth », dans : Thérèse ST-AMOUR (dir.), *Récits de la Floride*, Delray Beach (Floride), 2006, p. 63.

¹⁵⁹ BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

entreprises floridiennes ayant de telles pratiques cessent d'embaucher des travailleurs clandestins. Le travail au noir se passera, désormais, davantage auprès des individus. « Y'en a [des Canadiens français] qui se ramassent à une place de détention au sud de Miami, puis yé renvoient chez eux¹⁶⁰ » rappelle Bureau. Il serait même risqué, dès les années 1970, de payer un ami ou un proche s'il n'est pas un résident permanent. Des propriétaires canadiens-français d'un bar country-western de Lantana auraient vu déporter un cousin à qui ils rémunéraient la réalisation de tâches ménagères. Environ huit pour cent des hivernants québécois en Floride travailleront au noir dans des hôtels, restaurants et bars en 1982¹⁶¹. Brousseau offre un autre exemple d'une succursale des restaurants St-Hubert à Fort Lauderdale qui ferme ses portes parce que les autorités y auraient découvert des travailleurs illégaux canadiens-français et les auraient déportés¹⁶². Les conditions de travail devenues plus difficiles, les Canadiens émigrant aux États-Unis deviendront plus rares.

Les Canadiens français n'ayant ni citoyenneté américaine ni visa sont contraints de travailler au noir s'ils ont besoin d'augmenter leurs revenus ou de bonifier leur pension de vieillesse. Le journaliste Jon Nordheimer remarquera en 1987 que les Québécois seraient plus aptes à travailler au noir en raison de leur infériorité socio-économique par rapport aux Canadiens anglophones¹⁶³. Les auteurs Robert Chodos et Eric Hamovitch remarquent que la situation perdure pendant des années puisque la déportation de Canadiens français demeure anecdotique vu qu'ils sont largement auto-suffisants, peu dépendants des services sociaux offerts par l'État et peu impliqués dans le crime¹⁶⁴. Plusieurs d'entre eux saisissent l'occasion de

¹⁶⁰ BUREAU, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

¹⁶¹ DUPONT et DUSSAULT, « La présence francophone en Floride », p. 9.

¹⁶² BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

¹⁶³ Jon NORDHEIMER, « Hockey draws "two solitudes" together », *The Windsor Star* (9 avril 1987), p. B8.

¹⁶⁴ Robert CHODOS et Eric HAMOVITCH, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines, 1991, p. 219.

travailler dans le domaine de la conciergerie ou dans d'autres secteurs tels que la construction ou la mécanique. En raison de leur éthique de travail présumée – un préjugé généralement favorable aux Canadiens – et d'un racisme favorisant l'embauche des Blancs, les Canadiens français « n'ont pas de misère de se trouver de l'ouvrage¹⁶⁵ » remarque Asselin. La séduction du travail dans le secteur des services qui rejoint tant d'Américains à la retraite n'épargne pas les Canadiens malgré l'interdiction de travailler sans permis. La distinction avec ces derniers semble se dissiper assez rapidement. La pratique se maintiendra, malgré les embûches posées, comme le soulignera notre sondage en janvier 2008¹⁶⁶.

Le mépris envers les immigrants est une autre caractéristique qui revient chez certains Canadiens français en Floride. Lorsqu'un couple de Canadiens français met sur pied une boutique de produits cosmétiques à Miami, il s'étonne de voir des expatriés du régime castriste s'installer dans le milieu durant les années 1960 et refuser de fréquenter son commerce.

On ferm[e] la beauty shop en 64 par rapport aux... ah, moi j'déteste assez les Cubains pour m'en confesser. [...] On [a] même engagé un Cubain, tu sais, parce qu'on voulait avoir des clients cubains, mais [les autres commerces cubains] nous les vol[ent] ! Y vol[ent] nos clients ! Faque on ferm[e nos portes]. C'est là qu'on s'en [va] dans les Bahamas¹⁶⁷.

Il n'est pas clair si des expatriés cubains ne courtisent pas le commerce parce que ce dernier appartient à des Canadiens, parce qu'il n'offre pas un service qui les satisfasse ou parce qu'ils éprouvent simplement des problèmes de communication. Pour le couple, l'arrivée des Cubains anticastristes fait perdre à Miami une partie de son allure, ce qui le pousse vers les Bahamas où il pense que la vie sera meilleure. Mais à son grand malheur, les Bahamas se décolonisent et obtiennent leur indépendance du Royaume-Uni en 1967.

Quand les Bahamas dev[iennent] indépendants, y [sont] plus avec le Commonwealth [et] ça a tout changé : les permis [sont] difficiles à avoir, y demand[ent] des prix exorbitants ! Faque là y'a ben des compagnies

¹⁶⁵ Joseph ASSELIN, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

¹⁶⁶ *Sondage auprès des Canadiens français*, 66 p.

¹⁶⁷ [Identité dissimulée], *Entrevue*, janvier 2008. Nous avons choisi de dissimuler l'identité des intervenants en raison du caractère controversé de leurs propos.

canadiennes et américaines qui [s]ont obligées de vendre ! Y [sont] plus capables d'arriver. Faque y'a ben des Canadiens puis des Américains qui s'en retourn[ent] chez eux¹⁶⁸. Ceux qui [o]nt de quoi à vendre, p[euvent] pas vendre; à qui v[eu]-tu qu'y vendent ça ? À des Noirs ? Les Noirs le sav[ent], puis y v[eulent] pas payer. Y perd[ent] presque tous les Canadiens là-bas. Même, nous on conn[âit] des Canadiens qui m[ettent] le feu à leur maison pour pas que les Noirs l'aient! Y dis[ent] « vous l'aurez pas ! » Tsé, [les Bahamiens] v[eulent] pas payer ! Y dis[ent] « tiens, on va te donner 100 piastres pour ta maison » ! Avec les autos c'[est] pareil. Si tu v[eux] ramener ton auto aux États-Unis, y demand[ent] plus cher que l'auto va[ut] ! Y'en a ben gros qui envo[ient] leur auto dans mer [...] Là, on [est]chanceux : on [a] rien emporté. [...] On [est] ben contents; on aurait tout perdu¹⁶⁹!

Son discours, bien qu'il ne soit pas celui de la majorité des Canadiens français en Floride, ressemble beaucoup à celui du colonisateur qui rentre en métropole durant la décolonisation. À ce moment-ci, ce couple se considère comme étant pris dans un mouvement d'appropriation de Miami par les Cubains et d'émancipation par les Bahamiens, descendants d'esclaves, au Bahamas. Pourtant, ils ne se voient pas comme l'une des minorités autochtones ou immigrantes qui cherchent à prendre leur place dans le monde : ils se voient plutôt comme étant les privilégiés contre qui les minorités se rebellent. Palm Beach leur offre un refuge dès 1969.

Certains immigrants sont d'avis que la Floride devient moins sécuritaire durant les années 1970 et 1980 en raison de l'arrivée d'immigrants illégaux latino-américains. Un immigrant est d'avis qu'il faut dès lors « barr[er] [s]es portes »!

Les Cubains, y s'en v[iennent] plein *boats*! Y les accept[ent] [tous]. C'est pour ça qu'à Miami, y'a le P'tit Cuba : y dev[iennent] citoyens. Cuba vid[e] quasiment tout[es] ses prisons [...] Là, y faut les faire vivre! D[ès] [19]70, ça continu[e]. [Avant ça], tu p[eux] laisser tes portes débarrées. Je laiss[e] pas mes portes débarrées [après ça]¹⁷⁰.

On ne tentera pas d'évaluer la xénophobie chez les Canadiens français en Floride, mais plutôt d'avancer des indices qui suggèrent leur américanisation rapide. Certains Canadiens français réussissent tellement bien leur intégration qu'ils semblent devenir des Américains avec une identité ethnique canadienne-française dans certains contextes. Mais cela n'a rien à voir avec l'espace vécu et l'espace investi puisqu'on peut maintenir, à peu de chose près, son adhésion au

¹⁶⁸ Nous n'avons pas compris s'il s'agit de leur milieu d'origine ou la Floride, le nouveau « chez soi » du couple.

¹⁶⁹ [Identité dissimulée], *Entrevue*, janvier 2008.

¹⁷⁰ [Identité dissimulée], *Entrevue*, janvier 2008.

Canada français tout en se sentant parfaitement à l'aise aux États-Unis. Le contraire est aussi vrai.

Peu à peu, les réseaux de parenté et de proches finissent par s'étendre pour devenir des réseaux communautaires. Les immigrants canadiens-français se retrouvent à la plage, dans les magasins, à la messe et aux fêtes sociales où ils entendent d'autres gens parler français. Il arrive souvent aux Asselin de croiser des immigrants canadiens-français.

On [va] s'introduire [*sic*]. On [se] fait des amis comme ça et puis, on a quasiment juste des amis canadiens-français. [...] Tsé, on se fait des amis avec qui on peut jouer aux cartes, aller souper ensemble. [...] Pas longtemps après qu'on arriv[e] dans le comté, j'entend[s] deux gars sacrer [Rires] ! Jos [va] s'introduire [*sic*], puis y commenc[ent] à se parler, puis [on apprend[s] que] lui [viens] de la Gaspésie, originalement. Y'[a] vécu à Montréal à un moment donné et y [viens] juste d'arriver ici aussi. Y'[a] un p'tit bébé, comme nous : Michèle est née le 23 février puis [son bébé,] le 3 mars. Y nous donn[ent] leur adresse. Y nous [disent] « viens, ma femme va aimer ça rencontrer quelqu'un... » parce qu'elle [ne parle] pas l'anglais. Quand on ferme le magasin, on [va] les rencontrer, puis on rest[e] amis longtemps¹⁷¹...

Palm Beach attire des gens d'un peu partout de l'Estrie, mais aussi des gens du nord de l'Ontario. Prenons l'exemple de Ouellette pour illustrer comment un flux peut émerger. En 1963, il visite un ami sudburois, Roger Bergeron, un poseur de fenêtres qui gère un motel dans Palm Beach l'hiver¹⁷². Son épouse, une Canadienne finlandaise, y avait été attirée car plusieurs Canadiens finlandais de Sudbury, de l'Amérique du Nord et de la Finlande se rejoignent à Lake Worth, leur pôle d'attraction en Floride. Au cours de l'hiver, Bergeron rencontre plusieurs Québécois. Ouellette finit par en côtoyer aussi et se dit que d'autres Canadiens français du nord de l'Ontario aimeraient passer des vacances dans ce petit Canada français en émergence.

J'[viens] icitte la première fois en 63 et je rencontre [Roger]. Puis l'année d'ensuite, j'[reviens] icitte avec ma femme et ma famille, et puis j'm'install[e] à Lake Worth. [Plus tard], j'amèn[e] le beau-père [et] j'amèn[e] ben du monde que je connai[s]... j'pourrais pas tous les nommer [...] C'est de même que ça commenc[e] : moi, j'en amèn[e] un, puis l'autre gars amène son chum, puis l'autre amène son chum puis c'est ça qui fait qu'il y a ben des gens de Sudbury dans la région¹⁷³.

¹⁷¹ BUREAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

¹⁷² Jusqu'aux années 1960, plusieurs motels ferment leurs portes l'été, ce qui permettrait, en principe, à un hivernant d'y travailler seulement durant la saison touristique.

¹⁷³ OUELLETTE, *Entrevue*, 5 janvier 2009.

En 1960, parmi les 5 037 résidents permanents canadiens de Palm Beach, entre 500 et 1 500 seraient canadiens-français¹⁷⁴. Dix ans plus tard, ils seraient même plus de 3 000 (un pour cent de la population totale) sans compter les milliers de touristes canadiens-français qui visitent la région annuellement¹⁷⁵. Le fait de parler français en public à Palm Beach fait en sorte que plusieurs Canadiens français de provinces et d'États différents finissent par développer des liens d'amitié entre eux et par organiser des rassemblements. Léo Pitt, un Beauceron d'origine, travaille dans le secteur de la construction avec des Canadiens français et les invite à amener leur famille chez lui où il anime des soirées sociales le weekend « pour se recréer et pour échanger sur leur présente situation¹⁷⁶ » dès 1969¹⁷⁷. Le groupe devient rapidement nombreux – un des rassemblements compte 80 Canadiens français – ce qui pousse Pitt à louer une salle en 1971¹⁷⁸, créant informellement le premier club canadien-français de la région qui obtiendra sa charte le 31 août 1973. Il semble que les rencontres se soient organisées, comme Raymond Breton l'aurait suggéré¹⁷⁹, afin d'encourager la sociabilité des Canadiens français, mais aussi afin d'appuyer

¹⁷⁴ La proportion des Canadiens français à Palm Beach double entre 1910 et 1940 passant de 0,04 pour cent à 0,09 pour cent de la population totale. Leur proportion augmente de 3,3 pour cent à 9,4 pour cent parmi les Canadiens. Le portrait est bien différent en 1990 lorsque les Canadiens français constituent 60,4 pour cent (9 136) de la population canadienne (15 103) à Palm Beach et 0,8 pour cent de sa population totale (1 131 184). Si les 69 Canadiens français représentent 0,09 pour cent de la population du comté en 1940, ils seraient donc, au minimum, 103 en 1950 ou, au maximum, 200 parmi les quelques milliers de Canadiens à Palm Beach en 1950. Si les Canadiens français demeuraient à leur proportion de 9,4 pour cent de la population canadienne dans le comté, ils représenteraient 473 résidents permanents. Si nous présumons que la proportion canadienne-française augmente de façon stable de 13 pour cent à toutes les décennies pour atteindre 60 pour cent en 1990 (en fait, il existe plutôt une augmentation en flèche dans la migration d'après-guerre), nous compterions une proportion de 22 pour cent parmi les Canadiens, et ainsi, il existerait une population de 1 108. Cela représenterait toujours une estimation conservatrice à notre avis. Il faudrait donc estimer la population canadienne-française immigrante de Palm Beach à un minimum sûr de 500, à une estimation conservatrice de 1 100 et peut-être même à une estimation plus réaliste de 1 500.

¹⁷⁵ Si nous adoptons la méthodologie de la note précédente, nous estimons que les Canadiens français représenteraient 35 pour cent (22 pour cent en 1960 + 13 pour cent en 1970) de la population canadienne du comté qui, en 1970, se chiffrait à 8 451 résidents permanents. Le nombre de Canadiens français serait donc de 2 958 au minimum.

¹⁷⁶ Thérèse ST-AMOUR, « Léo Pitt et le Club canadien-français », dans : ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 75.

¹⁷⁷ Maurice OUELLETTE, « Maurice Ouellette », dans : ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 79.

¹⁷⁸ BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

¹⁷⁹ Voir : Raymond BRETON, « Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants », *American Journal of Sociology*, 70, 2 (septembre 1964), p. 193-205.

leur intégration au marché du travail et à la vie américaine. C'est-à-dire, en quelque sorte, de rompre avec leur passé...

Comme c'est la forêt qui représente la vie meilleure pour les Canadiens français au Michigan, c'est l'usine qui la représente en Nouvelle-Angleterre et c'est le chantier de construction qui la symbolise en Floride. L'installation d'une masse de Canadiens français dans la région de Palm Beach et en Floride durant les années 1950 et 1960 représente, avant tout, une volonté de rompre avec le passé canadien-français au profit de l'*American Dream*. La Floride et les *States* incarnent l'avenir et la modernité à leur avis. Sans que la migration soit nécessaire, ces émigrants idéalisent la Floride comme un Éden où se trouvera une conjoncture entre prospérité matérielle et loisirs. La distinction entre les milieux d'origine et d'accueil est importante afin de comprendre que certaines distinctions sont bien réelles alors que d'autres font l'objet d'une « folklorisation ». La majorité des Canadiens français qui choisissent d'habiter la Floride se comportent comme un groupe ethnique, dirait Thériault, voulant profiter du meilleur de ce que peuvent leur offrir les États-Unis, et donc s'américanisent, que le choix soit conscient ou non. L'« intention » collective de la communauté changera pourtant suite à l'arrivée d'une masse d'hivernants durant les années 1970.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE CLUB CANADIEN-FRANÇAIS D'AMÉRIQUE ET L'INTÉGRATION DE LA FLORIDE AU CANADA FRANÇAIS, 1971-1997

Si je veux voir blanc, j'regarde dans le frigidaire. C'est rien que ça que j'ai besoin. De la fameuse hiver, j'en veux plus du tout du tout ! J'hivernerai jamais [au Canada] à moins qu'y me coupent les jambes au ras le corps ! J'vais partir, toujours partir¹⁸⁰...

– Maurice Ouellette, « La Florida depuis 40 ans », 1^{er} novembre 2006.

Durant les années 1970, la Floride est secouée par des changements démographiques, politiques et économiques qui la transforment, à la fois, en paradis de retraités et en pôle d'attraction de réfugiés latino-américains. Alors que ces derniers s'enracinent en Floride face au maintien du régime castriste à Cuba, les Canadiens cessent d'émigrer en Floride (ou à peu de chose près) au profit d'une nouvelle habitude qui fera bon nombre d'adeptes, surtout chez les retraités. Le « snowbirding », l'hivernation ou l'installation temporaire en Floride est un phénomène nouveau qui émerge grâce à l'efficacité croissante des moyens de transport, la démocratisation des régimes de retraite, l'amélioration de la santé générale des personnes âgées, l'augmentation de leurs revenus et une intégration économique continentale. Déjà en 1984, les gérontologues Larry Tucker et Charles Longino recensent au moins 250 000 hivernants canadiens en Floride¹⁸¹ (dont probablement une centaine de milliers de Canadiens français¹⁸²), c'est-à-dire des Canadiens qui y séjournent d'un à six mois par année. À la fois touristes et immigrants, les hivernants brouillent les catégories d'immigrants et de vacanciers.

¹⁸⁰ Maurice OUELLETTE, « La Florida depuis 40 ans », *Quelque part entre la 11 et la 17*, Sudbury, Première chaîne de la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, 1^{er} novembre 2006.

¹⁸¹ L'étude originale n'a pas pu être retrouvée bien que ce minimum soit employé à maintes et maintes reprises ailleurs. Voir : Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver : le voyage en Floride et les identités canadienne et québécoise », *Histoire sociale*, 39, 77 (mai 2006), p. 113.

¹⁸² Louis Dupont et Marie Dussault estiment en 1982 que Hollywood, à elle seule, contient 60 000 hivernants québécois francophones. Ce total ne tient pas compte des Canadiens français d'ailleurs ni des Québécois francophones s'installant ailleurs en Floride comme à Palm Beach par exemple. Voir : Louis DUPONT et Marie DUSSAULT, « La présence francophone en Floride : un portrait », *Vie française*, 36 (octobre-décembre 1982), p. 5-22.

La distinction entre immigrants et hivernants se saisit bien en scrutant les motivations et les implications de leur installation. Les immigrants sont parfois touristes avant leur arrivée, mais ils sont peu intégrés à la Floride avant leur installation permanente. Ils y émigrent alors qu'ils sont toujours en âge de travailler et prendront un statut de résidence permanente ou la citoyenneté américaine. Certains d'entre eux, tels que les Asselin, feront le contraire de l'hivernation au moment de leur retraite en passant deux mois d'été au Québec¹⁸³. Cela étant dit, en règle générale, les immigrants ne deviendront jamais hivernants à nouveau, l'émigration étant trop ancienne et leur investissement dans le milieu floridien trop grand. Il s'agit d'une rupture à peu près définitive avec le passé.

Les hivernants suivent un parcours sensiblement différent. D'ordinaire, ils sont des touristes de longue date avant d'hiverner en Floride. Notre sondage réalisé en janvier 2008 révélera d'ailleurs que les hivernants visiteraient la Floride, en moyenne, sept ans avant d'y passer un hiver¹⁸⁴. Ils sont souvent plus âgés (parfois à la retraite) et maintiennent un port d'attache au Canada où ils résident six mois de l'année au minimum. Le fait qu'ils ne prennent pas de citoyenneté ou même de statut officiel aux États-Unis constitue la différence principale entre eux et les immigrants. Ils sont, en quelque sorte, des touristes qui passent le temps maximal alloué aux États-Unis¹⁸⁵ et qui s'intègrent à une société d'accueil à un degré impressionnant. Malgré cela, ils s'intéressent peu à la société floridienne ambiante, ce qui cause une dissonance avec leur espace vécu (le Canada français) pendant ces mois d'hiver. Sur les migrations de maintien, Rosental poursuit :

Le déplacement physique n'y va pas de pair avec un refus des divers éléments composant l'univers d'origine, la transplantation physique est, dans un sens, secondaire dans la mesure où ses acteurs

¹⁸³ Joseph ASSELIN et Nicole BUREAU, *Entrevue*, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

¹⁸⁴ *Sondage auprès des canadiens français de Palm Beach*, janvier 2008, 66 p.

¹⁸⁵ Ce maximum existe en raison de deux contraintes : les Ontariens et la Québécois doivent résider au Canada pendant, au minimum, six mois par année pour maintenir leur police d'assurance-maladie publique et les États-Unis exigent l'obtention d'un visa pour résider sur leur territoire plus de six mois consécutifs.

maintiennent fondamentalement les mêmes projets, et si possible, le même cadre de vie, que leurs compatriotes restés sur place¹⁸⁶.

Les touristes peuvent donc devenir immigrants ou hivernants, mais le processus inverse est rare. Bien que les hivernants possèdent un statut politique semblable à celui des touristes, leur investissement dans le milieu est trop grand pour qu'on les qualifie ainsi. De plus, ils ne se voient pas en vacances comme telles. Le rythme de vie est probablement l'élément qui distingue les hivernants le plus des touristes. Une référence au monde du *sitcom* s'avère utile pour l'illustrer encore mieux. Dans l'émission « The Pen » de la série *Seinfeld*, les parents de Jerry, le protagoniste, refusent de dépenser de l'argent ou même d'allumer leur climatiseur lors de sa visite. Ils se demandent aussi pourquoi leur fils tiendrait à faire du scuba. « *What is there to see down there?* » demande Helen Seinfeld (Liz Sheridan). Après avoir été témoin de quelques jours de jeux enfantins et de petite politique, Jerry n'en peut plus : « *What the hell is happening in this community? [...] What is driving you to this behavior? Is it the humidity? Is it the music? Is it the light shoes*¹⁸⁷? » Dans « The Wizard », lorsque Cosmo Kramer (Michael Richards) pense pouvoir prendre sa retraite tôt et se présente comme président de la « *phase two* » du complexe, Jerry lui remarque succinctement que « *you can't live here : people come here to die*¹⁸⁸! »

Fondé dans Palm Beach en 1971, le Club canadien-français d'Amérique subit d'importantes mutations durant cette période. Ces dernières illustrent dans quelle mesure les Canadiens français de la Floride semblent l'incorporer, parmi d'autres éléments de leur communauté, dans la société canadienne-française. Son passage d'une association d'immigrants favorisant l'intégration à une association d'hivernants favorisant le maintien des liens avec le

¹⁸⁶ Paul-André ROSENTAL, « Maintien/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre 1990), p. 1410.

¹⁸⁷ Jerry SEINFELD, dans : « The Pen », *Seinfeld*, 3, 5 (1991), National Broadcasting Corporation.

¹⁸⁸ Jerry SEINFELD, dans : « The Wizard », *Seinfeld*, 9, 5 (1998), National Broadcasting Corporation.

Canada français et la cohésion sociale de ses ressortissants semble suggérer l'émergence d'une intention nationalitaire canadienne-française suite à leur arrivée.

2.1 Trop peu, trop tard pour les immigrants :

les débuts difficiles du Club canadien-français d'Amérique, 1971-1982

Bien qu'on l'ait interprété afin de maintenir la cohésion du Canada français, le concept de « complétude institutionnelle » du sociologue Raymond Breton cherche avant tout à sortir les minorités ethniques de leur infériorité économique et de prévenir la ghettoïsation. Breton note d'ailleurs que plusieurs organismes ethniques permettent l'intégration à la majorité et que leur succès dépend de leur capacité d'appuyer celle-ci. « L'objectif est de faciliter l'accès [aux] possibilités [de la majorité], remarque-t-il. Il y a problème dès qu'il y a obstacle à la mobilité au-delà des frontières ethniques¹⁸⁹. » Il note même qu'il existe des marchés extérieurs pour ces organismes qui peuvent vanter un savoir-faire ou une ambiance exotique¹⁹⁰.

Le Club canadien-français d'Amérique (CCFA) a pour premier objectif de « réunir la famille », « réunir les Canadiens » et « réunir les familles canadiennes »¹⁹¹ à Palm Beach comme l'explique Simone Doyon, l'un de ses premiers membres. Le CCFA organise ses premières rencontres dans une salle communautaire à Lake Worth en 1971 et il se constituera en personne morale deux années plus tard. Les règlements administratifs stipulent que l'organisme agira en concordance avec les lois floridiennes et qu'elle tâchera de rassembler les Canadiens français « d'Amérique », faisant ainsi allusion à leur présence aux États-Unis. Elle n'exclut pas non plus

¹⁸⁹ Raymond BRETON, « L'intégration des francophones hors Québec dans des communautés de langue française », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 55, 2 (avril-juin 1985), p. 78.

¹⁹⁰ *Ibid*, p. 87.

¹⁹¹ Simone DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

la possibilité d'établir des succursales ailleurs en Floride, signalant ses visées expansionnistes à long terme¹⁹². Le Certificat de constitution indique même sa mission économique et sociale.

*The corporation is organized and chartered expressly for a means of promoting the social and welfare interests and good will of French Canadian residents, their friends and French Canadian visitors in the State of Florida and for the purpose of providing management, consulting and advisory services to its members, upon a fee basis or otherwise*¹⁹³.

Le CCFA cherche donc à être un instrument de sociabilité veillant au bien-être des Canadiens français immigrants d'abord, ensuite de leurs amis (voisins et autres immigrants non canadiens-français) et enfin des visiteurs canadiens-français. Le cœur de l'organisme semble résider dans l'intégration économique des Canadiens français en Floride, comme le suggère Breton, de par les liens qu'elle privilégiera entre les immigrants et leurs amis. Suivent, en troisième lieu, les hivernants et les touristes qui seront accueillis dans la communauté. L'utilisation du terme « résidents » canadiens-français semble signaler une certaine rupture avec le passé et le processus qui les a amenés là. Le CCFA se dote d'un conseil administratif (CA), d'un conseil exécutif (CE) et il organise des assemblées générales annuelles. La Division of Corporations perd la trace du Club car aucun rapport annuel n'est soumis après novembre 1976. Elle révoque donc la charte du Club canadien-français d'Amérique Inc. le 1^{er} décembre 1977 en soulignant, au passage, l'oubli des directeurs de payer la cotisation prescrite¹⁹⁴. Il va sans dire que la gestion laisse à désirer durant ces années : l'organisme peine à développer une vision claire de sa mission tandis que le roulement des gens impliqués est très élevé. Entre 1973 et 1982, soit une période de neuf ans, le CCFA verra passer sept présidents¹⁹⁵.

¹⁹² Raymond VIAU, *Lettre à Dick Stone*, 30 août 1973, 1 p., dans : Archives du Club canadien-français de Lake Worth (ACCFLW), Lake Worth (Floride).

¹⁹³ *Certificate of Incorporation of Club canadien-français d'Amérique Incorporated*, 30 août 1973, p. 4, dans : Fonds « NP 27 325 », Tallahassee (Floride), Florida Department of State – Division of Corporations Archives.

¹⁹⁴ *Ibid*, p. 3-8, i; « Club Canadien-Français d'Amérique Inc. », 2 p., Florida Department of State, Division of Corporations, www.sunbiz.org, page consultée le 13 juillet 2007.

¹⁹⁵ Thérèse ST-AMOUR, « Ordre chronologique des présidents du Club canadien-français », dans : Thérèse ST-AMOUR (dir.), *Récits de la Floride*, Delray Beach, The Printing Office, 2006, p. 74-75.

Un premier rapport de programmation du CCFA révèle que des activités se déroulent tous les samedis et dimanches au cours de l'hiver 1973-1974. Une cotisation de vingt dollars pour la carte de membre est perçue, des frais jugés comme étant assez élevés à l'époque. Les membres de la communauté ont accès aux soirées dansantes pour des frais de deux dollars et demi alors que les invités défrayent six dollars pour leur entrée. Les soirées ont lieu dans une salle des Chevaliers de Colomb où le président, Léo Pitt, s'occupe de jouer des airs traditionnels au violon¹⁹⁶. Au cours d'une soirée régulière à l'automne 1976, 49 personnes sont présentes. Plusieurs indiquent leur adresse résidentielle en Floride (impossible de savoir s'il s'agit d'une résidence permanente ou temporaire) tandis que quinze d'entre eux indiquent une résidence ontarienne (dont quatorze de la région de Sudbury), douze d'entre eux mentionnent une résidence québécoise et quatre couples inscrivent une adresse au Connecticut, au Vermont ou au Massachussets. Quatre-vingt-quatre pour cent d'entre elles possèdent des noms de famille canadiens-français¹⁹⁷, un signe de la capacité de l'organisme d'attirer des gens d'un peu partout dans le Nord tout en accueillant des concitoyens de groupes culturels variés. Breton appellerait ces non canadiens-français le « marché extérieur » de l'organisme. Les photographies de l'époque semblent confirmer un enracinement et un attachement affectif au milieu américain avec la présence récurrente des drapeaux américain et canadien autant dans les documents d'archives que dans les formulaires et les annonces publicitaires du CCFA¹⁹⁸.

Les banderoles, les affiches, les pancartes, les journaux locaux et surtout le bouche-à-oreille aident à faire connaître l'organisme et à y recruter des participants. De coutume, remarque

¹⁹⁶ ST-AMOUR, « Léo Pitt et le Club canadien-français », dans : ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 76; Armand LALLINEC, *Entrevue*, Lake Worth (Floride) 10 janvier 2008; Conrad ROY, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 8 janvier 2008.

¹⁹⁷ « Première danse d'automne », 1 p., *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW. Voir aussi : Annexes B.

¹⁹⁸ « St-Valentin 1976 », 1 p., *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

Desrosiers-Lauzon, les organismes communautaires offrent aux gens des admissions et des consommations gratuites afin d'accélérer leur intégration à la communauté¹⁹⁹. Conrad Roy annonce les soirées dansantes et les pique-niques dans le quotidien local *The Palm Beach Post* tout comme dans *La Presse* et *The Gazette* à Montréal²⁰⁰. Toutefois, il ne s'arrêtera pas là. Le publiereportage « *Going to Florida?* » s'adresse à un public qui connaîtrait M. Roy, un homme « *whom many of you will remember as a former Rock Island man who took off several years ago for the sunny south*²⁰¹ ». Agissant en tant qu'intermédiaire ethnique, il fait une tournée promotionnelle de sa communauté au Québec vers 1977 au cours de laquelle il encourage fortement les Québécois à visiter ou à déménager à Lake Worth : « *You will be assured of meeting friends and having a big welcome to the community*²⁰² » confie-t-il au journal²⁰³. Roy avouera plus tard que la tournée est mal reçue au Québec. Il se peut que les gens qu'il rencontre craignent la ranimation de la saignée canadienne-française vers les États-Unis qui s'était pourtant arrêtée en 1930²⁰⁴. De plus, le contexte politique de la re francisation et du renforcement de l'État québécois à la fin des années 1970 avance en sens contraire d'une invitation à l'émigration.

Les idées de Breton sur la volonté d'accéder au statut socioéconomique de la majorité se manifeste aussi à l'extérieur du CCFA chez les individus qui le fréquentent. « On leur donn[e] des renseignements, avance Simone Doyon, [sur] où aller, quoi faire. On parl[e] pas beaucoup l'anglais. C'[est] difficile. Tous les Canadiens, on les ramass[e] !²⁰⁵ » Roy fait la même chose en accueillant chez lui des Canadiens français sans logement permanent et en leur offrant des

¹⁹⁹ Godefroy DESROSIERS-LAUZON, *Southern Seduction. Canadian and American Snowbirds in Florida since 1945*, Thèse doctorale en histoire, Université d'Ottawa, 2008, p. 258-259.

²⁰⁰ « Club canadien-français d'Amérique en Floride », *La Presse*, [ca. 1977], dans : *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

²⁰¹ « *Going to Florida?* », [journal anglophone inconnu], [ca. 1977], dans : *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ Nous n'avons pas pu confirmer quel journal duquel il s'agit.

²⁰⁴ ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008.

²⁰⁵ Simone DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

emplois temporaires à son garage. Vu que certains nouveaux arrivants n'ont qu'une connaissance approximative de l'anglais lors de leur arrivée, il sert également d'interprète puisqu'il s'exprime avec aisance en anglais. Il est bien fier de cette capacité qu'il avait acquiert dans son village natal situé tout près de la frontière avec le Vermont où la présence de l'anglais est très importante²⁰⁶.

Toujours fidèle à sa volonté de bâtir des ponts avec d'autres groupes ethniques et des Floridiens américains, le Club canadien-français d'Amérique participe activement à la célébration du bicentenaire de la Révolution américaine. Des membres des communautés ukrainienne, polonaise, tchèque, slovaque et finlandaise de la région sont présents. L'événement intitulé « United Nation » a lieu à West Palm Beach le 3 avril 1976. L'exposé canadien-français présente 40 numéros débutant avec le chant de l'hymne national américain par l'immigrant acadien Ovila Cormier. L'hymne canadien est présenté par la suite. Quatre couples dansent sur des airs folkloriques tels que « Vive la Canadienne » et « Alouette ». Ils affirment au groupe que « nous Canadiens français sommes fiers de représenter notre pays le Canada par nos chants, notre musique et nos danses ici aux États-Unis à West Palm Beach²⁰⁷ ». À l'issue de la soirée, 156 personnes indiquent leur présence dans un livre souvenir. Soixante-sept d'entre elles (43 pour cent) ont des noms canadiens-français. Les participants ayant une résidence permanente ailleurs que la Floride proviennent du Québec, de l'Ontario, de l'Ohio, du Massachusetts et du New York²⁰⁸.

Il n'est pas étonnant qu'un organisme voulant intégrer les Canadiens français à la Floride soit rapidement portée à un débat sur la langue d'utilisation qui permettra cette intégration. En Nouvelle-Angleterre, dès la fin du XIXe siècle, les prêtres commençaient à nuancer leur modèle

²⁰⁶ ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008.

²⁰⁷ *Musique, chants et danses interprétées par les Canadiens à West Palm Beach, Florida*, 3 avril 1976, 1 p., dans : Archives personnelles de Simone Doyon (APSD), Palm Springs (Floride).

²⁰⁸ « United Nation », 5 p., *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

de liturgie et d'instruction unilingue au profit d'un modèle mélangeant l'anglais et le français, un modèle, croyaient-ils, qui serait plus apte à maintenir les jeunes franco-américains dans la communauté et à répondre à leurs besoins dans un contexte étatsunien.²⁰⁹

Près d'un siècle plus tard, les dirigeants de la communauté canadienne-française de Palm Beach qui s'occupent de la sociabilité (n'ayant pas de paroisse nationale) ne cherchent pas à maintenir les liens avec la patrie par le biais de la langue et de la foi. Bien que le français soit incontestablement une langue de sociabilité, Roy, dans son rôle d'intermédiaire ethnique, pense que l'anglais devrait aussi avoir sa place au sein du CCFA. Selon lui, l'organisme canadien-français doit être bilingue pour permettre l'intégration floridienne de ses membres. Une attitude hostile à l'anglais ne pourrait qu'envenimer les relations entre eux-mêmes et la société floridienne à majorité anglophone.

Y'a tout le temps de l'anglais dans le Club. [...] La moitié [des membres] [sont] des Américains²¹⁰. [...] Au commencement, on pren[d] n'importe qui quand y v[eul]ent venir. [...] Y'en [a] gros qui parl[ent] anglais les Canadiens²¹¹!

Breton note par ailleurs que la présence de deux langues favorise l'apprentissage et la maîtrise de l'anglais chez les immigrants et elle accueille des concitoyens communautaires au sein de ces rassemblements, permettant la création et la consolidation d'un réseau extracommunautaire²¹². C'est donc grâce à la présence d'Américains anglophones et au réseautage avec ces derniers que les Canadiens français réussirent leur rupture en Floride. Mais la vision de Roy se confrontera à celle d'une partie du groupe qui le chasseront de la présidence en 1977. « Ah oui, je me fait haïr », confie-t-il.

²⁰⁹ Yves ROBY, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : Rêves et réalités*, Sillery, Septentrion, 2000, p.188-191.

²¹⁰ Ici, il n'est pas clair s'il réfère aux Franco-Américains ou aux Américains anglophones. La première option est la plus probable à notre avis.

²¹¹ ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008.

²¹² Voir : Raymond BRETON, « Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants », *American Journal of Sociology*, 70, 2 (septembre 1964), p. 193-205.

Parce que t'es en Amérique, tu commences pas à parler français. Tu parles en anglais pour commencer puis après tu parles [en français]. Y'en a qui disaient « ahhhh! Y s'en devient Américain ! » Le problème c'est qu'y v[eulent] que je parle [seulement] en français, mais on [a] autant d'[Américains²¹³] dans le club. [...] On les pren[d]comme membres même si y [sont] pas Canadiens²¹⁴!

Le bilinguisme, s'il n'est pas une vertu, semble du moins un compromis à faire en Floride et au sein du CCFA en particulier. Roy voit le mal qu'éprouvent plusieurs Canadiens français à communiquer et il apprécie l'avantage que son bilinguisme lui amène. Il lui permet de travailler, de retrouver la vie meilleure qu'il cherchait et, finalement, de poursuivre l'*American Dream*. Roy ne se veut pas un agent d'assimilation puisqu'il interdit qu'une autre langue que le français soit parlée entre lui et ses enfants, mais il adopte un raisonnement ethnique envers celle-ci, la voyant comme une langue privée en Floride. Alors que les enfants peuvent perfectionner leur anglais à l'école, les adultes ne profitent pas de cette formation ou de cette « resocialisation », d'où la raison pour laquelle ils s'en servent dans la communauté. Mais sa position ne profite pas de la faveur de la majorité de la communauté, certains membres de la communauté ne partageant pas son désir d'échanger en anglais au sein de leur organisme national. Roy est obligé de quitter la barre du CCFA au printemps 1977. L'intégration linguistique que propose Roy n'est peut-être pas nécessaires non plus puisque la plusieurs immigrants sont bilingues au moment de leur arrivée en Floride. Pourrait s'ensuivre aussi un questionnement sur la pertinence de l'organisme pour eux...

Le travail de Roland Doyon à la présidence (1977-1979) amène une légère croissance dans la participation. Les activités du CCFA recrutent, en moyenne, entre 100 et 150 personnes²¹⁵. Au lieu d'attirer des nouveaux immigrants (au Québec et en Floride) comme Roy

²¹³ Ici, encore, il réfère probablement aux Franco-Américains, mais le terme pourrait aussi désigner les Américains anglophones.

²¹⁴ ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008.

²¹⁵ Roland DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

l'avait suggéré, Doyon préfère attirer des hivernants canadiens-français locaux. Seulement quelques non-francophones assistent aux événements durant ces années, ce qui est peut-être le reflet d'un changement de cap pris par le CCFA sur la question linguistique²¹⁶.

Le 13 janvier 1979, Doyon commence les salutations de la soirée en souhaitant la « bienvenue à tous du Québec et Ontario » et en demandant à tous « de s'unir à nous les membres ». Ses rapports d'activités sont imprégnés de termes tels qu'« union » et « unir » laissant entendre une plus grande volonté de créer une solidarité nationale entre les Canadiens français d'où qu'ils viennent et quel que soit leur statut de résidence. Il semble que Doyon ait fait la réflexion qu'il serait plus profitable que le CCFA se concentre sur l'attrait des hivernants canadiens-français plutôt que de chercher à se faire des alliés avec d'autres étrangers. Le changement de cap qu'effectue Doyon en faveur de l'unilinguisme français et la manifestation plus explicite de traditions canadiennes-françaises (les soirées dansantes mettent désormais l'accent sur la musique « canadienne ») font en sorte que le Club semble abandonner sa mission d'intégration pour se tourner vers la population canadienne-française hivernante²¹⁷. On s'éloigne donc de l'espace vécu pour privilégier l'espace investi de ces migrants. Lors d'un dîner le 10 mars 1979, 86 membres du CCFA sont présents dont certains sont hivernants²¹⁸, tout comme 43 invités dont la presque totalité sont hivernants. Cependant, les organisateurs demeurent majoritairement immigrants²¹⁹.

Il ne faut pas constater par là qu'on cesse complètement les activités qui intéressent les immigrants canadiens-français. En décembre 1978, le *Palm Beach Times* dresse un portrait social

²¹⁶ « Soirée d'ouverture nov 1977 », 3 p.; « Jour de l'An 1978 », 2 p.; « Jan. 14 1978 », 1 p.; « Janv. 28 1978 », 1 p.; « Feb-11-78 », 1 p.; « Feb-18-78 », 1 p.; « Mars 11 1978 », 1 p.; « May 1978 », 1 p.; « Juin 1978 », 1 p.; « Nov 25 1978 », 1 p.; « Dec 16 78 », 1 p.; *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

²¹⁷ « Jan 13 1979 », 1 p.; « Jan 27 1979 », 1 p.; « Feb 10 1979 », 1 p., dans : *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

²¹⁸ Nous ne savons pas combien d'entre eux sont hivernants, mais nous avons remarqué que certains noms sont ceux d'hivernants de longue date.

²¹⁹ « March 10 1979 », 1 p., *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

de la réalité des Canadiens français en Floride en interviewant Simone Doyon²²⁰. La journaliste caractérise le Club canadien-français d'Amérique d'« *exotic-sounding* » et rajoute qu'il a été fondé « *to preserve the tradition and culture of the Canadians in the area* ». La journaliste remarque que la maison des Doyon est pleine de vestiges culturels du Canada tels des coussins traversins qui servaient à réchauffer les gens rentrant du froid. Son texte folklorise Doyon au point de la présenter comme une habitante toujours influencée par l'Ancien Régime.

Originally from a small farming community in Quebec, Mrs. Doyon finds the change to the Palm Beaches almost city-like. French provincial furniture, moved lovingly from Canada, fills her formal living room. In the dining room, above the French provincial table, hangs an antique grandmother clock – it was her grandfather's. The face is a study in history itself - there are both Roman numerals and numbers up to 31 on it - the European standard of time. [...] Her children's names, Marc and Suzie, reflect her interest in preserving the Canadian tradition – the names are spelled the French way. 'That keeps them a little bit more Canadian' ²²¹.

Les Canadiens français sont aussi dépeints comme étant des fêtards et des bons vivants durant leurs soirées dansantes à la salle des Chevaliers de Colomb qui se poursuivent parfois jusqu'à cinq heures du matin. « *That's another Canadian custom, rappelle Doyon, partying late.* » En abordant les traditions de la Veille de Noël, la journaliste constate que :

In the typical Canadian home, it is party time, time to have family and friends over to taste a little tourtiere, creton, meat pie, made with ground pork and beef and spices, followed by a traditional turkey dinner and a special Canadian dessert. 'Most Canadians like to serve raisin pie, note Doyon. No, it's not mincemeat pie, it's made with golden seedless raisins' ²²².

La journaliste remarque quand même une certaine américanisation étant donné que Doyon porte une jupe plus courte que ce qui est permis socialement au Canada français selon ses souvenirs d'antan. De plus, la famille échange désormais les cadeaux le jour de Noël au lieu du Jour de l'An comme le veut la coutume canadienne-française. Doyon note un certain deuil face aux fêtes passées au Québec :

²²⁰ La journaliste appelle le club le « Club Canadien d'Amérique » oubliant le vocable « français » du nom du CCFA comme les gens du coin l'ont souvent fait.

²²¹ Nancy FIGEL, « Simone Doyon displays some of her French Canadian craft work », *The Palm Beach Times* (12 décembre 1978), 2 p., dans : Fonds « Populations – Canadians in Florida », HSPBCA.

²²² *Ibid.*

I would like to be together with my family - my sisters, and brothers, and the rest of my 40 immediate relatives in Canada, note-t-elle, for the week before and the week after – actually two weeks, until the Little Epiphany, we party from one neighbor's house to another. And on New Years Eve, we go from one house to another, wishing each other happiness²²³.

Cela étant dit, elle se reconforte à l'idée que ses enfants passent du temps chez leur grand-père au Québec où ils pêchent et cueillent des baies sauvages. Elle partage aussi sa fierté de ses enfants nés en Floride qui ont l'habileté de parler le français sans problème. Toutes les activités du CCFA aident aussi à maintenir la langue chez les enfants. « *In fact, mentionne-t-elle, all the French club members['] children can understand it, even if they can't speak it²²⁴.* » Trente ans plus tard, les efforts des Doyon, des Asselin et de Jean Rivard feront en sorte qu'ils pourront maintenir une conversation en français²²⁵.

Le CCFA demeure un organisme immigrant jusqu'à la fin des années 1970, mais le changement de cap et l'abandon de la raison première de l'organisme aura pour effet d'aliéner certains membres de la base de l'organisme qui, eux, cherchent à faire concorder leurs espaces vécu et investi. Ce n'est peut-être pas autant le débat sur la langue que celui sur la population desservie qui pose problème. Nombreux sont les immigrants qui affirment qu'ils quittent quelques années seulement après sa fondation par « manque d'intérêt ». Pour empirer la situation, l'organisme n'est pas rentable en raison de sa petite taille. Des conflits de personnalité et de la corruption seraient aussi à la source des difficultés que connaît le CCFA²²⁶. La présence accrue de Franco-Ontariens hivernants de la région de Sudbury, grâce aux efforts rassembleurs de Doyon, semble aller à l'encontre de la mission première de l'organisme. En 1981, l'organisme

²²³ *Ibid.*

²²⁴ *Ibid.*

²²⁵ Michèle ASSELIN et Patrick ASSELIN, *Entrevue*, Silver Springs Shores (Floride), 10 janvier 2009; Martin RIVARD, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 13 janvier 2009; Marc DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

²²⁶ Rose BROUSSEAU, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 12 janvier 2008; ROY, *Entrevue*, 8 janvier 2008; LALLINEC, *Entrevue*, 10 janvier 2008.

n'a plus de programmation et son président décède, ce qui met fin à l'existence de l'organisme pendant une année. L'intégration des immigrants semble être réussie.

Il est probable que le CCFA ait vu le jour trop tard pour qu'il soit nécessaire pour les immigrants canadiens-français de Palm Beach. Sa vocation sociale et économique initiale semble faire écho à l'accueil qu'auraient aimé recevoir les immigrants arrivés à Palm Beach avant et après la Deuxième Guerre mondiale. Bien que les premières années du CCFA semblent indiquer son importance, les tentatives de construire des liens avec les autres communautés immigrantes de Palm Beach ne suscitent pas un grand intérêt de la part des Canadiens français. Suite à l'établissement de réseaux personnels, le CCFA ne semble plus utile. « On se fait des amis, on a de la famille et on s'intéresse moins à ça²²⁷ » explique Nicole Bureau. Le fait que l'immigration canadienne en Floride et aux États-Unis chute dramatiquement au lendemain de l'adoption du *Preference System* en 1965 n'aide pas la cause de renouveler la communauté non plus²²⁸. Il est aussi intéressant de noter que les Canadiens sont bien plus nombreux à être naturalisés en Floride qu'ailleurs aux États-Unis : en 1980, 55 pour cent des 70 603 résidents canadiens en Floride détiennent la citoyenneté américaine²²⁹. À l'échelle nationale, dix ans plus tard, le taux de naturalisation canadien sera de 11 pour cent seulement, preuve sans doute d'une intégration bien moins rapide chez les Canadiens choisissant de résider ailleurs aux États-Unis²³⁰. Des bouleversements économiques et politiques durant les années 1970 et 1980 expliquent la montée en importance de la mobilité et l'insertion partielle de cet îlot de l'Amérique française.

²²⁷ BUREAU, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

²²⁸ Robert BARDE, Susan B. CARTER et Richard SUTCH (dir.), « Chapter Ad - International Migrations », *Historical Statistics of the United States. Earliest Times to the Present. Millennial Edition. Volume One. Part A. Population*, New York, Cambridge University Press, 2006, p. I-571–I-572.

²²⁹ « Table 195. Citizenship and Year of Immigration for Foreign Born Persons by Country of Birth: 1980 », *1980 Census of Population. Volume 1 - Characteristics of the Population. Chapter D. Detailed Population Characteristics. Part 11 - Florida*, Washington, US Bureau of the Census, 1983, p. 11-7; Nous n'avons pas trouvé de source nous permettant d'évaluer le taux de naturalisation chez les Canadiens français en 1980.

²³⁰ BARDE *et al.*, « Chapter Ad - International Migrations », p. I-647.

2.2 L'intégration canado-américaine et l'émergence des hibernants, 1970-1993

Bien qu'elles se soient intensifiées suite à la Deuxième Guerre mondiale, les relations économiques canado-américaines prennent un nouvel essor durant les années 1970 avec la canadianisation des actions des entreprises au Canada et l'avènement de l'investissement canadien aux États-Unis. La création de la Société Pétro-Canada à partir de quatre compagnies pétrolières étrangères et le rachat de certaines anciennes compagnies et usines du Canadien-Pacifique et de Bombardier signalent, pour leur part, une reprise en main de l'économie canadienne. Durant les années de gouvernement du premier ministre Pierre Elliot Trudeau (1968-1979, 1980-1984), le contrôle étranger dans le développement des ressources naturelles devient minoritaire. De plus, l'investissement canadien à l'étranger croît de 17 fois entre 1960 et 1984, passant de 2,5 à 41,4 milliards de dollars entre 1960 et 1984²³¹. Une part importante est assurée par les grandes banques qui deviennent de véritables multinationales financières. Dans plusieurs cas, leurs activités internationales s'avèrent plus profitables que leurs activités au Canada. Touchées par l'endettement des pays en voie de développement, les banques se tournent vers les États-Unis et certains pays asiatiques. L'expansion canadienne aux États-Unis et ses projets d'acquisition provoquent parfois des tensions comme c'est le cas lorsque le Canadien-Pacifique et Seagram tentent de s'emparer de grandes sociétés américaines²³². Même si plusieurs cadres, professionnels et gestionnaires canadiens se trouvent temporairement dans la République américaine, leurs motivations sont bien différentes de celles des immigrants : leur décision est économique alors que celle des émigrants est aussi politique, dans la mesure où ils posent un geste de rupture avec le Canada.

²³¹ Paul-André LINTEAU, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD, *Histoire du Québec contemporain : Tome II – Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Compact, 1989, p. 450-451.

²³² *Ibid*, p. 451-452.

L'attitude plus favorable aux affaires des gouvernements québécois de René Levesque (1981-1985), de Robert Bourassa (1985-1994) et du gouvernement canadien de Brian Mulroney (1984-1993) accélère l'intégration économique continentale et mène à l'adoption, en 1988, de l'Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis qui élimine les tarifs douaniers sur l'importation et l'exportation des biens entre les deux pays²³³. L'émergence du phénomène « Québec Inc. » incite plusieurs sociétés québécoises à faire affaire en Nouvelle-Angleterre, là où se trouve plus d'une centaine de millions de consommateurs potentiels dans un rayon de 800 kilomètres depuis Montréal. Bombardier, qui s'établit en Europe et aux États-Unis, et Quebecor, qui achète des compagnies d'impression et de publication américaines, incarnent les exemples les plus frappants du phénomène²³⁴. Là aussi, d'autres Québécois se trouvent au sud du 45^e parallèle, mais en mobilité constante par rapport au Canada.

En novembre 1978, le *Palm Beach Post* rapporte que les Canadiens possèdent une valeur immobilière de 450 millions en Floride et que « *millions of Canado-dollars are developing parts of Palm Beach County in investments ranging from single-family homes to shopping centers, banks, drug stores and doughnut shops* ». La journaliste identifie le climat tropical et le climat financier comme étant à la source de l'investissement accru. Un homme d'affaires canadien à Palm Beach déclare que l'économie américaine est une valeur sûre à la lumière des tensions politiques au Québec. « *It's the major reason businessmen are leaving, the uncertainty of the political situation in Quebec* », remarque-t-il²³⁵. Le chef canadien d'un projet de développement commercial note que le démarrage de projets de construction prend la moitié du temps aux États-Unis en raison de la réglementation moins restrictive. Les Canadiens seraient d'ailleurs

²³³ Cet Accord devient l'Accord de libre-échange du Nord de l'Amérique (ALÉNA) suite à l'ajout du Mexique au pacte et avec la ratification de l'entente par les trois pays en 1993.

²³⁴ Robert CHODOS et Eric HAMOVITCH, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines, 1991, p. 195-200.

²³⁵ Les motivations sont toutes autres pour les gens qui s'y installent.

propriétaires de 12 à 15 pour cent de toute propriété étrangère en Floride et formeraient le groupe d'investisseurs fonciers le plus important de l'État à la fin des années 1970²³⁶.

Bien que le *Miami Herald* rapporte que l'activité canadienne double au cours de l'hiver 1976-1977, attribuant cette vague d'investissements à l'instabilité politique causée par l'élection du Parti québécois²³⁷, seul un cinquième des répondants québécois du sondage mené par Louis Dupont et Marie Dussault à Hollywood en 1982 affirme que la « menace séparatiste » motive leur installation en Floride²³⁸. Le contexte économique semble conditionner les déplacements de plus en plus nombreux bien plus que le contexte politique. Pourtant, les Canadiens qui passent du temps dans le Sud sont si nombreux que le député conservateur à l'époque, John Crosbie, suggère ironiquement d'entreprendre une campagne anti-bronzage : « *every Canadian who dares to go south next winter and returns to Canada with a tan, avance-t-il, should be ostracized*²³⁹ ». Entre 1970 et 1995, le nombre de passagers aériens entre Montréal et Miami augmentera de 67 pour cent (passant de 80 000 à 133 000)²⁴⁰ sans prendre en compte tous ceux qui prendront les *Interstates* toutes neuves pour réaliser le voyage.

Dès 1915, les Ontariens peuvent se rendre en Floride par voiture. Le trajet exige quatre à sept jours de conduite, mais le Dixie Highway qui relie Windsor et Sault-Sainte-Marie à la Floride rend le voyage néanmoins possible. Le Federal Highway System, inauguré durant les années 1920, offre plusieurs choix de routes aux Canadiens anglais de Toronto et aux Canadiens français d'Ottawa, de Montréal, de Québec ou de Sherbrooke. La construction de nouvelles

²³⁶ Jody LONG, « Canadian Investment Piling Up: Backers Like Business Climate Here », *The Palm Beach Post* (19 novembre 1978), p. FF1-FF2, dans : Fonds « Populations – Canadians in Florida », Historical Society of Palm Beach County Archives (HSPBCA), West Palm Beach (Floride).

²³⁷ Wayne MARKHAM, « Canadians Buying Up Real Estate in Florida », *Miami Herald* (6 mars 1977), p. H1.

²³⁸ Louis DUPONT et Marie DUSSAULT, cité dans : Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « Nordicité et identités québécoise et canadienne en Floride », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, 2006, p. 151.

²³⁹ John CROSBIE, 16 novembre 1977, dans : *ibid*, p. 148.

²⁴⁰ Paul VILLENEUVE, « Le Québec et l'intégration continentale : un processus à plusieurs vitesses et à directions multiples », *Cahiers de géographie du Québec*, 41, 114 (décembre 1997), p. 342-343.

autoroutes à accès limité durant les années 1950 réduit le voyage entre Montréal et Miami à un trajet de trois jours pour une distance de 2 650 kilomètres²⁴¹.

En 1956, sous l'impulsion du président Eisenhower, le *National Interstate and Defense Highways Act* engage le gouvernement américain à construire et à financer 90 pour cent des 41 000 miles d'autoroutes à quatre voies à accès limité sans postes de péage et ce, dans un délai de 12 ans. L'ouverture du Florida Turnpike en 1957 et du I-95 à Daytona Beach en 1967 signifie que les destinations touristiques de la Floride sont désormais accessibles par autoroute²⁴². Le trajet se réalise qu'en deux jours : un voyage plus ou moins réalisable pour des gens patients, même pour une vacance de 10 jours seulement.

La popularisation des régimes de retraite est un maillon important dans l'accessibilité croissante de la Floride. Le *Social Security Act* américain remonte bien à 1935, mais peu de gens choisissent de se permettre la retraite. Dès 1956 et 1961, tous les Américains ayant plus de 65 ans seront obligés de céder leur place au travail²⁴³. Ce que Mormino appelle « *the twentieth century's greatest piece of legislation*²⁴⁴ » offre la chance à un nouveau segment de la population de rêver de nouvelles libertés sociales, culturelles et médicales. Certains diront que le bonheur sera démocratisé chez les gens ordinaires. En période de croissance économique d'après-guerre, le gouvernement américain incite ces gens à consommer par le biais du loisir. Il poursuit que :

²⁴¹ DESROSIERS-LAUZON, *Southern Seduction*, p. 101-115.

²⁴² *Ibid*, p. 121-125; MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams*, p. 241-247.

²⁴³ William GRAEBNER, *A History of Retirement, The Meaning and Function of An American Institution, 1885-1978*, New Haven/London, Yale University Press, 1980, p. 221; Avec la remontée de la droite durant les années 1970 et l'idée que la retraite obligatoire discrimine contre les personnes âgées, l'âge de la retraite monte à 70 ans. Voir : *ibid*, p. 256-257; Du point de vue des entreprises, il s'avère avantageux de créer des régimes de retraite parce qu'on peut différer une partie du salaire à une période ultérieure, permettant ainsi à l'entreprise d'accumuler des intérêts sur la somme entre temps. Elle leur permet aussi de baisser les salaires pendant la Deuxième Guerre mondiale. Voir : *ibid*, p. 215.

²⁴⁴ MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams*, p. 128.

As work morality yielded to fun morality, [and] as the Protestant ethic lost meaning in a society of consumption rather than production, so would retirement cease to be a wrenching, uprooting experience requiring social treatment. In the postindustrial society, retirement was not only natural but [also] welcome²⁴⁵.

Dès 1927, les Canadiens de 70 ans et plus ayant peu ou aucun revenu ont accès à une pension modique du gouvernement fédéral. Peu à peu, des pensions de vieillesse voient le jour au sein de certaines entreprises comme outil de fidélisation. En 1951, le gouvernement fédéral rend la retraite obligatoire pour toutes les personnes ayant plus de 70 ans tout en généralisant l'accès à la « pension du Canada »²⁴⁶. Du même coup, il cherche aussi à assurer un pouvoir d'achat minimal aux personnes âgées pour qu'elles puissent soutenir la consommation. La prolongation de l'espérance de vie et les pensions de retraite font, des retraités, un nouveau groupe démographique ayant une voix que l'on commence à prendre en compte²⁴⁷. Alors que les Canadiens français s'installent en Floride pour améliorer leur sort, les touristes et les hivernants peuvent s'y permettre des vacances grâce à leur aisance matérielle croissante. En contraste, les publicités et la propagande touristique signalent à quel point vivre et investir en Floride se font à partir de fonds minimaux²⁴⁸.

Tandis que certains s'installent dans un lieu fixe pour vivre leur retraite, d'autres deviennent carrément nomades en habitant la route dans une motorisée. Les anthropologues Dorothy et David Counts observent que ces néo-nomades qui sillonnent les routes nord-américaines sont à la fois des pionniers à la découverte de nouveaux horizons et des gitans en fuite des responsabilités communes de la société (le travail sédentaire, le service communautaire et le versement d'impôts par exemple). Cette liberté de se déplacer comme bon leur semble leur

²⁴⁵ *Ibid*, p. 230-231.

²⁴⁶ L'âge minimal baisse à 65 ans quelques années plus tard.

²⁴⁷ En 1985, 10 pour cent des Québécois ont 65 ans ou plus, une hausse appréciable par rapport à leur poids de six pour cent de la population totale en 1961. Voir : LINTEAU *et al.*, *Histoire du Québec contemporain*, p. 327-330, 444.

²⁴⁸ MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams*, p. 132.

offre une libération de la routine, mais aussi du consumérisme excessif car leur mode de vie décourage l'obtention d'acquisitions. Ils ne sont plus « possédés par leur possessions » pour reprendre leur expression. Leur mode de vie encourage le confort et l'indépendance plutôt que le lent dépérissement de son état dans un foyer de retraite²⁴⁹. Le gérontologue Célia Forget a fait des constats semblables²⁵⁰. Les Canadiens sont toutefois gênés par leur volonté de maintenir leur police d'assurance-maladie publique. Bien qu'elles aient chacune des nuances, les politiques provinciales exigent une présence dans sa province de résidence pendant un minimum de 183 jours par année pour continuer d'en profiter²⁵¹. D'un âge mur, plusieurs de ces *full-time RVers* écourtent donc leur enthousiasme pour la liberté quasiment totale.

D'autres retraités choisissent plutôt de passer leur temps entre deux ports d'attache, soit entre leur milieu d'origine et un milieu balnéaire, et font de leurs migrations des migrations de maintien. Certains Chinois et Japonais passent leurs hivers dans les Philippines, certains Scandinaves séjournent en Grèce et certains Britanniques hivernent en Espagne²⁵². La géographe Karen O'Reilly remarque d'ailleurs que la présence britannique sur la Costa del Sol prend de l'ampleur durant les années 1980. L'imaginaire populaire perçoit ces nationaux comme étant isolés, paresseux, colonisateurs, frivoles et par fois même barbares. Pourtant, remarque-t-elle, les hivernants sont bien plus que de simples touristes de par leur investissement dans une communauté et leur désir de découvrir des régions non touristiques²⁵³.

²⁴⁹ David Reeves et Dorothy Ayers COUNTS, *Over the Next Hill; An Ethnography of RVing Seniors in North America*, Peterborough (Ontario), Broadview Press, 2001, p. 79-108.

²⁵⁰ Voir : Célia FORGET, « Rencontre avec un nomade moderne : Le *full-time RVer* », *Ethnologies*, 27, 1, numéro « Appartenances » (2005), p. 103-130.

²⁵¹ Les lois ontariennes et québécoises sont très semblables, sauf qu'un résident québécois peut maintenir son statut de résidence à condition que son absence allant jusqu'à un an ne se produise qu'une fois aux sept ans. Voir : COUNTS et COUNTS, *Over the Next Hill*, p. 301, 303, 308.

²⁵² Timothy DALLEN, « Tourism and the Growth of Urban Ethnic Islands », C. Michael HALL et Allan M. WILLIAMS (dir.), *Tourism and Migration: New Relationships between Production and Consumption*, Amsterdam, Kluwer Academic Publications, 2002, p. 139.

²⁵³ Karen O'REILLY, *The British on the Costa del Sol*, New York, Routledge, 2000, p. 1-22.

Même en 1989, l'historien canadien Robert Harney remarque que les hivernants sont plus aptes à se regrouper par rapport à leur attache culturelle ou ethnique qu'à leur milieu d'origine. C'est ainsi que les Canadiens finlandais du nord de l'Ontario auront plus tendance à se regrouper avec des Finlandais en Floride qu'avec d'autres anglophones de l'Ontario. Par conséquent, les Canadiens français, qu'ils soient de l'Ontario, du Québec, de l'Acadie ou de la Nouvelle-Angleterre, auront plus tendance à se regrouper entre eux qu'avec des ressortissants anglophones de leur province²⁵⁴. À Palm Beach, Albert et Ginette Deslauriers de Richford (Vermont) passent plus de temps à côtoyer des Québécois et des Franco-Ontariens que des Vermontiens anglophones. De même que Maurice Ouellette ne prend jamais contact avec le Canadian Club of the Palm Beaches ni avec le Club de Finlandais qui rassemble pourtant des gens qui habitent probablement son quartier à Sudbury²⁵⁵. D'où encore cette « intention » qui les rassemble.

Le phénomène des hivernants canadiens devenu commun, le Florida Department of State commande une étude sur les attitudes des vacanciers canadiens en Floride en 1981. Le rapport révèle que le nombre de séjours annuels aux États-Unis augmente de 33 pour cent entre 1974 et 1977 et qu'une bonne part de ce nouveau courant se dirige vers le Sud-Est américain. L'étude soulève la familiarité de la Floride pour expliquer son attrait.

For many travellers, Florida is appreciated for being "just like Toronto/Montreal but with sun" in the wintertime. Encouraging that comparison is the fact that many Canadians can be encountered in Florida – many on vacations and many living there in retirement. The presence of other Quebecers and services to cater to them [...] are particularly appreciated by francophone Canadians. The concept that "Florida is American" [is] an advantage [that] manifests itself in terms of familiarity with the culture, food and language [...] Most people prefer to go down to Florida because it's an affordable holiday where you can speak the language and it's very much like home²⁵⁶.

²⁵⁴ Robert HARNEY, « The Palmetto and the Maple Leaf: Patterns of Canadian Migration to Florida », dans : Randall M. MILLER et George E. POZZETTA, *Shades of the Sunbelt: Essays on Ethnicity, Race and the Urban South*, Boca Raton, Florida Atlantic University Press, 1989, p. 24.

²⁵⁵ Voir : Albert [DESLAURIERS] et Ginette [DESLAURIERS], *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 7 janvier 2009; Maurice OUELLETTE, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 7 janvier 2008.

²⁵⁶ James P. KING et David A. LYON, *Canadian Travel Patterns and Attitudes Towards Vacations in Florida*. Toronto/Tallahassee, Market Facts of Canada/Florida Department of State/Florida Department of Commerce, 1982, p. 40.

En 1982, les géographes Louis Dupont et Marie Dussault estiment que 350 000 Québécois francophones visitent la Floride en tant que touristes et que 60 000 d'entre eux résident dans la région d'Hollywood de trois à six mois par année²⁵⁷. La Floride devient une destination commune au point où la journaliste Kathy English du *Toronto Star* note en 1986 que « *Florida is no longer the Canadian dream vacation – just a realistic one. We leaf through travel brochures looking for the exotic, knowing in the back of our minds that “we can always go to Florida*²⁵⁸ ». La destination s'intègre au quotidien du Canada, pour devenir quasiment un prolongement des espaces canadien et canadien-français.

Une étude gérontologique en 1988 note plusieurs similitudes entre les hivernants canadiens-anglais et les hivernants canadiens-français²⁵⁹, à l'exception du fait que les hivernants canadiens-français sont plus portés à visiter la Floride en tant qu'enfants (dix pour cent comparativement à trois pour cent) et qu'ils sont plus portés à voir la Floride et le Canada comme des lieux d'enracinement simultané (21 pour cent comparativement à 15 pour cent). Au moment où plusieurs accusent les hivernants canadiens-français de s'isoler, ces derniers ont pourtant plus tendance à se retrouver dans des quartiers hétérogènes (56 pour cent comparativement à 26 pour cent). Toutefois, ils sont deux fois plus nombreux à accueillir de la visite familiale au cours de l'hiver²⁶⁰. La plus grande mobilité entre la Floride et le Canada français pointe vers un maintien de l'espace investi plus important.

Dans la conjoncture des jeux olympiques d'hiver de Calgary et de la signature de l'Accord de libre-échange canado-américain, l'éditorialiste Robert Douglas du *Palm Beach Post*

²⁵⁷ DUPONT et DUSSAULT, « La présence francophone en Floride », p. 6-12.

²⁵⁸ Kathy ENGLISH, « Florida prospers on Canadian dollars. Exchange rate makes vacations or residences more expensive but millions of Canadians flock to the Sunshine State », *Toronto Star* (9 mars 1986), p. A12.

²⁵⁹ Richard D. TUCKER, Larry C. MULLINS, Charles F. LONGINO Jr., Victor W. MARSHALL et François BÉLAND, « Older Canadians in Florida : A Comparison of Anglophone and Francophone Seasonal Migrants », *La revue canadienne du vieillissement*, 11, 3 (automne 1992), p. 281.

²⁶⁰ Le sondage révèle aussi qu'ils ont tendance à avoir plus de frères et de sœurs que leurs concitoyens anglophones. Voir: TUCKER *et al.* « Older Canadians in Florida », p. 285-295.

note l'importance de liens entre Canadiens et Floridiens qui ne cesse d'augmenter. « *Canadians in Florida can't be ignored* », avance-t-il. Sans compter les huit pour cent de la population canadienne visite la Floride, elle y dépense et investit des centaines de millions de dollars et elle est responsable du gagne-pain de milliers de gens dans l'État. Douglas poursuit:

As for other phases of the local socio-economic order, the extent of Canadian involvement is increasingly difficult to avoid, let alone ignore. It's conceivable that one's entire existence in the county could be largely in the hands of Canadians²⁶¹.

Il remarque que les Palm Beachois pourraient habiter une maison construite par des développeurs canadiens, acheter une voiture Buick construite à Oshawa, travailler chez Nortel à Boca Raton, vérifier leurs investissements avec Mackenzie Investment Management de West Palm Beach, lire le *Palm Beach Post* imprimé sur du papier ontarien ou québécois, assister à un match de pré-saison des Expos de Montréal, et tout cela, à l'intérieur des frontières du comté. « *A Canadian couldn't be more at home²⁶²* », ce qui semble pointer vers cette intégration au sein des espaces canadien et canadien-français.

Les touristes et les hivernants canadiens-français et québécois en particulier semblent converger vers le « Petit Québec » de Hollywood, parfois surnommé « Floribec²⁶³ ». Dès les années 1970, le milieu offre un nombre impressionnant de services en français. L'historien Eric Jarvis décrit succinctement la réalité du tournant des années 1990 à Floribec :

They have Quebec brands of beer, watch Montreal Canadiens hockey games on Cable TV, and patronize their own French-speaking bars, motels and stores. More French language services are offered in Southeast Florida than in many parts of officially bilingual Canada. American-owned businesses and institutions have francophone or bilingual staffs. French speakers can easily deal with paramedics, police officers, lifeguards, video rental shops, bingo halls, legal and dental services, car repairs, plumbers, and dry cleaners in their own language. Montreal and Quebec City French language newspapers are flown in daily, and a weekly newspaper, Le Soleil de la Floride, is published in Hollywood²⁶⁴.

²⁶¹ Robert DOUGLAS, « The maple leaf and palm trees are intertwined », *The Palm Beach Post* (21 février 1988), dans : Fonds « Populations – Canadians in Florida », HSPBCA.

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ Floribec, l'enclave québécoise à Hollywood, s'étend sur cinq kilomètres de largeur, de la plage au Federal Highway et douze kilomètres de longueur entre Miami Beach et Pompano Beach.

²⁶⁴ Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2 (2002), p. 194.

En 1994, il existe 151 commerces canadiens-français dans le sud-est de la Floride dont la moitié sont situés dans le centre-ville de Hollywood²⁶⁵. Au cours de l'hiver, des centaines de milliers de touristes canadiens-français s'y précipitent pour rencontrer des leurs. Au tournant des années 1990, « ces touristes auront rarement [...] besoin de s'exprimer dans une autre langue que la leur²⁶⁶ », remarque Tremblay. Les journaux québécois, la télévision québécoise et des événements culturels sont tous disponibles à Floribec. Dès 1979, un Club Richelieu regroupe les personnes d'affaires francophones. En 1994, le sud-est de la Floride accueille aussi les Panthères de la Floride, sa première franchise de la Ligue nationale de hockey²⁶⁷. La fidélité de la clientèle canadienne-française de la région serait à la source du succès du club²⁶⁸. Aucune paroisse canadienne-française ne verra le jour à Floribec, mais plusieurs paroisses catholiques offrent des messes hebdomadaires en français animées par des prêtres canadiens-français. L'arrivée massive des hivernants en Floride durant les années 1970 et 1980 revitalise les communautés canadiennes-françaises fondées par des Franco-Américains et des immigrants canadiens-français deux décennies plus tôt.

Les Canadiens français avides de sport trouvent également quelque chose pour les passionner avec la tenue des matchs de pré-saison à West Palm Beach des Expos de Montréal. En 1982, le journaliste Réjean Tremblay constate que « grâce aux fanatiques du base-ball, West Palm Beach est devenue la seule région tropicale du Québec²⁶⁹ ». Des centaines de Québécois convergent vers « un nouveau sanctuaire touristique floridien » avec un *Journal de Montréal* à la

²⁶⁵ Mentionnons, entre autres, le *Québec Hairstyle*, *La Gaspésienne*, le *Qué-Fla*, *Chez Bébère*, *La Brocheretterie*, *Frenchie's Café* et la *Desjardins Federal Savings Bank*.

²⁶⁶ Rémy TREMBLAY, *Floribec : Espace et communauté*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2006, p. 41.

²⁶⁷ Il est curieux que les Nordiques, le deuxième club de hockey de la Ligue nationale au Québec, quitte Québec en même temps qu'un nouveau club est créé dans le sud-est de la Floride.

²⁶⁸ Louise GENDRON, « Sur la piste des Floribécois », *L'Actualité* (15 mars 1993), p. 34; TREMBLAY, *Floribec*, p. 46-47.

²⁶⁹ Réjean TREMBLAY, « Voir les Expos... et bronzer », *L'Actualité* (avril 1982), dans : « *L'Actualité : 25 ans* » *L'Actualité*, 26, 16 (15 octobre 2001), p. 118.

main, où ils ont accès à un avant-goût de la saison, « un privilège réservé jusqu'à tout récemment aux seuls chroniqueurs sportifs et amis dans les brasseries montréalaises ». Le premier mars, le camp d'entraînement sert de la bière O'Keefe et recueille une dizaine de millions de dollars « que sèment ces improbables visiteurs qu'elle n'a même pas eu besoin de solliciter ». Il s'agit pour lui d'« une façon inédite de goûter les vacances d'hiver dans le Sud²⁷⁰ ».

Il est difficile de quantifier le phénomène des hivernants et de déterminer à quand remonte ses débuts. Les premières études à leur sujet remontent au début des années 1980 lorsqu'on estime que 250 000 Canadiens passent d'un à six mois par année en Floride²⁷¹. En 1988, y résideraient entre 100 000 et 120 000 hivernants canadiens-français²⁷². Ces derniers deviendraient ainsi aussi nombreux que les 110 000 descendants canadiens-français en Floride selon le recensement de 1990. Non seulement sont-ils « en vacances », donc plus portés à participer à une vie communautaire, mais ils deviennent plus nombreux et rompent l'équilibre entre les deux groupes. En plus des 9100 résidents canadiens-français de Palm Beach (dont une fraction seulement serait active et toujours francophone), il y aurait aussi environ 7 000 hivernants canadiens-français²⁷³ en 1990.

La levée des restrictions économiques et le développement du réseau routier américain contribuent à la croissance de l'accessibilité de la Floride. Les statistiques peignent un portrait assez clair : alors que le nombre de résidents canadiens augmente de 58 000 à 155 000²⁷⁴ entre

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver », p. 113.

²⁷² En tenant en compte de l'estimation de Nordheimer de 1987 qui estime que 300 000 Canadiens hivernent en Floride et le calcul l'année suivante de Tucker *et al.* selon lequel 35 à 40 pour cent des hivernants canadiens sont francophones. Voir : TUCKER *et al.* « Older Canadians in Florida », p. 285-295; Jon NORDHEIMER, « Hockey draws 'two solitudes' together », *The Windsor Star* (9 avril 1987), p. B8.

²⁷³ En empruntant la statistique énoncée plus tôt qu'entre de 100 000 et 120 000 hivernants canadiens-français résideraient en Floride en 1988 et que six pour cent de la population canadienne-française se trouve à Palm Beach. Le total serait donc de 6 000 à 7 200 hivernants canadiens-français à Palm Beach en 1990.

²⁷⁴ « 1960 + 1990 + Social and Economic Characteristics + Florida », dans : *Census of Population and Housing – Decennial Censuses*, <http://www.census.gov/prod/www/abs/decennial/index.htm>, site consulté le 26 octobre 2008.

1960 et 1990 (une augmentation de 300 pour cent), le nombre de touristes canadiens passe de 245 000²⁷⁵ à 2,4 millions²⁷⁶ (une augmentation de 1 000 pour cent). Qui plus est, le nombre de ces touristes canadiens qui séjournent pendant l'hiver, au point de résider la moitié de l'année en Floride, atteint 250 000 en 1984²⁷⁷ et 300 000 en 1987²⁷⁸. Les Canadiens français n'ont donc plus besoin de choisir entre les deux : l'émigration n'est plus nécessaire pour vivre en Floride pendant l'hiver que ce soit pendant deux semaines ou pendant l'hiver en entier. Il est de moins en moins nécessaire de quitter le Canada français aussi ...

2.3 L'apogée du Club canadien-français d'Amérique, 1982-1997

Si certains immigrants abandonnent le CCFA par manque d'intérêt, d'autres se sentent aliénés par la place de plus en plus importante qu'occupent les hivernants au sein de l'organisme. L'immigrant Roland Doyon estime que le CCFA « tomb[e] entre les mains de gens qui [sont] retirés [*sic*] seulement », qui « nomm[ent] leur membres [et qui] votent pour eux autres[-mêmes] ». Cette prise de contrôle par les retraités qui sont d'ailleurs rendus « plus forts que nous autres » (les immigrants) façonne l'association à leur façon. On abandonne ainsi les pique-niques et les activités familiales. Doyon constate que :

On aimait ça parce que ça gardait le français entre nos jeunes. Nos jeunes parlent français [et] ça le[s] aide. [Pour] la plupart des Canadiens, leurs enfants parl[ent] le français [même si c'est] un français cassé parfois. Et puis ça gard[e] l'esprit à la canadienne. On se sen[t] mois dépaysés de notre pays. À sept, huit ans, les jeunes n'ont plus trop intérêt à ça. Puis là, ils vont à l'école, puis y se font un autre genre de vie²⁷⁹.

Il déplore que le CCFA change de vocation lentement, mais il avoue aussi son incapacité à maintenir l'intérêt des jeunes pour le français et la culture canadienne-française, une culture qui

²⁷⁵ DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver », p. 112.

²⁷⁶ JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture », p. 186-197; DE REPENTIGNY, *International Travel Survey: Canadian Residents 1980 - 1999*, 1 p.

²⁷⁷ DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver », p. 113.

²⁷⁸ NORDHEIMER, « Hockey draws 'two solitudes' together », p. B8.

²⁷⁹ Roland DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

s'ethnicise au bout du compte puisqu'elle ne se vit plus qu'à la maison et dans certains contextes bien circonscrits. La rupture entre hivernants et immigrants est limpide : en 1980, Maurice Ouellette de Sudbury devient le premier hivernant à siéger à l'exécutif du CCFA et le premier président hivernant en 1982. La tradition sera maintenue pendant le quart de siècle qui suit car tous les présidents subséquents seront hivernants et sudburois, ce qui fait quand même écho aux frustrations de Doyon sur la domination d'un groupe sur les autres.

Ouellette, un homme d'affaires, ne conçoit plus le CCFA comme un organisme d'intégration à la majorité. Plus question d'organiser des activités l'été, ni des activités familiales ou d'avoir une direction uniquement immigrante, il cherche à rendre le CCFA rentable pour qu'il puisse obtenir un édifice à lui, pour que ses activités soient bien fréquentées et que les Franco-Ontariens soient bien représentés au CA.

[Le statut de l'organisme] chang[e] quand moi je pr[ends] le club. Moi, je fai[s] de l'annonce. On [va] sur la *beach*, moi et un M. Bélanger, puis on fai[t] des petites *signs* grosses de même puis on les plant[e] dans le sable. Puis là on s'asso[ie], puis les gens pass[ent] puis dis[ent] « Ah, y'a un club canadien icitte ! » « Ben oui, y'a un club canadien ! » Donc, là on leur parl[e]. Premièrement, y le sav[ent] pas [parce qu']y sont arrivés hier! Donc, on ramass[e] beaucoup de monde de même²⁸⁰.

Puisque les affiches sont écrites qu'en français, il s'agit de « Canadiens » très particuliers. Cela étant dit, le recrutement n'est pas vraiment sélectif car le seul critère d'admissibilité est celui d'être francophone d'où la participation de Français d'Europe. Les touristes, les hivernants et les immigrants sont les bienvenus. Ouellette ajoute qu'il recrute même des « Anglais » à participer à condition qu'ils respectent que le déroulement des activités se fasse en français, soit une prise de position en contraste important avec la proposition avancée par Roy visant à « bilinguiser » l'organisme pour favoriser l'intégration.

Des annonces sont affichées sur des babillards communautaires. Ouellette prépare des cartes d'affaires sur lesquelles il indique les dates des soirées dansantes de la saison. Durant ses

²⁸⁰ OUELLETTE, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

15 années à la présidence, il distribue ces cartes, reproduites chaque année, à tous ceux qu'il entend parler français en public. Ouellette convainc des gens « en leur offrant une danse et un drink gratis » ! Pour attirer les Canadiens français à son organisme, il se sent obligé de leur offrir plus que des soirées et des conseils, mais surtout une communauté qui se maintiendra grâce à une ambiance impressionnante. On veut que le client revienne, une stratégie que Ouellette emprunte de son expérience dans les affaires. Sa réorientation connaît le succès : durant la saison 1984-1985, l'association compte plus de 150 membres sans compter un nombre plus important de participants non membres²⁸¹.

Dès l'hiver 1982-1983, les soirées dansantes reviennent au programme grâce aux talents musicaux de Léo Pitt au violon. Le CCFA organise des barbecues « en vendant des boissons de toutes sortes ». En moyenne, 140 personnes assistent aux soirées qui sont organisées, pendant les premières années, dans « un vieux trou à coquerelles²⁸² » au dire d'Ouellette. Il ne tolère pas cette situation bien longtemps. Lorsqu'il apprend que la communauté finlandaise organise des soirées dansantes dans une salle vis-à-vis de la plage de Lake Worth, il s'informe. Malheureusement, le CCFA ne pourrait pas permettre de louer le Casino Hall pour 480 dollars par samedi soir. Il propose donc une entente avec les gérants selon laquelle il paierait les frais de location à un tarif réduit pour une période de 10 ans. Il l'obtient pour un prix de 180 dollars par soirée. Avec les 5 000 dollars amassés dans ses coffres, l'association se donne un lieu de détente exceptionnel au bord de la mer. Dès la saison 1983-1984, le Casino Hall est loué et on organise le transport en autobus nolisé de Boca Raton pour permettre aux gens de « prendre un coup tant qu'y veulent ». Après un an, les soirées dansantes font salle comble.

²⁸¹ Maurice OUELLETTE, *Entretien téléphonique*, 25 octobre 2006; Jeannette DALCOURT, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 7 janvier 2008.

²⁸² Maurice OUELLETTE, « Maurice Ouellette », dans : ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 79-80.

C'[est] beau : un beau plancher, un très beau plancher, on [a] de la belle musique aussi. J'[ai] embauché un gars aussi qui jou[e] au *Singles club* de la bonne musique puis y'[est] bon à travailler avec, tu p[eu]x lui suggérer quelque chose, puis ça march[e]. En tous cas, ça a pas été long là... janvier-février, je rempli[s] la salle pour toutes les danses pendant 15-20 ans. [La salle a] une capacité de 293 personnes pis y'[a] jamais une chaise de vide ! Je m'en occup[e] puis je fai[s] sûr [*sic*] que c'[est] bien. Là, ce n'[est] pas long puis on commenc[e] à faire de l'argent²⁸³!

Une tradition de neuf soirées dansantes de novembre à avril s'installe dès ces années sans oublier les efforts particuliers pour les soirées de Noël et du Jour de l'An²⁸⁴. Jeannette Dalcourt, qui coordonne les soupers du Jour de l'An durant les années 1980 et 1990, l'explique :

Quand on fai[t] un souper pour le Jour de l'An, je [prépare] jusqu'à 40 tourtières et puis 2000 boulettes et puis deux fesses de cochon, puis sept dindes ! Je fais ça et puis on ser[t] nos repas faits à la maison nous autres même²⁸⁵!

Le CCFA propose des « soirées western²⁸⁶ » et on embauche des musiciens canadiens-français qui hivernent ou qui résident en Floride²⁸⁷. Certains hivernants s'opposent à ce genre d'américanisation de la musique au profit du Western. « On a aimé la soirée Western, remarque Marc Doucette lors de l'AGA du 19 février 1995, mais on veut de la [variété] dans les soirées²⁸⁸. » Le CCFA décide donc de réembaucher un musicien canadien-français²⁸⁹. Le 18 février 1996, on propose même d'embaucher un chanteur pour organiser une soirée de danse sociale et une soirée hawaïenne²⁹⁰. Des musiciens canadiens-français du Nord ontarien, du

²⁸³ OUELLETTE, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

²⁸⁴ « Assemblée 1er fév. 94 chez Albert Savoie », « Assemblée chez Hector Joubert Fév. 15/94 », « Assemblée Mars 1er 94 chez Georgette Gamache », « Assemblée 17 Jan 95 Chez Georgette Gamache », « Assemblée Mars le 13/95 chez Georgette Gamache », « Assemblée 5 Fév 97 chez Hector Joubert », « Assemblée régulière du 19 mars 1997 chez M. Joubert », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 2, 6-8, 12, 18, 33; dans : ACCFLW.

²⁸⁵ Jeannette DALCOURT, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 7 janvier 2008.

²⁸⁶ « Assemblée chez Albert Savoie 22 Nov 94 », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 11, dans : ACCFLW.

²⁸⁷ « Assemblée 1er fév. 94 chez Albert Savoie », « Assemblée chez Hector Joubert Fév. 15/94 », « Assemblée Mars 1er 94 chez Georgette Gamache », « Assemblée 17 Jan 95 Chez Georgette Gamache », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 2, 6-8, 12, dans : ACCFLW.

²⁸⁸ « Au Casino Club Canadien Assemblée Annuelle Février 19/95 », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 14-15, dans : ACCFLW.

²⁸⁹ « Assemblée du 27 Février 95 Chez Albert Savoie », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 16, dans : ACCFLW.

²⁹⁰ « Assemblée chez Albert Savoie Nov 29/95 », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 21, dans : ACCFLW.

Québec et de Hollywood sont recrutés²⁹¹. Le nombre de membres passe d'environ 150 en 1984 à 206 en 1992 et à 254 en 1995, sans compter les participants non membres²⁹². Le 16 février 1997, 229 membres du Club canadien-français de Lake Worth²⁹³ nouvellement formé participent à l'Assemblée générale annuelle²⁹⁴.

L'excellente gestion financière de l'organisme permet au CCFA de mettre de côté 7 000 dollars dans un certificat d'investissement à un taux d'intérêt annuel de 7,75 pour cent en juin 1990²⁹⁵. Le taux d'intérêt chutera en décembre 1992, au fond de la crise économique de 1991-1992, à 3,1 pour cent²⁹⁶, mais les sommes investies augmentent avec des profits annuels de 3 000 à 10 000 dollars. L'apogée de la fréquentation de la Floride par les Canadiens débouche sur des revenus additionnels. À titre d'exemple, entre les automnes 1993 et 1994, les acquis du CCFA passent de 18 500 dollars à 54 200 dollars et la somme en comptant de 39 200 dollars semble suffisante pour faire un premier versement pour la construction d'un édifice²⁹⁷. Les budgets de 1992, 1995 et 1996 font état de dépenses annuelles de 13 000 à 19 000 dollars. Durant ces

²⁹¹ « Assemblée régulière 8 avril 1997 chez Suzanne Gauvreau », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 44-46, dans : ACCFLW. Des pique-niques sont aussi organisés pour rassembler en plein air les Canadiens français sur les berges du lac Osborne parmi une flore typique au Sud de la Floride.

²⁹² Georgette GAMACHE et Maurice OUELLETTE, *Club canadien-français d'Amérique Incorporated Lake Worth, Floride, E. U., Bilan financier 1 Jan. 1992 au 31 Dec. 1992*, Lake Worth, 20 janvier 1993, 1 p.; Hector JOUBERT, *Lettre de Hector Joubert à Lori Moore*, 7 septembre 1995, 2 p., dans : ACCFLW.

²⁹³ Le 26 décembre 1996, le CCFA change de nom puisque le Florida Department of State l'oblige à se constituer en personne morale à nouveau.

²⁹⁴ *Élection 16 février 1997*, Lake Worth, 16 février 1997, 1 p., dans : ACCFLW.

²⁹⁵ *First Federal of the Palm Beaches Statement of Account Transactions - Club Canadian Francais Six Month Certificate 114008007*, West Palm Beach, 29 juin 1990, 28 septembre 1990, 31 décembre 1990, 3 p., dans : ACCFLW.

²⁹⁶ *First Federal of the Palm Beaches Statement of Account Transactions - Club Canadian Francais Six Month Certificate 114008007*, West Palm Beach, 29 mars 1991, 28 juin 1991, 30 septembre 1991, 31 décembre 1991, 30 juin 1992, 31 décembre 1992, 31 mars 1993, 30 juin 1993, 30 septembre 1993, 31 décembre 1993, 30 juin 1995, 11 p.; *First Federal of the Palm Beaches Statement of Account Transactions - Club Canadian Francais One Year Certificate 1144022358*, West Palm Beach, 30 juin 1992, 30 septembre 1992, 31 mars 1993, 30 juin 1993, 31 décembre 1993, 31 mars 1994, 30 juin 1995, 7 p., dans : ACCFLW.

²⁹⁷ OUELLETTE, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

années, de dix à 40 pour cent des revenus annuels sont engrangés dans ce fonds d'investissement de capital²⁹⁸. Le CCFA paraît avoir un avenir prometteur.

Les photographies prises durant les activités au début des années 1980 offrent un contraste flagrant par rapport à celles des années 1970. Les personnes y figurant portent des vêtements fleuris, les hommes portent des habits blancs et ils sont quinquagénaires, sexagénaires et septuagénaires, bien plus âgés que les organisateurs des années 1970²⁹⁹. Ouellette est assez critique face aux organisateurs qui l'ont précédé. Selon lui, un équilibre parmi les gens de diverses provenances géographiques aurait pu être atteint si le Conseil d'administration avait reflété la population canadienne-française du coin, composée surtout d'hivernants, de Québécois, de Franco-Américains et de Franco-Ontariens.

En 1980, le groupe [est] surtout formé de Québécois. Durant les premières années du Club, les gens se chican[ent] et se vol[ent]. Je fai[s] que mon conseil [ait] des Américains et des Ontariens. Je m'assur[e] que notre conseil ait quatre Ontariens, deux Américains et deux Québécois. De même, on [va] pas faire de jalousie. Et ça [va] bien³⁰⁰...

Le discours de Ouellette n'est pas en contradiction avec celui de Doyon par rapport à l'unité recherchée entre Canadiens français en Floride. Pour eux, il faut consolider la communauté avant d'y inviter des gens d'autres groupes ethniques. L'« union » recherchée est celle des Franco-Américains, des Québécois et des Franco-Ontariens bien qu'elle semble difficile à atteindre durant les premières années. D'ailleurs, les Franco-Ontariens auraient eu tendance à participer aux soirées dansantes du Polish Club of America local au lieu de celles

²⁹⁸ Georgette GAMACHE et Maurice OUELLETTE, *Club canadien-français d'Amérique Incorporated Lake Worth, Floride, E. U., Bilan financier 1 Jan. 1992 au 31 Dec. 1992*, Lake Worth, 20 janvier 1993, 1 p.; Maurice OUELLETTE et Hector JOUBERT, *Club Canadien-Français d'Amérique Incorporated 4314 Janet Dr Lake Worth, Florida 33463 Bilan financier 1er Janvier 1995 au 31 Décembre, 1995, 25 janvier 1996*, 1 p.; Maurice OUELLETTE et Hector JOUBERT, *Club canadien-français de Lake Worth Incorporated 4314 Janet Dr. Lake Worth, Florida 33463 Bilan financier 1er Janvier 1996 au 31 Décembre, 1996, 27 janvier 1997*, 1 p.; dans : ACCFLW.

²⁹⁹ « 1980-82 », 2 p. dans : *Club canadien-français de Lake Worth*, dans : ACCFLW.

³⁰⁰ OUELLETTE, *Entretien téléphonique*, 25 octobre 2006.

organisées par le CCFA durant les années 1970³⁰¹. L'effort de consolidation mène à une expression de solidarité intéressante qui est pourtant absente du discours des fondateurs.

Roby note que l'arrivée de nouveaux migrants canadiens-français durant la dernière vague des années 1920 vers la Nouvelle-Angleterre suscita la création de nouvelles institutions tout comme une ferveur nationaliste nouvelle au sein des organismes existants. Cette effervescence devint une source de tension entre les résidents de longue date qui souhaitaient adapter leur vie au milieu américain et ceux qui voulaient recréer un environnement canadien-français en contact constant avec le Canada. À l'inverse de la Nouvelle-Angleterre, où les intégrationnistes gagnèrent leur pari, le maintien du flux vers la Floride donne le haut du pavé aux hivernants dans ce débat.³⁰²

Il ne faut pas sous-estimer l'absence de besoin de s'intégrer au marché du travail, dans le désir des hivernants de maintenir une francité en attendant la rentrée au Canada. Ils établissent des liens avec des services et des associations canadiennes-françaises à Palm Beach et à Hollywood pour continuer à vivre, dans leur espace vécu, une intention nationalitaire. Lorsque le CCFA se reconstitue en personne morale en 1996, il devient le Club canadien-français de Lake Worth, signe d'un attachement à la localité et au Canada français à la fois³⁰³. La distinction entre microcosme et pays est importante car, au dire de Ouellette, un nom comme le « Club canadien-français d'Amérique » serait insensé. « C'est pas des gens instruits qui fondent ça³⁰⁴ », remarque-t-il.

³⁰¹ Roland DOYON, *Entrevue*, 8 janvier 2009.

³⁰² ROBY, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : Rêves et réalité*, p. 273-285.

³⁰³ *Note sans titre et sans date*, ca. hiver 1996, 1 p.; « Assemblée Mars 19/96 chez Georgette Gamache », « Assemblée chez Albert Savoie 27 Nov. 96 », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 22, 31; *Articles of Incorporation of Club canadien-français de Lake Worth, Inc.*, 26 décembre 1996, 11 p.; Sandra B. MORTHAM, Secretary of State, *Certificat du Club canadien-français de Lake Worth*, 26 décembre 1996, 1 p., dans : ACCFLW.

³⁰⁴ Maurice OUELLETTE, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 5 janvier 2009.

Mais toute bonne chose arrive à sa fin. Après 15 ans à la présidence, Ouellette n'est pas réélu lors de l'Assemblée générale du 16 février 1997³⁰⁵. Au CCFLW, la défaite de Ouellette semble comporter des éléments frivoles de conflits de personnalité, mais il est plus sûr de constater le rejet de sa vision d'une communauté permanente et se trouvant chez elle³⁰⁶. Dès son départ, Hector Joubert, le nouveau président, abandonne l'ambiance des grands bazars en supprimant les repas et en dépensant les fonds accumulés sur des activités gratuites pour les membres³⁰⁷. On accorde aussi des cartes de membres à vie à une liste infinie d'anciens bénévoles et participants³⁰⁸. Le CCFA devient ainsi un organisme qui, au lieu d'investir dans son *membership* et dans son avenir, dépense les revenus accumulés, simplifie ses mécanismes et abandonne l'idée d'investir dans la construction d'un édifice, pourtant une idée qui a tenu à cœur Ouellette pendant ses 15 années à la présidence.

2.4 L'affirmation du fait français en Floride, 1982-1997

Dans *Franco-Amérique*, Thériault élabore un schéma explicatif par rapport à sa conception de l'Amérique française. Il positionne les différentes communautés francophones en Amérique selon deux axes perpendiculaires, le vertical selon la force de l'identité linguistique

³⁰⁵ Dans la série *Seinfeld*, après qu'il a reçue une voiture Cadillac de Jerry, Morty Seinfeld (Barney Martin) se fait destituer du CA et expulsé du complexe. Convaincu que Jerry n'est pas assez drôle comme humoriste pour être aisé au point d'acheter une voiture pour ses parents, Jack Klompus (Sandy Baron) persuade la communauté que Seinfeld père a volé les sommes des coffres de la communauté. Voir : Jerry SEINFELD et Larry DAVID, « The Cadillac », *Seinfeld*, 7, 14-15 (1996), National Broadcasting Corporation.

³⁰⁶ « Assemblée Annuelle Dimanche, Février 16/97 », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 35; Carmen BERNIER, *Lettre au Conseil de direction*, 19 février 1997, 1 p.; Georgette DESROSIERS (GAMACHE), *Lettre ouverte au CCFLW*, ca. février 1997, 1 p.; « Assemblée Annuelle Dimanche, Février 16/97 », p. 36; *Élection 16 février 1997*, 9 p., dans : ACCFLW.

³⁰⁷ « Assemblée du 19 Février 1997 chez Mr. Albert Savoie », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 38; « Assemblée régulière du 19 mars 1997 chez M. Joubert », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 42-43; « Le 8 Mars 1997. 9h p.m. Salle du Casino Lake Worth », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 41; « Assemblée régulière 8 avril 1997 chez Suzanne Gauvreau », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 44-46, dans : ACCFLW.

³⁰⁸ « Assemblée régulière 8 avril 1997 chez Suzanne Gauvreau », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 44-46, dans : ACCFLW.

francophone (élevée en haut, faible en bas), et l'horizontal, selon son cosmopolitisme à gauche et son communautarisme à droite. À son avis, le projet civilisationnel francophone se maintient lorsque le communautarisme et la forte identité francophone se rejoignent pour composer une force commune au quotidien. Le Québec francophone représente le projet le plus apte à réussir et l'Acadie néo-brunswickoise serait le deuxième. L'Ontario français et l'Acadie atlantique, qui se trouvent tout de même dans le tableau, possèdent des identités francophones moins fortes, l'Ontario français ayant comme défi sa pluralité, celui de l'Acadie atlantique étant le maintien du communautarisme. Les Franco-Américains connaissent une francophonie faible tout en étant cosmopolites. Thériault décrit les francophones de la Floride comme ayant une francophonie forte ainsi qu'un cosmopolitisme plus avancé qu'au Québec³⁰⁹. Selon son schéma, la Floride française est un « foyer émergent » du fait français en Amérique.

Thériault n'explique pas son choix de positionner les francophones de la Floride à cet endroit. L'utilisation du français comme langue de sociabilité au quotidien et la manifestation culturelle d'organismes canadiens-français donne des pistes quant à son raisonnement. La francophonie floridienne est aussi composée de communautés haïtiennes, françaises et africaines. Mais il s'agit de francophonies distinctes qui montreront des premiers signes d'interaction seulement durant les années 2000. Malheureusement, son schéma tient pas compte de l'apport des touristes, des immigrants et des descendants canadiens-français à cette « intention ».

Dans son bilan historique du CCFA, Maurice Ouellette se définit en tant qu'« Ontarien » lors de son arrivée en 1963 à Lake Worth et fait la connaissance de « Canadiens français » qui lui parlent d'un club « canadien » réunissant « les Canadiens et les touristes canadiens ». Au début des années 1980, Ouellette plante des pancartes sur la plage pour que les « Canadiens » prennent

³⁰⁹ Joseph Yvon THÉRIAULT, « À quoi sert la Franco-Amérique? », dans : Dean LOUDER et Éric WADDELL (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, 2008, p. 361.

conscience de l'existence du CCFA et qu'ils y participent. « Quand j'entend[s] parler français dans les maga[s]ins et sur la rue, je leur di[t] qu'[']on [a] un club Canadien et [je] leur demand[e] de venir se joindre à nous³¹⁰. » Pour Ouellette, les vocables « canadien » et « canadien-français » sont synonymes bien qu'il privilégie le vocable « canadien » pour décrire les Canadiens français, et « Anglais » pour définir les Canadiens anglophones. Il se peut aussi que « Canadien » soit un terme ayant moins de connotations lourdes que « Canadien français » puisqu'il peut également décrire la citoyenneté canadienne tout bonnement.

Les Franco-Ontariens pourraient s'installer avec leurs concitoyens ontariens sur la côte ouest de la Floride ou même au Canadian Club of the Palm Beaches (CCPB) composé à majorité d'Ontariens anglophones, mais ils optent plutôt pour des organismes canadiens-français, ce qui semble confirmer la traduction de cette intention. Ouellette constate qu'il n'établit pas de liens avec le CCPB durant ses années à la présidence car « c'est pas le même monde, y'ont pas nos habitudes. Y vont pas venir danser à des chansons françaises ! Ah non, y'aiment jouer aux cartes eux autres, puis c'est ben correct, mais c'est pas pour moi³¹¹. » Il paraît que même les hivernants canadiens-français du Vermont préfèrent s'entretenir avec des « Canadiens » qu'avec leurs voisins anglophones du Vermont³¹². Jeannette Dalcourt amène de l'eau au moulin du maintien de l'« intention » tout comme à celui de l'accueil de nouveaux canadiens-français :

Nous autres, on prend tout le monde qui v[eut] venir. On n'est pas exclusifs. Même pendant un bout de temps, on [a] des couples anglais [au sein du CCFA]. Y compren[nent] pas le français, mais y'aim[ent] [se t]enir avec les Canadiens et y'aim[ent] notre musique³¹³.

Elle envie Floribec qui présente, durant ces années, un quartier ethnique concentré qui offre plus de services qu'à Palm Beach, mais elle caractérise la communauté floribécoise tout de

³¹⁰ Maurice OUELLETTE, *Le Club Canadien de Lake Worth, Floride*, 2003, p. 1, dans : ACCFLW.

³¹¹ OUELLETTE, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

³¹² LEMAY, *Entrevue*, 7 janvier 2009; SAVOIE, *Entrevue*, 7 janvier 2009; Ginette DESLAURIERS et Albert DESLAURIERS, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 7 janvier 2009; Carmen BERNIER, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 5 janvier 2009.

³¹³ Jeannette DALCOURT, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 7 janvier 2008.

même de « serrée » parce que québécoise et homogène, ce qui amène un point de vue opposé à ce que Thériault exprime sur le cosmopolitisme de la Floride canadienne-française. Certes, il existe d'autres communautés francophones, mais non pas une francophonie floridienne qui les rejoint toutes. Pour Tremblay, il s'agirait de la prochaine étape pour la rendre viable³¹⁴. Sur Palm Beach, Dalcourt poursuit :

Les gens sont contents de rencontrer quelqu'un d'ailleurs, qu'y viennent du Nouveau-Brunswick ou qu'y viennent, d'où y viendront je trouve que les gens sont toujours voulant de rencontrer les autres, de faire des nouveaux amis puis de parler de leurs problèmes. Je ne trouve pas qu'[il existe] une friction [entre eux]. J'trouve que les gens sont plutôt unis. [...] Nous autres, on a toutes sortes de monde, puis j'pense que plus gros est la famille, mieux c'est ! [...] Y'en a des Québécois qui peuvent être piquants des fois, mais j'sais pas, pas au point de s'haïr, de se rivaliser. Moi, je trouve que c'est moins pire [qu'à Floribec]³¹⁵.

Notre sondage révélera d'ailleurs une grande cohésion entre Franco-Ontariens et Québécois, notant seulement quelques distinctions perceptibles entre ces « Canadiens ». Les Québécois semblent qualifier leurs relations avec les Franco-Ontariens d'« excellentes » alors que les Franco-Ontariens auront plus tendance à les trouver « bonnes », ce qui amène une nuance à ces rapports³¹⁶. Mais un organisme qui élit un président franco-ontarien avec un CA de Franco-Américains, de Québécois et de Franco-Ontariens semble laisser peu de place au ressentiment qui est censé être si omniprésent entre les francophones en situation minoritaire et les Québécois selon Linda Cardinal³¹⁷. Des frustrations sont émises avec l'incompréhension de la réalité en milieu minoritaire, mais ce sont des nuances dans les accents et les idées qui caractérisent les « différences » entre ces Canadiens français. Le sondage révélera d'ailleurs qu'ils arrivent tous à se dire « Canadiens » ou « Canadiens français » durant ces années, ce qui permet une cohésion suffisante pour vouloir vivre ensemble en Floride³¹⁸. Leur comportement rejoint précisément ce

³¹⁴ Rémy TREMBLAY, « Le Floribec éphémère », dans : LOUDER et WADDELL, *Franco-Amérique*, p. 144.

³¹⁵ DALCOURT, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

³¹⁶ *Sondage auprès des Canadiens français*, 66 p.

³¹⁷ Voir : Linda CARDINAL, « Sortir de la nostalgie, en finir avec le ressentiment : les Francophones hors Québec et la coopération interprovinciale », dans : Simon LANGLOIS et Jean-Louis ROY (dir.), *Briser les solitudes. Les francophonies canadiennes et québécoise*, Montréal, Nota Bene, 2003, p. 16-25.

³¹⁸ *Sondage auprès des Canadiens français*, 66 p.

qu'avance Harney sur le regroupement culturel, national ou ethnique de gens en Floride nonobstant les origines territoriales distinctes³¹⁹, une différence pourtant assez perceptible entre francophones de milieux minoritaires et québécois au Canada.

Les procès-verbaux du CCFA sont rédigés entièrement en français. Ouellette explique qu'il prend cette décision lorsqu'il devient président en 1982. « Les minutes sont censées être en anglais, mais que l'« yâble » l'emporte : si l'État veut les minutes, y viendront vérifier, puis on les traduira³²⁰! » Le CCFA prend rarement des mesures pour assurer le fait français, mais l'année 1995 se trouve à être décisive pour le Canada français. Des préoccupations sont émises dès janvier 1995 pour assurer le fait français au sein du CCFA. Lors de sa rencontre du 17 janvier 1995, le CA explique aux propriétaires du Casino Hall que « les directions à suivre [pour l'ascenseur] devraient être en français³²¹ » dans la salle, afin de rendre les activités plus accessibles aux personnes âgées ayant besoin de l'ascenseur, mais aussi de créer une ambiance plus francophone dans leur lieu de sociabilité. Le CA tient compte des commentaires émis au sujet de la musique à l'assemblée du 27 février 1995. « À l'avenir, la musique devrait être planifi[ée], et la saison prochaine nous feron[s] l'essai d'alterner en [g]ardant Emil Sagna [un musicien anglophone] et un musicien de langue française Guy Harvey³²² ». On propose d'ailleurs, durant la rencontre de novembre 1995, de jouer l'hymne national³²³ à titre de chant rassembleur. La décision est quand même prise quelques semaines seulement à la suite du référendum sur la souveraineté au Québec. Le choix n'est peut-être pas innocent....

³¹⁹ HARNEY, « The Palmetto and the Maple Leaf » p. 21-39.

³²⁰ OUELLETTE, *Entrevue*, 5 janvier 2009.

³²¹ « Assemblée 17 Jan 95 Chez Georgette Gamache », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 12, dans : ACCFLW.

³²² « Assemblée du 27 Février 95 Chez Albert Savoie », dans : *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth 1994-2005*, p. 16, dans : ACCFLW.

³²³ Nous croyons qu'il s'agit de l'hymne national canadien en raison du contexte du commentaire, mais nous n'avons pas pu le confirmer.

Il existe aussi au sein de la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth (CCEFLW), dont nous parlerons prochainement, une volonté d'intégrer les Franco-Américains ayant perdu ou voulant apprendre le français, traduisant à nouveau cette « intention » continue de vivre ensemble. À la messe où la lecture est importante, Roger Groulx se rend compte, durant les années 1980, que certains Franco-Américains n'arrivent pas à lire le *Prions en Église*. Il poursuit :

[Plusieurs Franco-Américains] [ont] appris [le français] à la maison, mais l'école était anglaise, donc ils n'apprennent] jamais à le lire. D'où la raison qu'y en achètent] pas de *Prions* : y préfèrent] écouter. Y'en a d'entre eux qui peuvent lire des petites choses, mais pas pour aller lire en avant une lecture. [...] [Le CCEFLW] organis[e] des rencontres de prières pendant une douzaine d'années. On fai[t] ça en français, puis on [a] des familles de Franco-Américains qui v[iennent] [...] écout[er] pour retrouver leurs racines. Y'aim[ent] ça entendre parler français. Y fa[ut] pas parler trop vite, parce que là, y compren[nent] plus rien [rires]³²⁴!

Au niveau linguistique, la communauté canadienne-française maintient donc le français comme *staple* social et comme élément d'intégration communautaire. On ne demande pas que tous possèdent la même maîtrise du français ou même qu'ils en parlent beaucoup, mais tous reconnaissent qu'au CCFA, au CCEFLW et même au sein de la communauté plus large, la vie se passe en français. C'est l'élément intégrateur dans cette communauté qui regroupe des Canadiens français et des francophones de l'Ontario, du Québec, de l'Acadie, de la Nouvelle-Angleterre, de la Floride et de la France.

Cette relation entre Québécois et cousins de la diaspora canadienne-française en général est intéressante puisque les Canadiens français fréquentent les mêmes organismes en Floride au point de brouiller des distinctions souvent très perceptibles au Canada. À l'inverse, on semble apercevoir l'émergence, dès les années 1970, d'une intention n'ayant pas comme objectif d'intégrer l'Amérique anglophone tout en se trouvant chez eux en Floride. Ouellette note

³²⁴ Roger GROULX, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 12 janvier 2008.

d'ailleurs qu'il se « sent autant chez nous icitte [qu'au Canada,] pas de différence³²⁵ ». Il rappelle cette volonté d'embraser le continent tout en maintenant ses attaches nationales. Ce passage, qui rejette la dichotomie immigrant-vacancier, reflète l'appartenance à un espace francophone en Ontario et en Floride, par exemple. L'apport des hivernants fait en sorte qu'ils ne quittent pas la société canadienne-française, mais ils s'enracinent simplement dans deux de ses pôles. L'espace devient « nationalitaire » avons-nous dit, c'est-à-dire partiellement intégré au Canada français tout en gardant un caractère floridien.

2.5 Une « messe mobile » :

la communauté catholique d'expression française de Lake Worth, 1978-

L'image des Québécois dépeinte dans *La Florida* véhicule un quotidien imprégné de catholicisme ou, du moins, d'une trace qui demeure omniprésente. Même avant de partir pour la République protestante, les Lespérance fixent une statue de saint Jules à leur caravane pour qu'il puisse veiller sur eux pendant leur séjour. Y plane aussi la moralité catholique qui semble influencer les Canadiens français qui n'ont pas été corrompus par l'Amérique grossière et égoïste. Il y a même moyen d'y échapper si ses racines sont catholiques et françaises : le héros inattendu de l'histoire est un descendant franco-américain du Massachussetts nommé « Lamori », une déformation du patronyme « Lamoureux ». Un prêtre, souvent grisé, participe continuellement aux activités québécoises en Floride en tant que guide spirituel, mais en ayant peu à offrir à ses fidèles qui soit autre que la tradition de la messe. Sa « messe mobile » se déplace de la plage, au patio, à la salle du club canadien afin d'offrir aux fidèles un soutien spirituel, mais aussi un confort additionnel rappelant le Canada français³²⁶. Le journaliste Pierre

³²⁵ OUELLETTE, *Entrevue*, 7 janvier 2008.

³²⁶ Georges MIHALKA (réalisation), *La Florida*, Montréal, Films Vision 4, 1993.

Paquette remarque en 1967 que cette préoccupation est moins importante chez les touristes qui se sentent plutôt obligés d'assister à la messe³²⁷.

À notre connaissance, aucune paroisse canadienne-française ne voit le jour dans le sud-est de la Floride, malgré la forte présence canadienne-française depuis plus d'un siècle et la tradition d'avoir une messe en français. La paroisse Sacré-Cœur de Bélandville dans le Nord-Ouest (1932-1936) semble avoir été une exception à la règle. Les raisons de cette absence sont multiples. Il y a le fait que l'Église catholique en Floride n'a pas vraiment entretenu de paroisses nationales dans son histoire. Au lieu, elle opte pour des messes en espagnol, en créole ou en français au sein de ses paroisses anglophones. Sur la liste des paroisses catholiques du diocèse de Palm Beach, une seule paroisse honore un saint espagnol (Martin de Porres) et une autre rend hommage à la française sainte Thérèse de Lisieux³²⁸. Il pourrait aussi y avoir le fait que l'époque de l'installation des Canadiens français (après 1945) correspond à une époque de chute libre de la pratique religieuse comme en témoigne la fermeture de paroisses en Ontario français. Cela étant dit, plusieurs nouvelles paroisses de langue française y voient aussi le jour alors que les Franco-Ontariens s'urbanisent entre les années 1950 et 1990³²⁹. Il s'agit, selon Gervais, d'un outil essentiel à l'époque pour assurer « la survivance » au même titre que l'école. Enfin, il y a probablement le fait que les immigrants n'ont pas de problème à s'intégrer à une paroisse anglophone et que les hivernants sont absents au cours de l'été et n'en voient pas l'utilité.

Malgré leur manque d'intérêt pour une paroisse distincte, pour la plupart des immigrants le catholicisme leur tient à cœur au point de subventionner l'instruction de leurs enfants dans une

³²⁷ Pierre PAQUETTE, « Les Québécois en Floride », *Aujourd'hui* (4 avril 1967), Radio-Canada, http://archives.radio-canada.ca/art_de_vivre/voyage/clips/16233/, page consultée le 19 juin 2009.

³²⁸ « Parish Locations », *The Diocese of Palm Beach*, <http://www.diocesepb.org/parishes/parishmap.htm>, page consultée le 4 juin 2009.

³²⁹ Voir: Gaétan GERVAIS, « Les paroisses de l'Ontario français, 1767-2000 », *Cahiers Charlevoix VI. Études franco-ontariennes*, Sudbury, Société Charlevoix/Prise de parole, 2005, p. 99-194.

école catholique de langue anglaise. Même Patrick Asselin, dont les grands-parents étaient des hivernants et dont les parents immigrèrent en Floride avant même sa naissance, envoie ses enfants à l'école catholique privée qui donne à ses élèves « *a good set of morals*³³⁰ » selon lui. Si la pratique religieuse en Floride n'est pas en cause, il est probable que le nationalisme des immigrants canadiens-français en Floride le soit. Tel que remarqué au premier chapitre, les Canadiens français immigrant en Floride s'installent dans leur milieu d'accueil comme le font les autres immigrants ethnicisent leur identité. Ils n'ont pas l'intention de « faire société », mais de s'intégrer à une société floridienne en croissance. Bien que Breton souligne que l'objectif ultime de l'institution minoritaire est d'intégrer le groupe à la majorité (ce qui est d'ailleurs l'objectif explicite du CCFA durant ses premières années)³³¹, les institutions servent de remparts à l'assimilation linguistique et culturelle. L'absence de ces institutions canadiennes-françaises exige une intégration rapide aux institutions de la majorité. Et Palm Beach compte déjà une trentaine de paroisses catholiques. Cette abondance de paroisses incite Brousseau, par exemple, à s'impliquer au sein des paroisses Sacred Heart de Lake Worth ou St. Luke's de Palm Springs qui sont situées à proximité de chez elle³³².

Il ne faut pas négliger non plus le fait que les Canadiens français ne profitent pas de la présence de renforts intellectuels tels que les clercs formés dans des séminaires québécois qui, pourtant, mettent sur pied des paroisses en Nouvelle-Angleterre, en Ontario et dans l'Ouest canadien. Cela étant dit, des recherches sur le catholicisme en Floride pourraient jeter de la lumière sur l'attitude du clergé envers la question des paroisses nationales. Le diocèse de Palm Beach, soulignons-le, n'en a aucune³³³.

³³⁰ Patrick ASSELIN, *Entrevue*, Silver Springs Shores (Floride), 10 janvier 2009.

³³¹ BRETON, « Institutional Completeness of Ethnic Communities », p. 193-205.

³³² BROUSSEAU, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

³³³ « Parish Locations », <http://www.diocesepb.org/parishes/parishmap.htm>, page consultée le 4 juin 2009.

Ce n'est pas un hasard, donc, si la première messe en français voit le jour à Palm Beach en 1978 à la demande d'hivernants canadiens-français. À la fin des années 1970, le parc Colonial Coach Mobile Homes de Lake Worth accueille plusieurs hivernants des Laurentides. Ce sont eux qui abordent un prêtre à la retraite dans leur parc pour qu'il anime une messe en français. Il accepte avec plaisir, mais la localisation se prête mal à la réflexion spirituelle³³⁴. Le fidèle Roger Groulx raconte :

Le père Thomas, c'[est] un prêtre d'une maison de retraite à Sainte-Agathe, un Oblat de Marie-Immaculée [...]. Je [suis dans le parc] deux ans, puis la deuxième année, y donn[e] le même sermon que la première [et] les gens pleur[ent] en même temps ! Un diplômé en art oratoire, y'[est] spectaculaire. [...] Après un an ou deux, ça [va] ben dans la *clubhouse* [du parc Colonial Coach Mobile Homes], mais au travers des fenêtres, tu voi[s] les femmes en costume de bain [et les organisateurs] se sont dits « c'est peut-être pas l'atmosphère idéale... » C'est vrai ! [Elles] déconcentr[ent] ceux qui essay[ent] de dire leur chapelet³³⁵.

Quelques années plus tard, le Père Thomas est remplacé par le Père Roméo Arsenault, un aumônier de carrière de l'armée canadienne qui œuvre dans des bases militaires avant de passer son premier hiver à la retraite à Key Largo (Floride). « *Even in the sunshine of Florida*, remarque une ancienne collègue, *his talents and pastoral zeal are recognized*³³⁶. » Quelques années plus tard, il s'installe à Lake Worth où ses messes sont si populaires que la CCEFLW doit se trouver une église pour célébrer la messe³³⁷. De l'automne 1981 à 1992, les Canadiens français animent une célébration à la Holy Apostles Byzantine Catholic Church à Lantana. La chapelle étant petite, le prêtre doit célébrer deux messes de langue française, l'une à 16h et l'autre à 17h, en plus de deux autres prédications hebdomadaires. « Plusieurs fidèles [doivent] assister à la messe à l'extérieur de la chapelle³³⁸ » remarque l'organisatrice Colette Beaudoin, ce qui pousse les organisateurs à se procurer des haut-parleurs pour permettre leur participation à la cérémonie. Le

³³⁴ Colette BEAUDOIN, Anne-Marie GROULX et Roger GROULX, *Historique de la communauté catholique d'expression française de Lake Worth*, 12 janvier 2008, p. 1, dans : Archives de la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth (ACCEFLW), Greenacres (Floride).

³³⁵ Roger GROULX, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 12 janvier 2008.

³³⁶ Grace BLAIS, *One of the most likable guys that you could ever meet*, 18 mars 1995, 2 p., dans : ACCEFLW.

³³⁷ *Ibid.*

³³⁸ BEAUDOIN *et al.*, *Historique de la communauté catholique*, p. 1., dans : ACCEFLW.

nombre de fidèles assistant aux messes est si important que le taux de change canado-américain, par le biais de la vente de *Prions en Église*, défraye à lui seul les coûts de location et d'opération de la messe en français. Groulx ajoute que le CCEFLW vend les *Prions* au même prix qu'ils les achèteraient à Ottawa, « mais en argent américaine³³⁹ ». Ils nomment le groupe la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth³⁴⁰. L'abbé André Sansfaçon explique le raisonnement derrière ce choix.

C'est une communauté et ce n'est pas vraiment une paroisse. Effectivement, y'a pas de juridiction, mais c'est une communauté qui vit un rite, comme nous, qui vit une célébration en français dans une paroisse catholique. On a une heure [...] où on peut venir célébrer à l'Église en français³⁴¹.

Aucune demande au diocèse n'aurait été faite pour avoir une telle célébration³⁴². Le Père Sansfaçon explique simplement que les diocèses demandent à ce que la cérémonie se fasse selon les rites de l'Église et dans un milieu qui en soit digne.

C'est commun qu'on [anime des messes en français dans des paroisses anglophones] au travers de la Floride. Où il y a des Canadiens français, y se rassemblent et s'organisent pour se trouver un prêtre et les diocèses sont ouverts à ça à condition que [les cérémonies] soi[en]t ouvert[es] et que ce soit respectueux et tout ça. Tsé, les gens ne viennent pas à la messe en costume de bain, [ça ne] serait pas acceptable ! Si c'est bien fait, y'a pas de problème³⁴³ !

L'utilisation du vocable « d'expression française » pour l'organisme est un choix conscient pour refléter leur vocation plurielle.

On ne v[eut] pas dire « Canadien français » [par crainte de créer du ressentiment]. On v[eut] que les Franco-Américains se sentent chez eux. Si on [disait] « Canadien français » y nous [diraient] « On s'en va pas là »³⁴⁴ !

Le vocable « Canadien français » serait donc rassembleur pour les Canadiens natifs, mais il pourrait ne pas l'être pour les Américains « d'expression française » qui sentent un attachement plus fort, paraît-il, au fait français qu'au fait canadien. Les recherches de Frenette sur les

³³⁹ *Ibid.*

³⁴⁰ Il est parfois nommé « Groupe religieux d'expression française de Lake Worth » dans sa documentation.

³⁴¹ André SANSFAÇON, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 12 janvier 2008.

³⁴² À vrai dire, le diocèse de Palm Beach, lorsque nous l'avons contacté, en décembre 2008, pour des renseignements sur la possibilité de l'existence d'une paroisse canadienne-française dans la région, n'avait jamais entendu parler de la CCEFLW.

³⁴³ SANSFAÇON, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

³⁴⁴ Roger GROULX, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

descendants canadiens-français en Nouvelle-Angleterre confirment l'évacuation progressive de la filiation canadienne au profit de la filiation française dès les années 1920³⁴⁵. Le Père Sansfaçon poursuit :

Il y a des gens qui sont du Vermont ou du Maine collés au Québec et ces gens-là parlent français et viennent ici dans le Sud l'hiver et là si on dit « la communauté catholique française », ces gens-là peuvent se sentir exclus. Alors c'est dans cet esprit d'ouverture de l'époque que [la CCEFLW] choisit de dire « d'expression française ». Alors c'est le sens qu'y lui donn[ent] à l'époque pour que tous se sentent là bienvenue et que ça se fai[sse] en français³⁴⁶.

L'utilisation de filiation française pourrait aussi aliéner des gens. Cela étant dit, la communauté demeure pratiquement canadienne-française.

La CCEFLW déploie aussi des efforts pour re franciser des Franco-Américains par des groupes de prière qu'elle anime durant les années 1980 et 1990. Groulx ajoute que :

On fai[t] ça en français, puis on [a] des familles de Franco-Américains qui [viennent] souvent [pour] écout[er], pour retrouver leurs racines. Y'aim[ent] ça entendre parler français. Y fa[ut] pas parler trop vite, parce que là, y compren[nent] plus rien ! [...] [À la longue,] on commenc[e] à avoir plus de Franco-Américains qui ne p[euvent] pas lire le français : y l'[o]nt appris à la maison, mais l'école [est] anglaise, donc ils n'[apprennent] jamais à le lire ; d'où la raison qu'y ach[ètent] pas de *Prions*, [qu']y préféreraient écouter. Y'en a d'entre eux qui peuvent lire des petites choses, mais pas pour aller lire en avant une lecture³⁴⁷.

En 1992, la messe en français rassemble environ 300 Canadiens français. La chapelle est rendue insuffisante pour les besoins de la communauté. La messe déménage donc à la paroisse Sacred Heart Catholic Church à Lake Worth³⁴⁸. Dès 1996, des messes sont aussi célébrées à Noël, le Jour de l'An, le Mercredi des Cendres et le dimanche de Pâques, en plus des messes régulières. Une cérémonie du pardon a lieu en mars³⁴⁹. On fait aussi une messe annuelle pour les défunts³⁵⁰. Le taux de décès est assez élevé : en janvier 1999, on rend hommage à 26 hivernants

³⁴⁵ Yves FRENETTE, *Les Francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*, Montréal, INRS-Urbanisation, Culture et Société, 2001, p. 58.

³⁴⁶ SANSFAÇON, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

³⁴⁷ Roger GROULX, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

³⁴⁸ BEAUDOIN, *Historique de la communauté catholique*, p. 1, dans : ACCEFLW.

³⁴⁹ [Liste des lieux et des heures des messes de 1989 à 2003], [ca. 2003], 2 p., dans : ACCFELW.

³⁵⁰ *Pensons à nos défunts*, 18 janvier 2002, 2 p., dans : ACCFELW.

ou immigrants de la communauté qui décèdent en 1998. On en compte 39 en 1999 et 34 l'année suivante³⁵¹.

Au sein du CCEFLW, on parle de « déclin » ou de « décroissance » dès le tournant des années 2000. « Le taux de change [...] et l'augmentation des primes d'assurance maladie et [de] voyage pénalisent durement tous nos fidèles. Nous assistons à la décroissance de notre communauté³⁵² » explique Beaudoin. On décide donc de relocaliser la messe d'une part parce que le Père Sansfaçon a l'impression que la paroisse ambitionne sur les quêtes de la messe canadienne-française, d'autre part, en raison de la diminution de la fréquentation³⁵³. L'abbé Sansfaçon célèbre la première messe à 16h, une heure avant le *happy hour*, le samedi 4 janvier 2003 devant 165 fidèles, soit la moitié du nombre qui se rassemblaient 10 ans et 20 ans plus tôt³⁵⁴. De 1995 à 2003, la commande de *Prions en Église* passe d'une moyenne de 250 exemplaires par messe en 1995-1996 à environ 125 en 2002-2003³⁵⁵. Durant la saison 2007-2008, on semble profiter d'un léger regain pour arriver à des effectifs plus stables de 100 à 150 fidèles en moyenne par messe³⁵⁶.

Le parcours du CCEFLW est révélateur des trois périodes historiques de la communauté canadienne-française de Palm Beach. D'abord, il y a l'absence de paroisse canadienne-française avant les années 1970, période qu'on pourrait qualifier de moment ethnique, ou de rupture, de la Floride canadienne-française. Les immigrants s'intègrent donc à des paroisses catholiques anglophones. L'arrivée des hivernants au cours des années 1970 change la donne. Ce groupe

³⁵¹ *Prions en Église [1995-2003]*, [ca. 2003], 1 p., dans : ACCFELW.

³⁵² BEAUDOIN, *Historique de la communauté catholique*, p. 2.

³⁵³ *Rencontre avec le Father Peter Vendredi le 27 Dec 2002 @ 13 00*, 27 décembre 2002, 1 p., dans : ACCEFLW; Roger GROULX, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

³⁵⁴ BEAUDOIN, *Historique de la communauté catholique*, p. 2.

³⁵⁵ *Prions en Église [1995-2003]*, 1 p.

³⁵⁶ BEAUDOIN, *Historique de la communauté catholique*, p. 2.

recherche une expression plus « nationale » de sa foi. Ils commencent à animer des messes en 1978 dans une salle communautaire et deviennent presque assez nombreux pour détenir une paroisse à eux seuls. Deux défis persistent et empêchent la concrétisation de cette possibilité : l'attitude du diocèse de Palm Beach envers les paroisses nationales et le caractère saisonnier de la présence des hivernants qui ne peuvent pas entretenir une paroisse à longueur d'année. Malgré ce sursaut de nationalisme, il reste que leur présence est seulement semi-permanente. Le même défi se présente au CCFA : les hivernants sont assez nombreux pour justifier la construction d'un édifice à eux, mais les gens actifs dans la communauté n'y sont présents que pendant la moitié de l'année. Enfin, ces organismes connaissent un déclin au milieu des années 1990, déclin ou transformation que nous aborderons dans le chapitre suivant. Force est de constater que les deux décennies, du milieu des années 1970 au milieu des années 1990, représentent un moment d'intention plus nationalitaire de la communauté, divisée entre l'action communautaire pour un réseau institutionnel et l'action ethnique favorisant l'intégration à la masse américaine. La période suivante comporte, cela étant dit, plus d'ambigüités par rapport à la construction identitaire du groupe.

CHAPITRE TROISIÈME

LA FLORIDE CANADIENNE-FRANÇAISE À LA CROISÉE DES CHEMINS, 1992-2009

Un gars que tu ne connais pas chez nous, tu ne le saluerais pas, mais ici, si tu sais qu'y parle français ou qu'il est Canadien, tu vas t'arrêter. T'as besoin des gens de chez toi pour passer au travers de l'hiver. Du Québec, de l'Ontario, des Maritimes, c'est tout des gens de chez nous ! On s'arrange très bien³⁵⁷...

– Roger Groulx, *Entrevue*, 12 janvier 2008.

En 2003, Rémy Tremblay proclame la mort du quartier québécois de Hollywood. Floribec perd son centre névralgique lorsque la mairesse de la municipalité ordonne la démolition de commerces québécois sur l'Atlantique dont le Frenchie's Café en 2000. Y plane la perception qu'elle prépare la venue de nouveaux complexes de condominiums et de touristes plus aisés et raffinés³⁵⁸. Peut-être symbolique, cet événement soulève plusieurs interrogations par rapport à la convivialité entre certains Floridiens américains et les hivernants canadiens-français entre le début des années 1990 et le début des années 2000. L'installation de nouveaux immigrants latino-américains qui « hispanisent » des quartiers et des villes entières suscite des accrochages et même des émeutes dans le Sud-Est floridien entre Cubains anticastristes, peuples autochtones et Yankees. Des Canadiens français se feront prendre dans la mêlée. Les limites de l'intégration (à la *melting-pot*) frappent un mur. Pourtant, tous les habitants de la région, rappelons-le, sont des gens déracinés qui colonisent et s'installent dans la région au XX^e siècle³⁵⁹. Dans les mutations au sein des communautés ethniques, il ne faudrait pas négliger non plus l'impact de la révolution informatique des années 1990 qui brouille les limites du local et de l'étranger dans l'imaginaire de ses membres. Les historiens caractériseront probablement les

³⁵⁷ Roger GROULX, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 12 janvier 2008.

³⁵⁸ Rémy TREMBLAY, « Le déclin de Floribec », *Téoros*, 22, 2 (été 2003), p. 66.

³⁵⁹ En 1890, moins de mille Sudistes et Autochtones habitent le comté de Dade qui englobe toute la région actuelle sud-est-floridienne. Voir : « Florida + Dade + 1890 », dans : *Univerity of Virginia Library – Historical Census Browser*, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus>, site consulté le 17 octobre 2008.

deux dernières décennies de charnière au même titre que l'avènement de l'impression et la Révolution industrielle.

La croissance spectaculaire de la présence immigrante et hivernante canadienne-française en Floride tout comme les liens de plus en plus grands avec le Canada français suscitent des accrochages interculturels qui ternissent l'image de l'État du soleil et du rêve qui l'accompagne. Des accrochages interculturels provoquent, en règle générale, soit une réaffirmation nationaliste, soit une plus grande timidité qui mène à l'intégration. La chute dans le taux de tourisme canadien, l'hostilité envers le français en public, le déclin du Club canadien-français de Lake Worth, la disparition de certains quartiers canadiens-français, une logique communautaire moins nationalitaire et la venue des médias nouveaux semblent indiquer une intégration plus grande à l'espace vécu floridien. Au lieu d'étendre les frontières de la communauté aux autres groupes francophones (les Haïtiens sont très nombreux à Palm Beach par exemple), le terme « ouverture » signale avant tout des rapprochements avec les Floridiens américains et les Latino-Américains. Il ne faut pas conclure que la communauté est en voie de disparition. Au contraire, elle abrite plus de Canadiens français, de services et d'organismes francophones que jamais. Toutefois, les indices recueillis sur cette période suggèrent une dénationalisation de leur comportement et de leur intention collective.

3.1 « *The season's annual harvest of shame* » : les Canadiens français et l'amertume des Floridiens américains, 1992-2003

En 1992, 2,5 millions de touristes canadiens visitent l'État, plus de 300 000 d'entre eux y séjournant d'un à six mois. Puisque la proportion canadienne-française de cette cohorte augmente constamment, cette présence devient plus audible. Ajoutons à cette dernière la

croissance démographique de plusieurs groupes non anglophones durant les années 1980. L'historien Raymond Mohl remarque d'ailleurs que « *much of Florida's modern history can be read as a dizzying set of migrations*³⁶⁰ ». La migration yankee vers la Floride après la Deuxième Guerre mondiale provoque le premier bouleversement démographique en Floride durant la première moitié du XX^e siècle. La révolution de Fidel Castro de janvier 1959 y amène aussi plusieurs réfugiés politiques cubains (surtout des marchands et des professionnels). Les vagues des années 1970 et 1980 voient arriver ensuite plusieurs expatriés des classes populaires de l'île cubaine qui pèsent plus lourdement sur les services sociaux de la région. Une troisième vague d'émigration cubaine amène 125 000 réfugiés du « Mariel Boat Lift » en 1980. La pauvreté et les tensions feront augmenter le taux de criminalité à Miami de 66 pour cent l'année suivante. Vu l'effectif de 2,5 millions d'hispanophones, les Latinos-Américains deviennent une force dans l'État, composant un sixième de la population totale³⁶¹. Entre 1960 et 1990, la population totale de l'État passe de cinq à seize millions et la proportion de résidents permanents étrangers, parmi celle-ci, passe de six à treize pour cent³⁶². Suite à une élection municipale en 1992 qui laisse peu de place aux hispaniques, une émeute latino-américaine est déclenchée à Miami pour manifester contre la marginalisation des Latino-Américains qui composent pourtant 60 pour cent de la population de la ville. De tels événements suscitent de l'amertume envers toutes les minorités en Floride, notamment envers les Canadiens français³⁶³.

En Nouvelle-Angleterre, des heurts interculturels suite à la première saignée de Canadiens français seraient aussi responsables de la mutation, dès la fin du XIX^e siècle, des

³⁶⁰ Raymond A. MOHL, « Ethnic Transformations in Late-Twentieth-Century Florida », *Journal of American Ethnic History*, 15, 2 (hiver 1996), p. 60.

³⁶¹ Gary R. MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams A Social History of Modern Florida, 1950-2000*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 8, 17-18, 268-288.

³⁶² MOHL, « Ethnic Transformations in Late-Twentieth-Century Florida », p. 60-68.

³⁶³ Robert CHODOS et Eric HAMOVITCH, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines, 1991, p. 229.

Canadiens français en Franco-Américains³⁶⁴. Au tournant du XX^e siècle, les crises scolaires au Canada étaient survenues suite à l'installation progressive de dizaines de milliers Canadiens français dans l'Ouest canadien et dans l'Est ontarien au fil des décennies. À l'époque, plusieurs politiciens et éditorialistes voyaient dans cette coulée vers les provinces anglaises une atteinte à l'équilibre culturel du pacte confédératif. Vu la menace qui pesait sur l'hégémonie des anglophones en Ontario, remarque l'historien Chad Gaffield, on fit appel à des moyens politiques pour réaffirmer le caractère anglo-saxon de la province³⁶⁵. La conséquence de l'interdiction d'enseigner en français est contestée dans la mesure où certains historiens y voient un éloignement du Québec et le début d'une identité distincte, alors que d'autres y voient une prise de conscience « canadienne-française » qui rapprochent les Canadiens français de l'Ontario à la mère-patrie³⁶⁶.

En Floride, l'arrivée d'un contingent important d'hivernants et de touristes canadiens-français envenime les relations avec les Floridiens américains du Sud-Est, mais elle ne mènera pas à une prise de conscience collective. La presse locale accuse les Québécois de Hollywood d'être trop portés à s'isoler, à parler uniquement en français en public et à ne courtiser que leurs commerces propres. En 1986, le gérant de la Chambre de commerce de Hollywood qualifie de mauvais citoyens les commerçants québécois qui sont absents de son organisme³⁶⁷. La une du magazine régional *XS*³⁶⁸ se veut plus crue : « *They're back! For locals, French Canadians*

³⁶⁴ Yves FRENETTE, *Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*, Montréal/Québec, INRS-Urbanisation, Culture et Société, 2001, p.27.

³⁶⁵ Chad GAFFIELD, *Aux origines de l'identité franco-ontarienne: éducation, culture, économie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 15-19, 218-226.

³⁶⁶ Voir : Pierre SAVARD, « Les relations avec le Québec », dans : Cornelius J. JAENEN (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 231-263.

³⁶⁷ Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2, p. 194-195.

³⁶⁸ Un titre de magazine qui se prête ironiquement bien à l'étude de la consommation.

*represent the season's annual harvest of shame*³⁶⁹ », avance-t-il. Le journaliste Normand Cazalais du *Devoir* rétorque rapidement :

Pour nous, nordiques affligés d'un hiver trop pressé de commencer et trop paresseux pour s'en aller à temps, la Floride, avec ses plages, ses palmiers, son climat tropical et surtout son *all-american way of life* si apprécié et vénéré, est devenue comme une espèce d'extension de l'espace national³⁷⁰.

Au moment où XS qualifie les Canadiens français d'étrangers envahissants, *Le Devoir* voit la Floride comme étant un espace qui est intégré à la société québécoise, et pourrait-on dire, à l'espace canadien-français. Cazalais avance que si les touristes québécois étaient plus aisés financièrement, les Floridiens natifs seraient peut-être plus prêts à en accueillir autant. Prior Smith, un animateur d'une émission de nouvelles pour les hivernants, qualifie cependant de « *garbage*³⁷¹ » l'idée qu'il existe un ressentiment généralisé envers les Canadiens en Floride.

Malheureusement, les accrochages continueront à se produire. En 1996, le Florida Elderly Affairs Department propose d'interdire les repas gratuits à l'intention des contribuables défavorisés aux hivernants canadiens et canadiens-français de Tampa³⁷². Dès la fin des années 1990, les hivernants paient des impôts fonciers plus élevés que ceux des résidents permanents et l'écart continuera de grandir. Certains proposent même que les hivernants canadiens soient obligés d'acheter des permis de conduire floridiens et d'installer des plaques d'immatriculation floridiennes. Ce geste aurait réduit le nombre impressionnant de plaques ontariennes et québécoises sur les routes entre novembre et avril, rendant ainsi la présence canadienne bien moins visible. Le geste de faire flotter le drapeau canadien fait aussi grincer des dents. Les relations canado-cubaines, quant à elles, posent problème à l'élite cubaine de Miami qui tente de décourager le tourisme à Cuba dans une campagne publicitaire de 1995. Même deux sénateurs

³⁶⁹ « They're Back! », XS (janvier 1992), p. 1, dans : Normand CAZELAIS, « Les Québécois en Floride : des touristes du tiers-monde », *Le Devoir* (16 janvier 1992), p. B5.

³⁷⁰ CAZELAIS, « Les Québécois en Floride », p. B5.

³⁷¹ Prior SMITH, « Floridians welcome the Canadian snowbirds », *Toronto Star* (24 mars 1990), p. D3.

³⁷² En effet, plusieurs Canadiens français en auraient fait demande. Voir : JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture », p. 192.

américains proposent le projet de loi Helms-Burton en 1997 qui aurait pénalisé les compagnies étrangères faisant affaire avec Cuba³⁷³.

Sans base empirique pour expliquer le rejet de la présence canadienne, les Floridiens américains expriment surtout un sentiment d'invasion. L'étude d'un groupe de gérontologues floridiens relativisent les craintes en avançant des statistiques qui pointent vers la contribution positive des hivernants. Souvent, ces résidents temporaires stimulent des économies locales et créent un bassin nécessaire pour l'ouverture de nouveaux services. Plus encore, les hivernants sont rarement impliqués dans des groupes d'intérêt et ils font peu appel aux services médicaux puisque la majorité d'entre eux consultent leur médecin avant leur départ du Canada. Par ailleurs, seuls les Canadiens en santé peuvent se permettre de quitter leur pays l'hiver. Moins d'un pour cent de la population hivernante, révèle l'étude, a besoin de soutien pour réaliser ses tâches quotidiennes à la maison³⁷⁴.

Ces accrochages deviennent parfois physiques comme en témoigne l'agression de plusieurs touristes en 1992 et 1993³⁷⁵. Au Québec et à Palm Beach, on retient le meurtre de Marc Nadeau alors qu'il est en vacances chez ses parents. À pied en direction du dépanneur durant la soirée du 30 décembre 1992, Nadeau, accompagné de son père et de son fils de cinq ans, est arrêté par un jeune homme qui sort d'une allée et qui lui demande son porte-monnaie, revolver à la main. Les trois s'enfuient. Son père Armand est atteint par une cartouche à l'épaule alors que Marc est atteint mortellement par trois cartouches³⁷⁶. Deux jours plus tard, Kirby Chastine est

³⁷³ JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture », p. 188-194.

³⁷⁴ Charles F. LONGINO Jr., Victor W. MARSHALL, Larry C. MULLINS et Richard D. TUCKER, « On the Nesting of Snowbirds: A Question About Seasonal and Permanent Migrants », *Journal of Applied Gerontology*, 10, 2 (juin 1991), p. 165.

³⁷⁵ Richard HÉTU, « La mort sous les palmiers : En 92, 1169 personnes ont été abattues en Floride », *La Presse* (22 septembre 1993), p. A1; Paul HUNTER, « Fourth Canadian tourist shot defending wife from Florida gang », *Toronto Star* (12 février 1993), p. A2.

³⁷⁶ « Québécois tué par un voleur en Floride », *Le Soleil* (31 décembre 1992), p. A1; « Vacationing Air Canada executive shot dead in Florida robbery as 5-year-old son watches », *Ottawa Citizen* (31 décembre 1992), p. A3.

arrêté et fait face à trois chefs d'accusation, soit un premier pour meurtre au premier degré, un deuxième pour tentative de meurtre et un troisième pour vol à main armée.

Une messe funéraire est offerte à l'Église Sacred Heart de Lake Worth que fréquentent plusieurs Canadiens français³⁷⁷. Les médias s'empressent de dire qu'il s'agit d'une escalade de la violence contre les Canadiens français, « *amid a growing controversy over violence and prejudice toward French Canadians in the area*³⁷⁸ », selon l'*Edmonton Journal*. Pourtant, le fait qu'ils aient été tout simplement touristes semble autant, sinon plus important que le fait qu'ils aient été Canadiens. Un jury reconnaît Chastine coupable du meurtre de Marc Nadeau en septembre 1993 et la peine de mort est envisagée. Dans sa chronique « La mort sous les palmiers » qui relate les délibérations sur la sentence de Chastie, Richard Héту de *La Presse* s'assure d'en faire un cas de violence interethnique puisque Chastie est afro-américain. Celui-ci insiste pour dépeindre la Floride comme « un autre monde » où les tensions raciales sont insupportables, où la justice est dure, où 1 169 personnes sont abattues par des balles de fusil en 1992, où des délibérations sur la peine de mort³⁷⁹, un processus « déroutant », sont permises³⁸⁰. Il s'agit pourtant de la peine que le père de la victime aurait préférée³⁸¹. La décision sera reportée en raison des liens entre un des jurés et la famille de Chastine. En juillet 1995, un juge au New York condamnera finalement Chastine à 80 ans de prison³⁸².

³⁷⁷ Jean BÉLIVEAU, « Meurtre d'un Québécois en Floride : un suspect est arrêté », *La Presse* (1^{er} janvier 1993), p. A3.

³⁷⁸ « Thugs rob Canadians in Florida », *The Edmonton Journal* (6 février 1993), p. A10.

³⁷⁹ Il oublie que le débat sur la peine de mort a refait surface au Canada en 1987 quelques années plus tôt seulement.

³⁸⁰ Richard HÉTU, « La mort sous les palmiers : Le meurtrier de Marc Nadeau finira-t-il sur la chaise électrique ? », *La Presse* (21 septembre 1993), p. A1; Richard HÉTU, « En 92, 1169 personnes ont été abattues en Floride », p.A1; Richard HÉTU, « La mort sous les palmiers : Fin d'un voyage au bout de nulle part », *La Presse* (23 septembre 1993), p. A1; Richard HÉTU, « La mort sous les palmiers. Le procès de Kirby Chastine avorte ! », *La Presse* (24 septembre 1993), p. A1; « Partial mistrial declared in case of slain Canadian », *The Windsor Star* (24 septembre 1993), p. A7; « Court declares partial mistrial for a man convicted in slaying of Canadian tourist », *The Edmonton Journal* (24 septembre 1993), p. A5.

³⁸¹ HÉTU, « En 92, 1 169 personnes ont été abattues en Floride », p. A1.

³⁸² Richard HÉTU, « Le meurtrier de Marc Nadeau finira ses jours en prison. Le touriste de Ste-Thérèse avait été abattu en pleine rue à Palm Beach », *La Presse* (30 août 1995), p. A1.

Même à la lumière de ces événements, les Nadeau continuent de fréquenter la Floride où ils conservent des amitiés chères. Au bout du compte, « des meurtres, il y en a dans toutes les grandes villes³⁸³ », observe Nadeau. En réaction aux agressions dirigées contre les touristes, un sénateur floridien propose de permettre aux automobilistes canadiens d'immatriculer leurs véhicules avec des plaques floridiennes pendant leur séjour dans le but d'éviter la reconnaissance de leur présence temporaire³⁸⁴. Certains touristes arrivent au même constat que le *Miami Herald*, soit que « *a dead tourist is another story – and it's not about crime, it's about money*³⁸⁵ ». Autrement dit, au lieu que l'ethnie soit à la source de cette violence, il semble plus probable qu'elle découle des ruptures entre classes sociales.

En mars 1993, à l'apogée de l'hostilité floridienne envers les Canadiens en Floride, un animateur reproche à la radio locale que « *Canadians look funny in skimpy swimsuits, Canadians are lousy tippers, Canadians should get out of town*³⁸⁶ ». Les touristes canadiens ayant écouté la tirade en sont offusqués. Ayant reçu une douzaine de plaintes, le Palm Beach County Convention and Visitors Bureau réagit en produisant des autocollants de pare-chocs évoquant « *Palm Beach County, Best of Everything, WELCOMES CANADIANS*³⁸⁷! » Malgré les quelques gestes de bonne foi pour contrecarrer les accrochages, le taux de tourisme canadien en Floride chutera de 32 pour cent entre 1992 et 1995³⁸⁸.

³⁸³ Armand NADEAU, dans : Martin PELCHAT, « Le meurtrier de Marc Nadeau risque la peine de mort », *La Presse* (4 septembre 1993), p. A3.

³⁸⁴ PELCHAT, « Le meurtrier de Marc Nadeau », p. A3.

³⁸⁵ « Florida may have beaten image woes », *The Windsor Star* (8 juillet 1993), p. A8.

³⁸⁶ Lee FOWLER, dans : Joe CAPOZZI, « WJNO jokes about Canada; few laughing », *The Palm Beach Post* (2 avril 1993), dans : Fonds « Populations – Canadians in Florida », Historical Society of Palm Beach County Archives.

³⁸⁷ CAPOZZI, « WJNO jokes about Canada ».

³⁸⁸ Sylvain de REPENTIGNY, *International Travel Survey: Canadian Residents 1980 - 1999. Data Selected: U.S. State Visits, Including En Route. Total U.S. State Visits Selected, U.S. Regions by U.S. States, 1 + Nights by Visits and Spending Less Fares. Florida 1980-1999*, Gatineau, Statistique Canada, 30 juillet 2007, 1 p.

Dix ans plus tard, le refus du Canada d'intervenir dans la guerre américaine en Irak en mars 2003 crée des remous à nouveau. Une station radiophonique rurale annule la diffusion de l'émission *Canada Calling*³⁸⁹. Le directeur de la station WNEG défend sa décision en estimant que « *We're in a war down here, I mean, we're in the middle of a national crisis, so we don't even have time to talk about [Canada]*³⁹⁰ ». Des quotidiens canadiens rapportent que l'hymne national canadien est hué lors de joutes opposant les Panthères de la Floride aux Sénateurs d'Ottawa³⁹¹. Certains commerçants refusent d'offrir des services aux hivernants pendant que d'autres demandent que les drapeaux canadiens flottant dans des communautés d'hivernants soient retirés. Un Québécois en motorisée affirme se faire refuser de l'essence pour avoir eu une plaque d'immatriculation canadienne. Suite à une journée à la plage, le sénateur québécois Roch Bolduc retrouve sa voiture avec des pneus crevés³⁹².

Cette mauvaise publicité entraîne une campagne de sensibilisation du Bureau de tourisme de la Floride. En 2004, il lance des publicités pour rappeler la misère que représente l'hiver du Nord. Le message « *It's no treat to be driving home on the Don Valley Parkway* » est diffusé dans la région torontoise. Entre 2001 et 2004, la Floride double le financement du marketing auprès des vacanciers canadiens pour reprendre sa part du marché³⁹³. Le taux de fréquentation canadien reprendra de plus belle dès le milieu années 2000³⁹⁴.

Face à ces bémols, deux se présentaient aux hivernants : soit qu'ils contrecarrent l'hostilité des Floridiens américains en affirmant la légitimité de la présence de leur groupe, soit

³⁸⁹ Une émission quotidienne diffusée sur de nombreuses fréquences floridiennes qui offre des nouvelles canadiennes depuis 1977.

³⁹⁰ Elizabeth BOWER, « Snowbird show booted off the US airwaves », *Lindsay Daily Post* (24 mars 2003), p. 10.

³⁹¹ Juliet O'NEILL et Alan HUSTAK, « Backlash heats up south of border: Canadians reap criticism for war stance », *Calgary Herald* (26 mars 2003), p. A5.

³⁹² Anne DAWSON, « Quebec senator's tires pierced in Florida », *National Post* (29 mars 2003), p. A12.

³⁹³ Joanne LAUCIUS, « Florida ads to use 'misery factor' to lure Torontonians », *National Post* (6 décembre 2004), p. A2.

³⁹⁴ « Voyages effectués par les Canadiens vers les États-Unis, 15 principaux États visités », *Statistique Canada*, www40.statcan.gc.ca/102/cst01/arts39a-fra.htm, page consultée le 7 juin 2009.

qu'ils cherchent à réaliser des compromis afin d'apaiser les griefs du groupe majoritaire. En Floride canadienne-française, rien ne laisse entendre une deviner plus nationalitaire : en fait, bien qu'elles ne soient pas en voie de disparition, ces communautés deviennent certainement plus timides dans l'affirmation leur « intention ». La chute dans le taux de tourisme ajoute de l'eau au moulin de cette hypothèse. Pourtant, la Floride canadienne-française continue à évoluer, même si elle peut-être tendance à s'ethniciser dans un milieu qu'elle voit de moins en moins comme étant « son » territoire à elle.

3.2 L'hétérogénéité dans l'espace et l'attraction continue de la Floride, 1992-

La réticence canadienne-française envers la Floride se révèle dans le taux de fréquentation touristique canadienne qui demeurera de 20 à 30 pour cent sous le sommet de 1992 pendant plus d'une décennie. En 2004, Tremblay déclare que le destin de la communauté floribécoise « ressemblera probablement à celui des autres communautés canadiennes-françaises des États-Unis³⁹⁵ ». Le recueil *Récits de la Floride* (2006) de l'hivernante Thérèse St-Amour laisse entendre la même chose à Palm Beach. Quelques textes parlent de la disparition du caractère canadien-français du quartier Lake Worth Village (LWV), un château-fort de la présence canadienne-française à Palm Beach des années 1970 aux années 1990. S'y organisaient pendant ces années des tournois de galet sur gazon, des cours de céramique, des tournois de pétanque, des soirées dansantes ainsi que des cours de chant, de peinture et de natation³⁹⁶. Ce quartier pour retraités aurait été composé d'une majorité de résidences canadiennes-françaises. Selon St-Amour, le changement de vocation de LWV afin qui accueille désormais plusieurs

³⁹⁵ Rémy TREMBLAY, « Un modèle pour comprendre le cycle de vie de communautés touristiques transnationales », *Revue organisations et territoires*, 13, 3 (automne 2004), p. 82.

³⁹⁶ Gaëtane VENDETTE, « Ma vision de Lake Worth Village », dans : Thérèse ST-AMOUR (dir.), *Récits de la Floride*, Delray Beach, The Printing Office, 2006, p. 17-19.

jeunes familles non canadiennes-françaises et parfois ouvrières le rendrait plus mouvementé, bruyant et dangereux³⁹⁷. En janvier 2009, seulement une dizaine de maisons parmi les 300 résidences de LWV appartiennent toujours à des Canadiens français, les autres résidents s'étant installés ailleurs dans des condominiums ou des maisons « plus sécuritaires³⁹⁸ ». Selon l'hivernante Marie-Thérèse Brazeau de Long-Sault (Ontario), son « paradis dans les banlieues de West Palm Beach » depuis les années 1980 se dissipe vers 2002. À partir de ce moment, affirme-t-elle, « nous sentons malheureusement que nos années comme « [a]înés honorés et respectés » touchent à leur fin [car s'y installent des] familles de toutes races et de toutes conditions³⁹⁹ ». La composition ethnique du quartier sembler déranger certains autant que son statut social.

Malgré la dispersion des Canadiens français de LWV, l'autre pôle de la communauté, le parc Palm Beach Mobile Homes (PBMH) ne connaît pas ce déclin. En janvier 2009, 93 des 200 maisons mobiles appartiennent toujours à des Canadiens français⁴⁰⁰. Le calendrier d'activités démontre que, à toutes les deux semaines, on y organise une soirée dansante fréquentée à 90 pour cent par des Canadiens français. On y offre aussi, tous les vendredis soirs, des cours de danse en ligne en français. On joue au galet sur gazon, on offre des exercices à la piscine trois fois par semaine et on joue à la pétanque dans un club local, le *Pétanque PBMH*, à quelques reprises par semaine⁴⁰¹. Selon une hivernante, la communauté semble se maintenir.

Y'a toujours des gens qui partent, mais y'en a toujours des nouveaux qui nous arrivent par tout bout de champ. J'dirais pas que y'a moins de monde, mais le monde semble venir plus du Québec qu'avant. Les enseignants de Sudbury ont plus d'argent et, eux autres, s'achètent des condos au lieu. La plupart des amis que j'm'étais faits en 1991 (mon premier hiver) sont plus ici. Ça fait 18 ans puis j'en ai vu passer du monde ! Mais nos amis changent et puis y'a toujours des nouveaux. La communauté continue, même si les gens changent⁴⁰².

³⁹⁷ ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 15.

³⁹⁸ VENDETTE, « Ma vision de Lake Worth Village », p. 19.

³⁹⁹ Marie-Thérèse BRAZEAU, « Prendre sa retraite au Paradis... sur terre », dans : ST-AMOUR, *Récits de la Floride*, p. 21-22.

⁴⁰⁰ Rollande ASSELIN *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 11 janvier 2009.

⁴⁰¹ *Palm Beach Mobile Homes – January 2009 Calendar of Activities*, 2008, 1 p., dans : Archives personnelles de Rollande Asselin.

⁴⁰² Rollande ASSELIN, *Entrevue*, 11 janvier 2009.

Selon Jacques Drouin, un agent immobilier immigrant de Québec, plusieurs francophones cherchent à habiter des quartiers à fort contingent francophone plus que jamais⁴⁰³, faisant encore écho à Simard et à l'intention vitale dont parle Thériault. Pour d'autres, c'est la classe sociale qui l'emporte sur la communauté. Drouin poursuit :

[Les nouveaux acheteurs] sont plus jeunes, dans la quarantaine, et ont un budget plus élevé. Ils correspondent parfaitement au profil des 'baby[-]boomers' et [ils] sont plus indépendants quant à l'entourage. Ils achètent volontiers dans des communautés diverses, sur la mer, le canal ou sur un [terrain de] golf et ne se préoccupent pas tellement d'[habiter] un environnement francophone. Ils parlent anglais en plus grand nombre que la génération précédente et choisissent leur résidence secondaire plus en fonction de leurs activités que de leur voisinage⁴⁰⁴.

Le choix d'habiter ou non un quartier à forte concentration canadienne-française ressemble énormément aux transformations qu'ont subies les communautés franco-ontariennes dans l'après-guerre. Cela étant dit, la dispersion de quartiers canadiens-français ne signifie pas forcément l'acculturation. Comme le remarque la géographe Anne Gilbert, la communauté franco-ontarienne « s'ouvre à des espaces fréquentés divers qui constituent autant [des] espaces d'enracinement » sans distinction par rapport à ceux de la majorité. Elle constate que « la majorité des individus vont des espaces du français à ceux de l'anglais changeant aussi souvent de registre culturel que le lieux d'interaction sociale leur dictent⁴⁰⁵ ». Le quotidien se fait en anglais et en français, mais les institutions, malgré leur disparité, sont suffisantes pour satisfaire aux besoins de la minorité. Cette satisfaction révélerait, à son avis, plusieurs niveaux d'appartenance qui ne s'excluent pas mais qui, à l'inverse, affirment l'identité francophone. Elle poursuit :

Les espaces franco-ontariens de relations s'étendent désormais bien au-delà du milieu de vie immédiat. Les lieux de vie française au palier local constituent un système qui s'élargit à l'ensemble de l'agglomération, et leur intégration est de plus en plus grande⁴⁰⁶.

⁴⁰³ DROUIN, *Entrevue*, 9 janvier 2009.

⁴⁰⁴ DROUIN, « Chronique immobilière », p. 2.

⁴⁰⁵ Anne GILBERT, *Espaces franco-ontariens*, Hull (Québec)/Ottawa, Le Nordir, 1999, p. 163.

⁴⁰⁶ *Ibid*, p. 182-183.

Les Québécois de Hollywood forment, des années 1970 aux années 1990, un quartier ethnique pratiquement homogène. À Palm Beach, malgré le fait qu'un document de 1973 semble suggérer une concentration des Canadiens français au centre-ville de Lake Worth⁴⁰⁷, une liste des 250 membres du Club canadien-français de Lake Worth en 2003 démontre qu'ils se retrouvent dans plusieurs quartiers (Cresthaven, Palm Beach Mobile Homes, Palm Springs, Lake Worth Village, Lake Worth et Lantana par exemple⁴⁰⁸) sans pour autant qu'un d'entre eux agisse en tant que pôle d'attraction unique⁴⁰⁹. À Palm Beach, le Casino Hall, le parc John Prince, le terrain de pétanque, la plage, les paroisses St Luke's, Sacred Heart et Mary Mother of Light constituent des lieux de mémoire pour la population résidente canadienne-française. Malgré la présence probable d'une dizaine de milliers d'hivernants canadiens-français en plus de la dizaine de milliers de résidents permanents, ces lieux ne leur appartiennent pas, rendant ainsi leur présence physique moins visible dans la région.

Assez paradoxalement, cette disparité croissante de la population canadienne-française en Floride s'accompagne d'une hausse dans le tourisme, l'hivernation et l'émigration canadiens-français. Avec l'obligation de présenter un passeport pour traverser la frontière américaine – en 2007 par voie aérienne et en 2009 par voie terrestre – le nombre de touristes canadiens en Floride atteint son apogée⁴¹⁰. Force est de constater que les contraintes administratives du voyage semble avoir peu d'impact sur la décision d'hiverner ou de prendre des vacances en Floride⁴¹¹.

⁴⁰⁷ *Certificate of Incorporation of Club Canadien Francais d'Amerique Incorporated*, 30 août 1973, p. 7, dans : Fonds « NP 27 325 », Florida Department of State – Division of Corporations Archives, Tallahassee (Floride).

⁴⁰⁸ Voir la carte régionale en Annexe B.

⁴⁰⁹ *Club canadien-français de Lake Worth 2003-2004 – Liste des membres actifs*, 17 février 2003, 12 p., dans : Archives du Club canadien-français de Lake Worth (ACCFLW), Lake Worth (Floride).

⁴¹⁰ « Voyages effectués par les Canadiens vers les États-Unis, 15 principaux États visités », *Statistique Canada*, <http://www40.statcan.gc.ca/l02/cst01/arts39a-fra.htm>, page consultée le 7 juin 2009.

⁴¹¹ Anne SUTHERLAND, « No documents? No entry to U.S. », *Montréal Gazette* (24 janvier 2008), p. A2.

Entre 1984 et 2007, la population hivernante canadienne en Floride passe de 250 000⁴¹² à 500 000⁴¹³, dont environ 200 000 Canadiens français⁴¹⁴, doublant en un quart de siècle. Si l'estimation de l'historien Gary Mormino de 2005 est juste, les Canadiens formeraient la moitié des résidents temporaires dans l'État⁴¹⁵. La fréquentation touristique canadienne reprend du souffle dès l'année suivant les attentats 11 septembre 2001 pour passer de 1,6 millions à 2,5 millions de personnes en 2007, atteignant un sommet inégalé auparavant et dépassant légèrement le niveau record de 1992⁴¹⁶. La population canadienne de naissance résidant en Floride augmente également, passant de 78 000 en 1990 à 100 000 en 2000⁴¹⁷, une croissance de 22 000 Canadiens de naissance résidant de façon permanente en Floride en une décennie. En 1990, les Canadiens de naissance composent 50 pour cent de la population permanente d'origine canadienne-française ou canadienne-anglaise en Floride. Dix ans plus tard, les Canadiens de naissance composent 52 pour cent de ce groupe, signalant ainsi une croissance plus élevée dans l'immigration que dans la croissance naturelle. Alors qu'en 1990, Palm Beach compte 9 100

⁴¹² Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « À l'envers de l'hiver : le voyage en Floride et les identités canadienne et québécoise », *Histoire sociale*, 39, 77 (mai 2006), p. 113.

⁴¹³ Selon le chercheur de la Canadian Snowbird Association, Micheal Mackenzie, 70 pour cent des hivernants canadiens auraient comme destination la Floride. En 2007, on compte 715 000 hivernants canadiens, d'où l'estimation de 500 000 hivernants canadiens en Floride. Voir : Michael MacKENZIE, *Entretien téléphonique*, 15 novembre 2008.

⁴¹⁴ Nous n'avons pas de moyen pour connaître la proportion canadienne-française de la population hivernante en 2007. Nous avons estimé dans le chapitre dernier qu'elle se situerait entre 105 000 et 120 000 en 1987 car 35 à 40 pour cent de la population hivernante canadienne est canadienne-française l'année suivante. On estime d'ailleurs que la population hivernante canadienne se situe à 300 000 en 1987. Si les proportions demeurent les mêmes en 2007, la population hivernante canadienne-française serait de 200 000 personnes.

⁴¹⁵ MORMINO, *Land of Sunshine, State of Dreams*, p. 15.

⁴¹⁶ « Voyages effectués par les Canadiens vers les Etats-Unis », 7 juin 2009.

⁴¹⁷ « 1990 + Social and Economic Characteristics + Florida », dans : *Census of Population and Housing – Decennial Censuses*, <http://www.census.gov/prod/www/abs/decennial/index.htm>, site consulté le 26 octobre 2008; « DP-2. Profile of Selected Social Characteristics: 2000. Data Set: Census 2000 Summary File 3 (SF3) – Sample Data. Geographic Area: Florida », *American Factfinder*, U.S. Census Bureau, http://factfinder.census.gov/servlet/QTTTable?_lang=en&_geo=FL&_dsname=DEC_2000_SF3_U_DP2&_all_geo_types=N, page consultée le 2 mars 2009.

résidents canadiens-français, dix ans plus tard, y résident 15 000 personnes qui parlent le français à la maison⁴¹⁸.

Les accrochages semblent avoir eu un effet décisif sur le tourisme qui a pris 15 ans pour se rétablir au niveau du début des années 1990, mais non pas sur la population hivernante ou immigrante canadienne en Floride. Les Canadiens et Canadiens français semblent ainsi toujours y trouver leur compte. En janvier 2002, la journaliste Louise Gaboury de *La Presse* déclare que « la Floride est toujours présente sur l'échiquier des vacances d'hiver » malgré le fait qu'« on prédi[t] sa disgrâce depuis longtemps ».

Au cours des dernières années, la hausse du prix de l'essence, la guerre du Golfe, la faiblesse du dollar canadien, l'augmentation des primes d'assurance-maladie, les meurtres de touristes et les attaques de requins ont ébranlé [la Floride] sans la faire sombrer. Plus récemment, la psychose terroriste qui a suivi les attaques du 11 septembre l'a sérieusement menacée. Pourtant, la grande majorité des quelques centaines de milliers de Québécois qui y passent l'hiver s'y sont encore une fois donné rendez-vous. La Floride, c'est l'éternel été au bout de la route. Assez méridionale pour qu'y poussent les palmiers, assez proche pour s'y rendre en voiture (au terme de 27 ou 28 heures de route au départ de Montréal), à la fois familière et exotique, la Floride reste une destination hivernale populaire⁴¹⁹.

La parité du dollar canadien avec le dollar américain en 2007 donne aussi un avantage net sur les autres stations à cette destination qui se vend toujours comme la plus abordable⁴²⁰. L'achat de maisons par des Mexicains et des Canadiens en 2007 augmente de 10 pour cent pour atteindre un tiers de l'ensemble des achats immobiliers en Floride⁴²¹. Par ailleurs, les sociétés aériennes telles que CanJet et WestJet augmentent leurs vols d'Ottawa, de Toronto et de Montréal à destination de Sarasota, de West Palm Beach, de Tampa et d'Orlando en 2003 et en

⁴¹⁸ Nous reconnaissons qu'il ne s'agit pas de la même statistique, mais elle indique néanmoins une forte présence du fait français en 2000. Voir : « 1990 + Social and Economic Characteristics + Florida + Palm Beach », dans : *Census of Population and Housing – Decennial Censuses*, site consulté le 26 octobre 2008; « DP-2. Profile of Selected Social Characteristics: 2000. Data Set: Census 2000 Summary File 3 (SF3) – Sample Data. Geographic Area: Florida + Palm Beach », *American Factfinder*, U.S. Census Bureau, http://factfinder.census.gov/servlet/QTTable?_bm=n&_lang=en&_qr_name=DEC_2000_SF3_U_DP2&ds_name=DEC_2000_SF3_U&geo_id=04000US12, page consultée le 2 mars 2009.

⁴¹⁹ Louise GABOURY, « Les Québécois fidèles à la Floride », *La Presse* (26 janvier 2002), p. H1.

⁴²⁰ Diane FRANCIS, « Florida 'bargains' can bite », *National Post* (12 janvier 2008), p. FP2.

⁴²¹ Marty HOPE, « U.S. for the snowbirds », *Calgary Herald* (8 novembre 2008), p. J7.

2006 respectivement⁴²². En janvier 2008, c'est au tour de l'Aéroport de Plattsburgh (New York), souvent surnommé l'Aéroport américain de Montréal, de tripler la quantité de vols qu'il offre vers l'État du soleil (80 pour cent de ses passagers sont Canadiens)⁴²³. Cette même année, Walt Disney World occupe de nouveau le premier rang du palmarès des destinations les plus populaires chez les Québécois. Le festival annuel CanadaFest attire 150 000 personnes, dont la majorité sont canadiens-français, sur les plages d'Hollywood en janvier 2008. *Le Soleil de la Floride* prétend qu'il s'agit de « la plus grande fête francophone aux États-Unis⁴²⁴ ».

À première vue, la reprise de la fréquentation touristique et hivernante semblerait suggérer un nouveau souffle pour la communauté et l'intensification des liens avec le Canada français. Cela étant dit, une communauté n'est pas la somme de ses individus. Sans prédire la disparition de cette communauté, il semble qu'elle soit en perte de vitesse de par la perte de son caractère nationalitaire.

3.3 L'affaiblissement du caractère nationalitaire et le maintien d'une vie canadienne-française en Floride, 1995-

Depuis la déclaration célèbre de Jacques Parizeau sur l'« argent et les votes ethniques » la soirée de la défaite du référendum sur l'indépendance québécoise en octobre 1995, les termes « ouverture » et « intégration » se trouvent au bout des lèvres de plusieurs Canadiens français. Craignant d'être étiquetés de xénophobes ou de « fermés » eux aussi, plusieurs nationalistes tâchent dès lors d'« ouvrir le cercle de la nation⁴²⁵ », c'est-à-dire, de rapprocher les minorités

⁴²² « CanJet Airlines offrira de nouveaux services », *Le Droit* (7 août 2003), p. 17; Tamara GIGNAC, « WestJet adds flurry of seasonal flights south of border », *Calgary Herald* (7 juillet 2006), p. E3.

⁴²³ Catherine HANDFIELD, « La Floride séduit de nouveau les Québécois », *La Presse* (6 janvier 2008), p. A12.

⁴²⁴ « CanadaFest : c'est ce week-end », *Le Soleil de la Floride*, 25, 19 (24 janvier 2008), p. 11

⁴²⁵ Voir : Gérard BOUCHARD, « Ouvrir le cercle de la nation. Activer la cohésion nationale. Réflexion sur le Québec et la diversité », *L'Action nationale*, 87, 4 (avril 1997), p. 107-137.

ethnoculturelles de la société canadienne-française. Toutefois, ces termes sont extrêmement connotés et peuvent entendre tout et son contraire. L'ouverture peut amener l'intégration, mais de qui et à quoi ? Selon le sociologue Jacques Beauchemin, le discours de l'ouverture (comme si le métissage était une nouveauté au Canada français) susciterait bien moins une intégration des minorités à la société canadienne-française qu'une dénationalisation des Québécois qui pourrait les pousser vers leur disparition⁴²⁶. Puisqu'on leur applique une analyse ethnique au lieu d'une analyse sociétale de plus en plus, on tend à voir les initiatives pour défendre la place du français en Amérique comme étant réactionnaires ou même fermés à la diversité. L'ouverture en ce sens devient, au contraire, une fermeture pour aplatir les cultures comme l'avance le sociologue Mathieu Bock-Côté⁴²⁷.

En Floride, les termes « ouverture » et « intégration » ont tendance à signaler une ouverture non pas aux émigrants haïtiens afin de les accueillir dans les rangs de la communauté, mais plutôt aux Floridiens américains et aux Latino-Américains et donc, bref, aux groupes majoritaires. L'« ouverture » signale, par conséquent, bien plus leur intégration au cosmopolitisme floridien que l'intégration de francophones d'autres origines ethniques dans leur microcosme du Canada français. Pourtant, les Français s'y trouvent souvent sans problème. Les preuves ne sont pas concluantes, mais elles soulèvent tout de même des questions pertinentes par rapport à la capacité de cette communauté de devenir une francophonie floridienne plurielle, et donc, de maintenir sa concordance avec la société globale canadienne-française. Lorsque questionné sur les liens extracommunautaires des Canadiens français, l'hivernant Albert Savoie mentionne le café où il se retrouve tous les matins :

⁴²⁶ Voir : Jacques BEAUCHEMIN, « De la nation à l'identité : la dénationalisation de la représentation politique au Canada français et au Québec », dans : Simon LANGLOIS (dir.), *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, p. 165-187.

⁴²⁷ Voir : Mathieu BOCK-CÔTÉ, *La dénationalisation tranquille*, Montréal, Boréal, 2007, 211 p.

On a une gang icitte qui viennent au café et qui nous reconnaissent. Y disent « *Good morning* » puis y viennent nous mener des chocolats. [...] J'sais que la femme qui [prend] soin du [café], quand qu'on arrive, [elle s'exclame :] « *Ah the Canadians are back!* » [...] Y nous aiment, mais y faut pas qu'on soit dans leurs pattes. [...] Faut tu fasses attention tout le temps à qu'est-ce que tu fais parce que t'es pas chez vous. Tu te dis chez vous quand t'es dans ta maison, mais icitte, t'es dans les États-Unis, donc faut que tu fasses attention tout le temps. À Rome, tu fais comme les Romains. [...] J'pense qu'on est plus ouverts aux autres cultures, aux autres nationalités. [...] Y'en a un [bête] par cent, on dirait. Mais [les Floridiens] sont polis d'ordinaire⁴²⁸!

Pourtant, deux décennies plus tôt, les Canadiens français se seraient sans doute dits « chez eux » en Floride presque au même titre que les Américains. Depuis les accrochages des années 1990, une prudence semble s'être installée par rapport aux Floridiens américains et aux Latino-Américains. L'hivernante Jeannette Dalcourt avance que les Canadiens français auraient intérêt à ne pas les brusquer.

J'pense que les Américains sont pas fous de voir les Canadiens ici parce qu'on est dans leur chemin. Tsé, y s'en vont travailler, puis on prend beaucoup de place ! [...] Y perdent du temps à cause de nous autres. Mais, si on regarde l'industrie du tourisme, [elle] est l'industrie première aux États-Unis! Alors si y'étaient fins pour cinq cennes, y nous haïraient pas autant ! Mais y'en a qui nous haïssent vraiment : « *Go Back to Canada* » [nous disent certains]. [...] Ah oui, ah oui, ah oui! Tsé, [t'avances sur la route] à un moment donné, t'arrives pour les dépasser, puis y'te crient ça là. Y'a beaucoup de gens ici, des Français, qui se sont faits dire ça. C'est tout de ben des gens ignorants qui connaissent pas la situation, mais [ce n'est pas juste]⁴²⁹.

Blaise Plouffe est d'avis que son croisement avec plusieurs groupes l'enrichit. « T'évolues, t'apprends à les comprendre à les aimer » confie-t-il, lui qui fait aussi l'éloge du patriotisme « exceptionnel⁴³⁰ » des Américains. Joseph Asselin et Nicole Bureau, des immigrants de longue date, notent que l'espagnol devient insuffisant comme langue seconde (ou langue tierce dans le cas des Canadiens français) surtout en raison de l'arrivée de plusieurs Guatémaltèques à Palm Beach qui, eux, parlent le maya kanjobal, « un autre langage qu'on connaît pas », comme l'espagnol que les Asselin connaissent un peu.

[À] l'école [secondaire] à Lake Worth, y disent qu'y a 30 lang[ues] différent[e]s ! Y'essaient de leur montrer l'anglais, le français et l'espagnol, puis y s'aperçoivent que y'a 30 lang[ues] maternelles qui se parlent encore ! [...] Faque on n'est pas les seuls, les Canadiens français en Floride [rires]⁴³¹!

⁴²⁸ Albert SAVOIE, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 7 janvier 2009.

⁴²⁹ Jeannette DALCOURT, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 7 janvier 2008.

⁴³⁰ Blaise PLOUFFE, *Entrevue*, Boynton Beach (Floride), 8 janvier 2009.

⁴³¹ Joseph ASSELIN, *Entrevue*, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

Le commentaire d'Asselin est révélateur de l'idée qui veut que les Canadiens français soient un groupe ethnique comme les autres en Floride. En même temps, cette compréhension d'autrui est loin d'être neuve. Prenons l'exemple d'un pianiste dénommé Lamoureux de Sudbury qui serait, par ailleurs, un des premiers Blancs à jouer dans un bar afro-américain de Palm Beach durant les années 1970. Roland et Simone Doyon constatent que :

M. Lamoureux [est] un type remarquable ! [...] Y rentre dans un bar à Delray avec des Noirs puis y [trouve le] piano. Toutes les gens le regardaient. Y'embarque sur le piano [et ça ne prend pas de temps :] M. Lamoureux, là mon vieux, y'amène la boisson, puis des clients ! [...] Puis dans ce temps là, y'[a] des Noirs un peu partout, mais y [sont] ségrégués. Quand y'entr[e] dans un club de Noirs, les gens se demand[ent] « quessé qu'y fait ici? » Faque, quand y commenc[e] à jouer, les gens se m[ettent] à approcher. Vous savez, la musique parle. Y se m[et] à jouer puis on l'apprécie [tout de suite]. Vous savez, à tout bout de champ, y'[est] invité d'y aller. C'est juste pour dire que la musique peut faire [pour] unir⁴³²!

Cela étant dit, qui dit ouverture ne dit pas forcément acculturation et marginalisation du français au sein de la communauté. On ne cherche pas systématiquement à « devenir » américain. Le sondage mené en janvier 2008 suggère des préjugés défavorables à l'endroit des Américains, perçus comme étant asociaux, pressés, paresseux, nonchalants, fondamentalistes, intolérants, narcissiques et avarés⁴³³. Danielle Jean, une immigrante arrivée en Floride en 1999, constate s'être faite plusieurs « connaissances » américaines sans qu'elle en fasse des amis.

Les gens sont moins chaleureux et font partie d'une autre mentalité. Les Américains, comme le disait un ami, t'ouvrent grand les bras à ton arrivée, mais ils ne les referment jamais. Les gens ne se voient pas en Floride. Nous, on est tout le temps dehors. Quand on vend des maisons, on trouve que les Canadiens ont comme premier critère la vue de la maison sur l'extérieur⁴³⁴.

Découlant à la fois des différences culturelles et de l'« intention vitale » qui persiste, ces commentaires suggèrent un maintien des distinctions sans pour autant nier une solidarité avec les Américains. Les répondants du sondage sont nombreux à apprécier le patriotisme des Américains et à remarquer que les différences sont « négligeables » entre Canadiens français et Américains. Les attaques du 11 septembre 2001 semblent éveiller la sympathie des Canadiens

⁴³² Roland et Simone DOYON, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 8 janvier 2009.

⁴³³ *Sondage auprès des Canadiens français de Palm Beach*, janvier 2008, 66 p.

⁴³⁴ Danielle JEAN, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 9 janvier 2009.

français envers leurs concitoyens américains. Un hivernant résume bien la pensée de plusieurs lorsqu'il constate que « nous sympathisons avec le 09-11. [Nous ne sommes] pas en accord avec la guerre en Irak, ni [avec celle qui oppose l'] Afghanistan [au] Canada [, mais nous] supportons les militaires impliqués⁴³⁵ ». Mais encore, revenant à l'ouverture, il ne s'agit plus d'une ouverture aux autres francophones, mais plutôt au milieu, à l'espace vécu. En janvier 2009, une hivernante canadienne-française du quartier PBMH annonce qu'elle offrira des cours d'espagnol en groupe dès l'hiver 2010. À la sortie de l'assemblée, une hivernante manifeste l'intérêt de s'y inscrire. « Ça me donnerait la chance de comprendre les gens ici un peu mieux⁴³⁶ », constate-t-elle. Ici encore, on s'intègre plus qu'on ne cherche à intégrer.

La mondialisation des communautés locales est d'ailleurs un phénomène qui est déclenché par la présence de nombreux groupes culturels dans un même milieu et les liens de plusieurs d'entre eux avec plusieurs régions de la planète. Michel Bock y critique l'effritement du national comme intermédiaire entre le local et le global, un mouvement qui affaiblit, selon lui, les leviers démocratiques qui structurent la société⁴³⁷. Le géographe Paul Simard nomme cette transformation la « glocalisation » des réalités. Le local et le mondial, les réseaux sociaux et virtuels, finissent par occuper plus de place dans le quotidien en formant des communautés déterritorialisées. Toutefois, le besoin de communalisation serait en train de réapparaître à l'aube du XXI^e siècle à son avis. La mobilité des communications, des biens et des personnes serait en train de diminuer l'importance de l'espace au profit d'une identité locale avec un sens d'appartenance restreint. À son avis, la « glocalisation » ramènera une vigueur nouvelle à la communauté quoiqu'il voie aussi l'affaiblissement de l'État-nation, des mécanismes

⁴³⁵ *Sondage auprès des Canadiens français*, 66 p.

⁴³⁶ [Identité dissimulée], *Entrevue*, janvier 2009.

⁴³⁷ Michel BOCK, « Se souvenir et oublier : la mémoire du Canada français, hier et aujourd'hui », dans : Joseph Yvon THÉRIAULT, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada*, Montréal, Fides, 2008, p. 190.

démocratiques, et ainsi, de tout projet politique⁴³⁸. La société canadienne-française et ses îlots en Amérique pourraient avoir un avenir prometteur dans cette perspective.

Alors que les premières communautés canadiennes-françaises du XX^e siècle en Floride ressemblaient énormément aux autres communautés ethniques en Floride, à la fin de ce siècle, les liens tissés entre Floribec et le Québec grâce aux technologies nouvelles font en sorte que la réalité de la métropole culturelle de Montréal peut devenir en partie la réalité locale. Dans *La Petite Vie*, lors du premier de ses 37 voyages à Plattsburgh en 1993, Moman (Serge Thériault) avait été complètement désorientée par l'absence de référents culturels et d'actualité canadienne au point qu'elle demanda à ses enfants au téléphone, si Pierre Elliott Trudeau était toujours premier ministre du Canada⁴³⁹. Il n'en aurait jamais été ainsi à Hollywood. À l'inverse des autres régions américaines, les produits commerciaux, la télévision et les journaux canadiens-français disponibles dans le sud-est de la Floride sont nombreux au point d'établir un « contact constant avec le Canada français et le Québec⁴⁴⁰ » comme le constate Tremblay. Dans les années plus récentes, il faudrait ajouter les antennes paraboliques et Internet qui rejoignent la majorité des Canadiens français recensés à Palm Beach respectivement à la fin des années 1990 et au début des années 2000⁴⁴¹. L'espace investi prend donc de plus en plus de place au quotidien grâce à ces réseaux virtuels. Cela étant dit, il faut se méfier de ces statistiques. Ce n'est pas autant la consommation de médias nouveaux que leur contenu qui importe. Certes, la disponibilité de chaînes francophones via les antennes paraboliques participe à la construction et au maintien de l'imaginaire canadien-français. Selon Desrosiers-Lauzon, les communautés floridiennes

⁴³⁸ Paul SIMARD, « Communautés locales et espace-monde. Les processus identitaires de la postmodernité », *Géographie et cultures*, 36 (2000), p. 4-16.

⁴³⁹ Claude MEUNIER, « Le voyage à Plattsburgh », *La Petite Vie*, 1, 1 (1993), Radio-Canada.

⁴⁴⁰ Rémy TREMBLAY, *Le concept de communauté en géographie vu à travers le petit Québec de la Floride*, thèse doctorale en géographie, Université d'Ottawa, p. 224-225.

⁴⁴¹ Voir : *Sondage auprès des Canadiens français*, 66 p.

subiraient une « virtualisation » en raison du changement de garde générationnel. Les baby-boomers qui atteignent la retraite durant cette période seraient ainsi plus portés vers les réseaux personnels extracommunautaires et les réseaux virtuels et moins vers les institutions classiques. La « génération civique » qui grandit durant la Grande Dépression et la Deuxième Guerre mondiale, quant à elle, était reconnue pour sa forte implication dans des organismes civiques⁴⁴². La donne change si on écoute peu d'émissions de langue française. De plus, si on transige moins avec sa communauté floridienne, on risque de voir s'effriter ses liens canadiens-français dans l'espace vécu. Certains se plaignent, depuis la venue d'Internet, que les gens ne sortent plus.

Déjà, on sortait dehors pour une marche et les gens se parlaient, remarque Rollande Asselin. Maintenant, les gens restent en dedans à faire de l'Internet et à écouter la secoupe ! La membriété au club, la participation aux activités, à la messe, tout est à la baisse⁴⁴³!

Le déclin du Club canadien-français de Lake Worth, suite au départ de Ouellette en 1997, symbolise peut-être aussi bien un changement de garde et la disparition de la vie active d'une génération que l'affaiblissement du caractère nationalitaire de la communauté et justement l'effet secondaire de l'adhésion aux réseaux virtuels. Il s'agit du moins d'une hypothèse intéressante. Alors qu'en 1997, les revenus du CCFA dépassaient les dépenses de 3 000 dollars, en 2004, c'est l'inverse : les dépenses dépassent les revenus de 2 800 dollars. Au cours de la période, les revenus diminuent de mille dollars et les dépenses augmentent de 4 600 dollars pour des activités moins réussies et moins fréquentées selon les propos de plusieurs⁴⁴⁴.

⁴⁴² Voir: Suzanne METTLER et Theda SKOCPOL, « The Civic Generation Over Time: Organizational Memberships, 1950-98 », *The Midwest Political Science Association*, communication libre, Chicago, 15 avril 2004, http://www.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/0/8/2/5/6/p82567_index.html, page consultée le 20 juin 2009; Godefroy DESROSIERS-LAUZON, *Southern Seduction. Canadian and American Snowbirds since 1945*, thèse doctorale en histoire, Université d'Ottawa, 2008, p. 36.

⁴⁴³ Rollande ASSELIN, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 11 janvier 2009.

⁴⁴⁴ Hector JOUBERT et Jean-Pierre DESMARAIS, *Club canadien français de Lake Worth inc. État d'opération du 1^{er} janvier au 31 décembre 1997*, février 1998, 1 p.; Albert SAVOIE et Gaëtan PICARD, *Club Canadien-Français de Lake Worth Inc. Bilan financier 2004*, février 2005, 1 p., dans : ACCFLW.

En février 1998, on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de la constitution en personne morale du CCFA. Quatre-vingt-deux personnes sont présentes du Moyen-Nord ontarien, de Montréal et de Québec⁴⁴⁵. Ouellette boycotte la cérémonie en disant que le prix d'entrée est trop bas pour que le CCFLW se maintienne. « De cette façon, le Club se dirige vers la faillite⁴⁴⁶ », explique-t-il lors d'une assemblée. Le président Hector Joubert rétorque en disant que Ouellette aurait amassé 50 000 dollars pour rien. « Au moins[,] les intérêts servent aux membres, s'exclame-t-il. Sinon[,] les [évaluateurs d'] impôts p[ro]sent des questions sur [notre statut en tant que] « club à but non lucratif [»] avec [50 000 dollars] et plus en banque⁴⁴⁷ ». On présente un budget déficitaire pour la première fois en 1999. Lors de l'AGA de l'année suivante, Ouellette se plaint également du fait que le CCFLW n'a plus de bénévoles. « [Je] ne comprends pas : il [y] avait toujours beaucoup de membres pour faire parti[e] du comité [quand j'étais président]. [J'en] avais même refus[é]⁴⁴⁸! » Les archives confirment ces critiques : lorsque le CA reçoit une démission en janvier 2004, la personne proposée pour remplacer l'ancien membre s'y refuse et on doit se contenter d'un membre par intérim jusqu'à la tenue de l'AGA suivante⁴⁴⁹. À l'automne 2004, le vice-président Clément Murray démissionne aussi⁴⁵⁰.

On décide, en février 2000, de supprimer les décorations des événements ainsi que le service de sécurité car « cela devient trop dispendieux⁴⁵¹ ». En janvier 2004, on annule les pique-

⁴⁴⁵ « Feb 21, 1998 », 3 p., dans : ACCFLW.

⁴⁴⁶ Maurice OUELLETTE, dans : « Assemblée annuelle le 15 fév. 98 présidée par Hector Joubert president à la sale « Casino Ball room » L.W. », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 45, dans : ACCFLW.

⁴⁴⁷ Hector JOUBERT, dans : *Ibid.*

⁴⁴⁸ « Assemblée générale tenue le 13 février 2000 à la salle « Casino Ball room » L.W. », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 84, dans : ACCFLW.

⁴⁴⁹ « Assemblée du 6 janv. 2004 chez Albert Savoie », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 116, dans : ACCFLW.

⁴⁵⁰ « 1^{re} ass. automne 2004 chez Albert Savoie », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 128, dans : ACCFLW.

⁴⁵¹ « Assemblée du 15 fév. 2000 chez Hector Joubert », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 87, dans : ACCFLW.

niques pour la saison 2004-2005⁴⁵². On continue aussi à exclure les immigrants canadiens-français du CA : en 1998, Solange Roy, l'épouse de l'ancien président du même nom, se présente en tant que conseillère, mais elle est défaite au profit d'une série de candidats uniquement hivernants⁴⁵³. Le CCFLW recrute néanmoins 293 membres en 1998-1999 et suggère de « n'accepter des nouveaux membres qu'après le 1^{er} déc[embre] »⁴⁵⁴. Pourtant, cinq ans plus tard, l'organisme se plaint qu'« à ce rythme[,] les prédictions sont très mauvaises pour l'avenir du club⁴⁵⁵ », un commentaire sur les difficultés financières et le piètre recrutement du CCFLW probablement. L'AGA de février 2006 attire 169 participants, contredisant ceux qui annoncent une disparition imminente du CCFLW⁴⁵⁶, mais un manque de verve pour le recrutement ainsi qu'une remise en question de la pertinence de l'organisme pourraient expliquer le déclin d'intérêt pour le mouvement⁴⁵⁷.

Pour sa part, le South Florida Pétanque Club (SFPC) voit le jour en 1995. Durant ses premières années, la grande majorité des membres sont canadiens-français et une minorité est française, mais des Américains anglophones y sont intégrés peu à peu au point où il fera la majorité de ses publicités en anglais. Conséquemment, la communauté tisse, à nouveau, des liens avec des Américains comme le faisait le CCFA durant les années 1970⁴⁵⁸. Ils organisent des parties toutes les semaines, animent des tournois, participent aux tournois régionaux et tiennent

⁴⁵² « Assemblée du 6 janv. 2004 chez Albert Savoie », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 114, dans : ACCFLW.

⁴⁵³ « Assemblée annuelle le 15 fév. 98 présidée par Hector Joubert président à la salle « Casino Ball room » L.W. », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 48, dans : ACCFLW.

⁴⁵⁴ « Assemblée annuelle le 14 fév. 1999 présidée par Hector Joubert », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 69, dans : ACCFLW.

⁴⁵⁵ « Ass. générale tenue le 15 février 2004 au Casino Ball Room sous la présidence d'Albert Savoie à 4h.30 », *Club canadien-français d'Amérique/ de Lake Worth*, p. 130, dans : ACCFLW.

⁴⁵⁶ *Ibid.*

⁴⁵⁷ Maurice OUELLETTE, « Maurice Ouellette en Floride », *Quelque part entre la 11 et la 17*, Première chaîne de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, 19 décembre 2006.

⁴⁵⁸ Armand LALLINEC, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 8 janvier 2009.

des assemblées annuelles pour actualiser la vision de l'organisme⁴⁵⁹. Malgré le fort niveau d'activité, l'organisme souhaite être entièrement apolitique. Puisque « la politique tue l'homme » selon Armand Lallinec, le fondateur du SFPC, il n'est pas étonnant que les règlements administratifs de l'organisme affirment que « *the intention of this Club is strictly for social and competitive contact, and the discussion of religion and of politics is not permitted*⁴⁶⁰ ». Tirant sa leçon de l'Alliance française de Miami, Lallinec arrive au constat que les communautés sont mieux servies lorsqu'elles écartent la politique de leur réalité. « Ils sont toujours en chicane là-bas. [...] Les Canadiens français ne sont pas de même⁴⁶¹ » avance-t-il. L'utilisation de l'anglais semble pourtant négliger la différence culturelle, un geste très politique pourtant.

Jacques Drouin, agent immobilier de Québec, décide de faire du marché québécois pour les maisons en Floride sa niche dès 1998. Avec sa conscience générationnelle des baby-boomers, il lance avec sa conjointe Danielle Jean *Le Palm Beach en français* à l'automne 2004⁴⁶². Leur objectif est de doter Palm Beach d'un journal saisonnier qui « rendr[a] service en désarmant [*sic*] les nouveaux arrivés francophones et [qui fera] de la publicité pour l'immobilier⁴⁶³ » par l'envoi du feuilleton (un magazine dès 2007) aux 5 000 foyers francophones du comté de Palm Beach⁴⁶⁴. Ils cherchent aussi à « bâtir un réseau de commerçants francophones et de regrouper des gens qui aiment ça parler en français [car] quand t'es pas dans ton pays, c'est fort les racines⁴⁶⁵ ». Le journal est aussi un outil de marketing afin de recruter les clients francophones potentiels dans un forum commun. Ils privilégient le vocable « francophone » pour convenir au plus grand nombre de Canadiens français.

⁴⁵⁹ *Le South Florida Petanque Club Inc. – Schedule January-April 2009*, 26 novembre 2008, 1 p., dans : Archives du South Florida Pétanque Club (ASFPC)

⁴⁶⁰ *South Florida Pétanque Club Inc. By-Laws*, 1995, p. 1, dans : ASFPC.

⁴⁶¹ Armand LALLINEC, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 10 janvier 2008.

⁴⁶² Jacques DROUIN, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 9 janvier 2009.

⁴⁶³ Danielle JEAN, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 9 janvier 2009.

⁴⁶⁴ « Le retour des 'snowbirds' », *Palm Beach en français*, 2, 1 (septembre-octobre 2005), p. 1.

⁴⁶⁵ JEAN, *Entrevue*, 9 janvier 2009.

On a beaucoup des Canadiens français de l'Ontario, des Québécois, quelques-uns du Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Écosse, y'a des Français aussi. De l'Ontario, y'en a pas mal. Assez que maintenant, y faut faire attention quand on parle parce que nous on dit « Québécois » et pour nous c'est égal à « francophone », mais c'est sûr que, quand t'es pas au Québec, c'est pas la même chose, c'est « canadien-français ». Faque maintenant, quand on s'adresse aux gens [on privilégie « francophone »]. On se l[e] fait dire! Y'[ont] raison aussi [de le noter]⁴⁶⁶!

Malgré tout, ils semblent avoir un objectif canadien-français en tête en faisant appel au terme « francophone ». Le journal offre des conseils concernant la protection des propriétés foncières pendant les mois d'inoccupation et une chronique juridique rédigée par une avocate québécoise immigrante⁴⁶⁷. Le journal relate aussi un programme culturel soulignant les pièces musicales et théâtrales présentées au Kravis Centre for the Performing Arts de West Palm Beach⁴⁶⁸.

Au milieu des années 2000, on compte plus d'une trentaine d'entrepreneurs et de professionnels francophones dans le comté, dont deux décoratrices (Danielle Jean et L'Atelier de Provence), un rénovateur (Gilles Hababou), un assureur (Martin Rivard), deux avocats (Sarn Levine, Nancy Lapierre), une artiste de céramique, deux coiffeurs (Eliza et Janet, Jean-Jacques Coiffure), un comptable (Brahm Levine), un dentiste (Marc Bilodeau), un agent immobilier (Jacques Drouin), un médecin (Jean-Claude Bourque), une ménagère (Brigitte Santerre), un notaire (Christine Marchand-Manze), deux physiothérapeutes (Carole Lapointe, Yves Cartier), une agente de voyages (Nicole Veilleux), deux enseignantes de français (Patricia Chevalier et Carole Desjardins du Palm Beach French Education Board), une pharmacienne (Nancy Dubé), une diététicienne (Denise Charette), un instructeur de tennis (Mark's Centre Court), deux massothérapeutes (Rassika Bourgi et Johanne Bellehumeur), trois services de golf (Dan Pesant,

⁴⁶⁶ JEAN et DROUIN, *Entrevue*, 9 janvier 2009.

⁴⁶⁷ Voir : Jacques DROUIN, « Préparer sa propriété pour une absence prolongée ». *Palm Beach en français*, 1, 4 (mars-avril 2005), p. 1; Christine MARCHAND-MANZE, « Le mandat d'inaptitude québécois et sa validité en Floride », *Palm Beach en français*, 2, 3 (janvier-février 2006), p. 3; D'ailleurs, la série complète des *Palm Beach en français* est disponible au www.palmbeachenfrancais.com.

⁴⁶⁸ Jacques DROUIN, « Saviez-vous que », *Palm Beach en français*, 2, 2 (novembre-décembre 2005), p. 3.

Pro Golf et Mary-Lee Cobick), six restaurants (Café Joley, La Bohème Bistro, La Cigale, Jean-Pierre Bistro, Olio et l'Anjou) ainsi que quatre boulangeries (Le Petit Pain, deux succursales de Paris In Town et Paris Bread)⁴⁶⁹.

Le degré de francité de chacun de ces services dépend de la clientèle desservie. Il va de soi que les enseignants de français travaillent dans la langue de Molière. L'agent immobilier Jacques Drouin et l'assureur Martin Rivard⁴⁷⁰ affirment que la clientèle francophone représente leur niche dans les affaires et qu'ils travaillent donc presque uniquement en français. D'autres travaillent sans doute dans les deux langues alors que d'autres encore ne doivent travailler qu'en anglais, vraisemblablement, en offrant des services en français lorsqu'ils sont demandés. Cette situation dans les services ressemble bien à la réalité de plusieurs communautés de la francophonie canadienne.

Au printemps 2007, Drouin lance l'idée aux lecteurs du *Palm Beach en français* de créer un club d'activités récréatives⁴⁷¹. Alors que trois décennies plutôt, les soirées dansantes et les pique-niques auraient été proposés par le CCFA, son sondage révèle un intérêt marqué pour le golf, le tennis, les soupers gastronomiques, les soirées de vin et fromage, les excursions, les conférences, parmi d'autres activités⁴⁷². Cette cohorte de Canadiens français semble bien posséder les goûts d'une classe moyenne urbaine.

À l'automne 2007, on fonde le Club Franco-Unis suite à un intérêt qui surprend « agréablement » Drouin. L'objectif est donc de réunir les « francophones » à Palm Beach. « Le message est clair, déclare-t-il à l'automne 2007, nos *concitoyens francophones*⁴⁷³ veulent des

⁴⁶⁹ « Bottin des gens d'affaires dans Palm Beach », *Palm Beach en français*, 1, 3 (janvier-février 2005) p. 4; 2, 2, (novembre-décembre 2005) p. 4; 3, 2, (hiver 2007) p. 4; 3, 3, (printemps 2007) p. 4; 4, 1, (automne 2007) p. 4; 4, 2, (décembre 2007) p. 6; 4, 3, (février 2008) p. 4.

⁴⁷⁰ Martin RIVARD, *Entrevue*, Lake Worth (Floride), 13 janvier 2009.

⁴⁷¹ Jacques DROUIN, « Nous voulons savoir ??? », *Palm Beach en français*, 3, 3 (printemps 2007), p. 1.

⁴⁷² « Sondage », *Palm Beach en français*, 3, 3 (printemps 2007), p. 3.

⁴⁷³ Les mises en italique dans les citations suivantes sont celles des textes originaux.

activités de toutes sortes, allant des tournois sportifs aux soirées dansantes en passant par des cours et des excursions. » Les fondateurs cherchent à rassembler « plusieurs francophones, *résidents permanents* et *snowbirds* du Québec ou de la France, en général⁴⁷⁴ ». Il s'agit donc de gens de filiation française et non pas d'immigrants francophones d'Haïti ou d'Afrique par exemple. L'idée « est née lorsque nous avons commencé à ressentir les 'blues' du Québec⁴⁷⁵ », avancent-ils. « Le golf, le tennis, les soirées dansantes, les excursions, [la consommation de] bonne bouffe et [d]e bon vin » sont les activités de choix, mais ils cherchent, avant tout, à « parler en français dans un monde d'*anglophones* et de '*spanishs*' ». Ils poursuivent dans leur journal :

Nous aimons la compagnie de gens qui partagent une *langue* et des *racines* communes. Nous avons des amis américains... *mais c'est pas pareil*[.] Nous aimons la Floride[,] mais avec une saveur et une '*chaleur*' de chez-nous⁴⁷⁶.

Il s'agit bien du Canada français et de la France qui serviront, non pas à favoriser une intégration, mais à combattre l'ennui, ce qui rejoint les idées de Simard sur le besoin d'une communauté physique pour bonifier les communautés virtuelles à la longue. On n'exclut pas la possibilité que d'autres gens soient invités, mais le rassemblement de gens partageant un espace vécu demeure l'objectif principal. La communauté trouve sa facette virtuelle par le biais du site www.leclubfrancosunis.com qui devient une « salle paroissiale virtuelle⁴⁷⁷ » au dire de Drouin, faute d'avoir un espace concret pour échanger et se rencontrer. Le Club cherche donc à combler une lacune dans la vie sociale à Palm Beach entre adultes canadiens-français quel que soit leur statut de résidence. On privilégie la tranche démographique ayant entre 35 et 55 ans, soit un groupe bien établi sur le marché du travail, à la veille de prendre sa retraite ou ayant récemment

⁴⁷⁴ Danielle JEAN et Jacques DROUIN, « Le Club FrancosUnis », *Palm Beach en français*, 4, 1, (automne 2007), p. 1.

⁴⁷⁵ *Ibid.*

⁴⁷⁶ *Ibid.*

⁴⁷⁷ DROUIN, *Entrevue*, 9 janvier 2009.

pris sa retraite⁴⁷⁸. Avec le lancement du CFU, le *Palm Beach en français* augmente la quantité de contenu de ses pages. On rapporte dans ce numéro que, déjà, 348 personnes y sont inscrites⁴⁷⁹. Des tournois de golf francophones, une soirée de la veille du Jour de l'An, un service d'échange de livres et de DVD francophones, des conseils et des cours sur le golf et l'assurance, des cours d'anglais et d'espagnol sont au rendez-vous⁴⁸⁰.

Au printemps 2008, on annonce une « mission accomplie⁴⁸¹! » car le CFU a recruté 480 personnes au bout d'un an de campagne. Drouin et Jean espèrent l'étendre un peu partout en Floride et peut-être même ailleurs aux États-Unis comme le voulait le CCFA deux générations auparavant. Mais encore, la notion de continuité linguistique chez les enfants est absente de leur plan d'action, bien qu'ils souhaitent que le Gouvernement du Québec fasse quelque chose pour garantir une instruction de langue française aux enfants québécois en Floride⁴⁸². On cherche avant tout à rassembler les Canadiens français dépaysés sans qu'un objectif concret par rapport à leur devenir soit formulé. C'est une certaine secondarisation du français qui a lieu de façon semblable, mais sans qu'on aille aussi loin que le CCFA des années 1970. Le CFU semble être dépourvu d'intention nationalitaire. Parfois, c'est la dénomination qui reflète le changement de statut de l'organisme : un château fort du comté de Broward, par exemple, le Club canadien d'Hallandale devient le Club Tropical en 2008 par exemple⁴⁸³.

⁴⁷⁸ Jacques DROUIN « Les dernières nouvelles », *Palm Beach en français*, 4, 2, (décembre 2007) p. 3.

⁴⁷⁹ *Ibid.*

⁴⁸⁰ Jacques DROUIN « Les activités à venir », *Palm Beach en français*, 4, 2, (décembre 2007) p. 3; Nancy LAPIERRE « La Floride en Vélo : Sécurité et Lois », *Palm Beach en français*, 4, 2, (décembre 2007) p. 2; Mary-Lee COBICK « Les 'tips' de Mary-Lee », *Palm Beach en français*, 4, 3, (février 2008) p. 3; [Publicité sans nom], *Palm Beach en français*, 4, 2, (décembre 2007) p. 3; « Leçons de golf », *Palm Beach en français*, 4, 3, (février 2008) p. 3.

⁴⁸¹ Jacques DROUIN, « Chronique immobilière », *Palm Beach en français*, 4, 4, (printemps 2008), p. 1.

⁴⁸² JEAN, *Entrevue*, 9 janvier 2009.

⁴⁸³ [Publicité], *Le Soleil de la Floride*, 26, 19 (24 janvier 2008), p. 5.

Moins d'un siècle après la Conquête, Lord Durham prévoyait l'assimilation des « Canadiens » dans les rangs britanno-protestants du Dominion. Près de deux siècles plus tard, plusieurs Canadiens français maintiennent et continuent à faire de l'histoire au sein de la société canadienne-française. Il serait simpliste d'affirmer le déclin définitif de la communauté canadienne-française à Palm Beach étant donné la variété de services et d'activités offertes. Cela étant dit, son statut nationalitaire se fait remettre en question peu à peu et l'intégration la majorité floridienne devient plus importante. Le nombre d'hivernants et d'immigrants augmente entre 1990 et 2000 et de nouveaux organismes et entreprises francophones voient le jour au cours des années 2000, ce qui devrait démentir cette tendance. Mais l'absence de moyens pour transmettre la langue française aux enfants et le manque d'intérêt pour accueillir des francophones non canadiens-français ou non européens mine la viabilité de la Floride canadienne-française ainsi que la possibilité de voir émerger une francophonie floridienne plurielle. La Floride a perdu et a regagné une partie de son lustre entre 1992 et 2009 et elle change à la fois pour le pire et pour le meilleur. Pour le pire, puisque les Canadiens français hésitent toujours à créer des institutions qui pourraient favoriser la continuation de leur histoire en Amérique française, comme le dirait Thériault. Cette timidité empêche, à bien des égards, l'émergence d'une francophonie véritablement ouverte sur le monde, la société canadienne-française et son milieu. Pour le meilleur, puisque les Canadiens français semblent faire preuve d'une aisance plus grande avec leur espace vécu tout en ayant la possibilité d'adhérer à leur espace investi canadien-français par le biais des médias nouveaux. Le succès de cette communauté dépendra de sa capacité à apprendre des communautés francophones en milieu minoritaire qui réussissent à concilier les deux espaces.

CONCLUSION

LA POURSUITE DE L'HISTOIRE D'AMOUR ENTRE LES CANADIENS FRANÇAIS ET LA FLORIDE

Tu comprends que, la première fois que tu viens [en Floride], au début des années 60, puis t'as quasiment rien vu, t'arrives ici en plein mois de février puis tu vois les plages, les fleurs puis le soleil... tu veux plus rien savoir ! [rires] ... C'est quoi l'affaire de se rouler dans la neige⁴⁸⁴?

– Nicole Bureau, *Entrevue*, 9 janvier 2008.

On a longtemps dit que les Canadiens français n'ont cherché qu'à survivre sur le continent américain. Pourtant, à analyser la société canadienne-française de la perspective de l'« intention » ou de la volonté de « faire société », on peut comprendre dans quelle mesure elle a voulu vivre. La quête universelle pour une vie meilleure définit souvent le degré d'adhésion au Canada français et c'est dans cette mesure qu'on peut mieux apprécier leur histoire dans le *Sunshine State* du XIX^e siècle à nos jours.

Pour les immigrants canadiens-français qui s'installent en Floride pendant l'essentiel du XX^e siècle, la Floride est une frontière⁴⁸⁵, un « *Far South* » qui permet la sortie d'un Québec traditionaliste au profit d'une réalité américaine plus libérale et plus agréable en émergence. Partir pour s'installer en Floride durant ces années est un geste audacieux, non seulement en raison de la longueur du voyage, mais aussi en raison de la faiblesse de la présence de ressortissants canadiens-français. Ils ne sont, au bout du compte, que 1 800 en 1950⁴⁸⁶. On cherche l'intégration à la société floridienne par plusieurs moyens pour améliorer son statut socioéconomique. Plusieurs réussiront. Dès 1971, le Club canadien-français d'Amérique aide les immigrants à se créer des réseaux de sociabilité avec des gens « de toutes les nations » dans un

⁴⁸⁴ Nicole BUREAU, *Entrevue*, Lantana (Floride), 9 janvier 2008.

⁴⁸⁵ Au sens du mot anglais *frontier* qui n'a pas d'équivalent en français.

⁴⁸⁶ « Florida + French Canadian + 1950 », dans : *Univerity of Virginia Library – Historical Census Browser*, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus>, site consulté le 17 octobre 2008.

contexte bilingue. On cherche aussi à faciliter la préservation du français chez les enfants dans la sphère privée.

L'arrivée d'une masse d'hivernants et de vacanciers durant les années 1970 transforme l'état du fait français en Floride. On part moins de l'espace canadien-français pour la Floride autant qu'on se rend à un autre pôle de ce premier tout simplement. La croissance spectaculaire dans le nombre d'organismes et de services tout comme une ambiance canadienne-française due à la mobilité constante entre le Canada central et la Floride de plusieurs hivernants et touristes fait en sorte que ces communautés s'enchaînent, ne serait-ce que partiellement, au sein du Canada français. Le changement de vocation du CCFA en témoigne bien. Au lieu de s'intégrer à la vie floridienne, l'organisme cherche à maintenir la cohésion entre les Canadiens français à Palm Beach. On devient hivernant, souvent, parce qu'il n'est plus nécessaire de prendre un statut officiel pour profiter de la chaleur floridienne durant l'hiver. Le revenu excédentaire, les régimes de retraite, l'espérance de vie, la technologie et les routes nouvelles le permettent et l'encouragent désormais. Même les universitaires commencent à s'intéresser à la vie canadienne-française en Floride, une vie souvent plus active que dans plusieurs régions bilingues du Canada.

Au début des années 1990, les bouleversements démographiques causés par l'arrivée d'une nouvelle cohorte de Latino-Américains et de nouveaux touristes (dont les Canadiens français) suscitent des accrochages entre hispanophones, « Yankees », Afro-Américains et Canadiens français qui sont jugés, pour leur part, gênants et égoïstes. Bien que le tourisme subisse une chute importante, l'immigration canadienne augmente de 22 pour cent et le nombre d'hivernants double entre 1984 et 2007. Alors que le Québec subit des mutations identitaires importantes, la communauté canadienne-française de Palm Beach semble aussi chercher à mieux comprendre la majorité et à s'ouvrir à elle. Assez paradoxalement, l'imaginaire canadien-

français est de plus en plus accessible par le biais des antennes paraboliques et d'Internet. Mais encore faut-il consommer des médias en français pour adhérer à cet imaginaire. Si on délaisse la communauté de ressortissants, on ne se rapproche pas forcément de son espace investi. L'absence de liens avec des francophones d'autres groupes ethniques ainsi que de moyens pour les immigrants canadiens-français s'installant en Floride d'instruire leurs enfants en français mettant en doute la capacité de cette communauté de se maintenir autrement que par le maintien de la migration temporaire. La route vers un espace franco-floridien semble plein d'obstacles, bien qu'il serait téméraire d'affirmer que ces obstacles sont insurmontables.

Décrire la Floride canadienne-française en 2009, c'est décrire la cohabitation de tendances au maintien et à la rupture. La pensée de l'immigrant Jacques Drouin résume assez bien la complexité des motivations de la Floride canadienne-française :

On est peut-être moins stressé ici. J'dirais que, même si on travaille, on se sent toujours un petit peu en vacances parce qu'y fait beau ici. Le samedi soir, quand on soupait au Québec, j'étais tanné d'entendre les discussions et les critiques au sujet du gouvernement et si et de ça, les séparatistes puis les autres, comment t'es appelle encore, les fédéralistes ! Puis ça finit par être toujours des discussions autour de ces choses-là : « Pourquoi est-ce qu'on change pas si, pourquoi est-ce qu'on change pas ça? » Puis là, je me suis dit « si t'es pas content, pourquoi tu restes ici? Va donc voir ailleurs ! » Puis là que je suis ailleurs, je me dis que c'est peut-être pas si pire que ça au Québec [rires] ! Y'a des choses qui sont ben agaçantes comme les impôts puis le niveau de taxation, ça, ça reste agaçant parce que c'est complètement différent. Ici, les impôts, y nous en restent après qu'on a fini de travailler. Par contre, au niveau social, au niveau du peuple, au niveau de la richesse de la culture, ça n'a pas de prix. C'est ça qui nous manque le plus. Un *snowbird* m'a dit une fois, « tu sais Jacques, si y faisait beau de même à Montréal, on serait pas ici⁴⁸⁷ ! »

Bien qu'un « agacement » semble se maintenir à l'endroit du Québec, un attachement, ou un respect dirait Thériault, pour le Canada français semble demeurer indéfectible. Les cyniques diraient que ces gens ont tout de même fait le choix d'abandonner le Québec et la francophonie canadienne. Les « vitalistes » diraient que ce sont ces gens qui sont les plus aptes à dynamiser l'ambiance francophone en Floride.

⁴⁸⁷ Jacques DROUIN, *Entrevue*, Greenacres (Floride), 9 janvier 2009.

Il y aurait donc raison de croire que l'« intention » canadienne-française n'est pas forcément en contradiction avec l'américanité, dans la mesure où l'américanité de Bouchard n'est pas la seule. Plusieurs s'adaptent au milieu, mais en maintenant leur espace vécu et leur adhésion à l'intention nationale. Il y aurait peut-être aussi une américanité autre que celle de Bouchard qui chercherait à embrasser le continent tout en maintenant ses attaches nationales. En Floride, aucune élite n'impose cette adhésion : ce sont les gens ordinaires qui la font et qui la refont. Sur ce point, même les américanistes convaincus Robert Chodos et Eric Hamovitch arrivent au constat que la conjugaison du rêve continental avec la particularité nationale demeure le défi et la richesse de la réalité du Québec et de l'Amérique française⁴⁸⁸.

Notre étude cherchait à comprendre les motivations et les implications de l'installation en Floride par l'entremise de l'exemple de Palm Beach. Par l'analyse de nombreuses sources (orales et écrites) nous voulions offrir un portrait inédit de la Floride canadienne-française. Malgré tout, il existe toujours du chemin à faire afin de peindre un tableau complet de cette réalité. Il serait intéressant, par exemple, d'évaluer l'impact du climat sur les mœurs et les idées. Il y aurait des parallèles à faire entre les tempêtes de neige et les ouragans, mais nous n'avons pas pu recueillir assez de données à cet effet. Anne Gilbert et Godefroy Desrosiers-Lauzon ont d'ailleurs déjà établi de nombreuses pistes de réflexion dans leurs articles forts intéressants⁴⁸⁹. D'autres entrevues avec les descendants d'immigrants canadiens-français permettraient d'évaluer le niveau de transmission de la culture, de la langue et de la religion d'une génération à l'autre et d'évaluer si la « vie meilleure » recherchée par leurs parents et grands-parents s'est concrétisée.

⁴⁸⁸ Robert CHODOS et Eric HAMOVITCH, *Quebec and the American Dream*, Toronto, Between the Lines, 1991, p. 223.

⁴⁸⁹ Anne GILBERT, « La nature comme résignation », dans : Caroline ANDREW (dir.), *Dislocation et permanence*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 39-57 ; Godefroy DESROSIERS-LAUZON, « Nordicité et identités québécoise et canadienne en Floride », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 9, 2 (2006), p. 137-162.

Trois entrevues ont quand même révélé des pistes intéressantes à ce niveau⁴⁹⁰. Les impressions des enfants et des petits-enfants qui visitent leurs grands-parents pendant l'hiver seraient aussi intéressantes à analyser tout comme celles de Canadiens français qui quittent la Floride en quête d'une vie meilleure ailleurs.

Enfin, les mutations identitaires des années 1990 pourraient mener à la reformulation de la francophonie en une Floride française capable de rejoindre tous les francophones de l'État. Il serait, cela dit, bien prématuré d'imposer le vocable « franco-floridien » à la population canadienne-française qui est à l'aise dans son recours à plusieurs vocables pour se définir. Même le terme « floribécois⁴⁹¹ » semble prématuré, ne serait-ce pour la simple raison qu'il ne prend pas en compte les autres francophones qui participent pourtant au Petit Québec de Hollywood. Nous pourrions parler de « Franco-Floridiens » lorsque le dialogue sera entamé entre francophones.

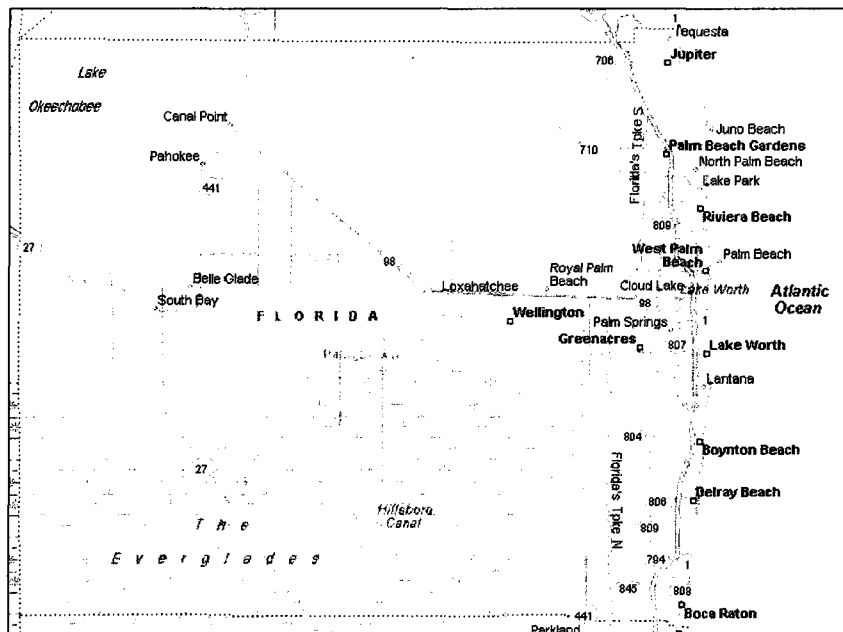
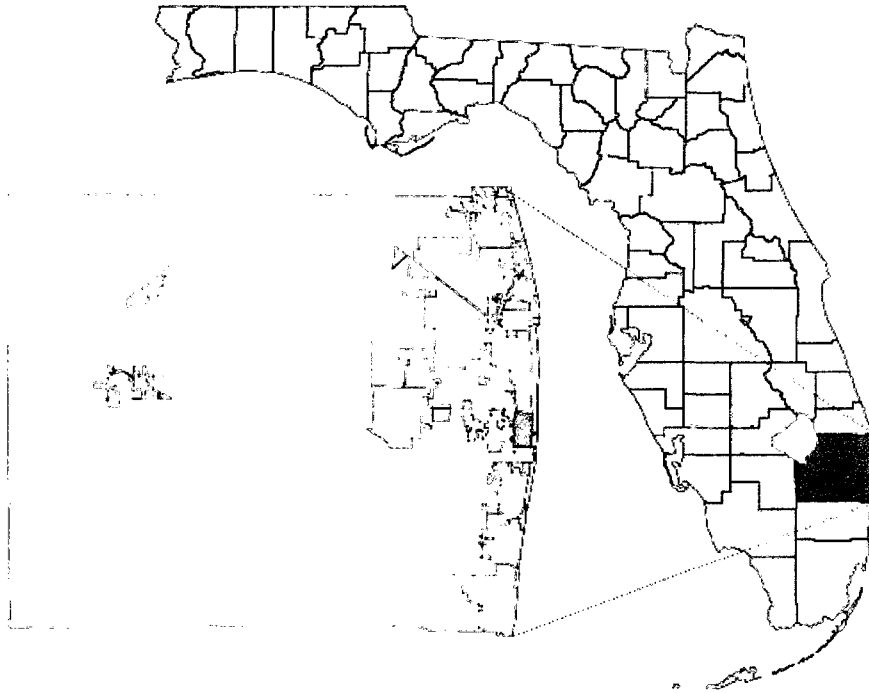
Cette attraction de la Floride chez les Canadiens français depuis le XIX^e siècle illustre une intention qui est parfois en contradiction, parfois en concordance avec l'intention canadienne-française. Alors que plusieurs immigrants s'y sont installés pour gagner leur vie ou même pour faire fortune dans le Sud ensoleillé, cette région s'inscrit dans la mémoire collective du Canada français comme un lieu historique du Canada français. Il s'agirait, paradoxalement, d'une échappatoire dont on se souvient et qui est ancrée dans la mémoire. C'est par sa permanence dans l'imaginaire du Canada français que la Floride semble demeurer la plus constante d'une époque à l'autre. L'État du soleil ne constitue donc pas un échec ou une réussite du Canada français, mais plutôt un riche exemple nous permettant de mieux en saisir la nature.

⁴⁹⁰ Michèle ASSELIN et Patrick ASSELIN, *Entrevue*, Silver Springs Shores (Floride), 10 janvier 2009; Martin RIVARD, *Entrevue*, Palm Springs (Floride), 13 janvier 2009.

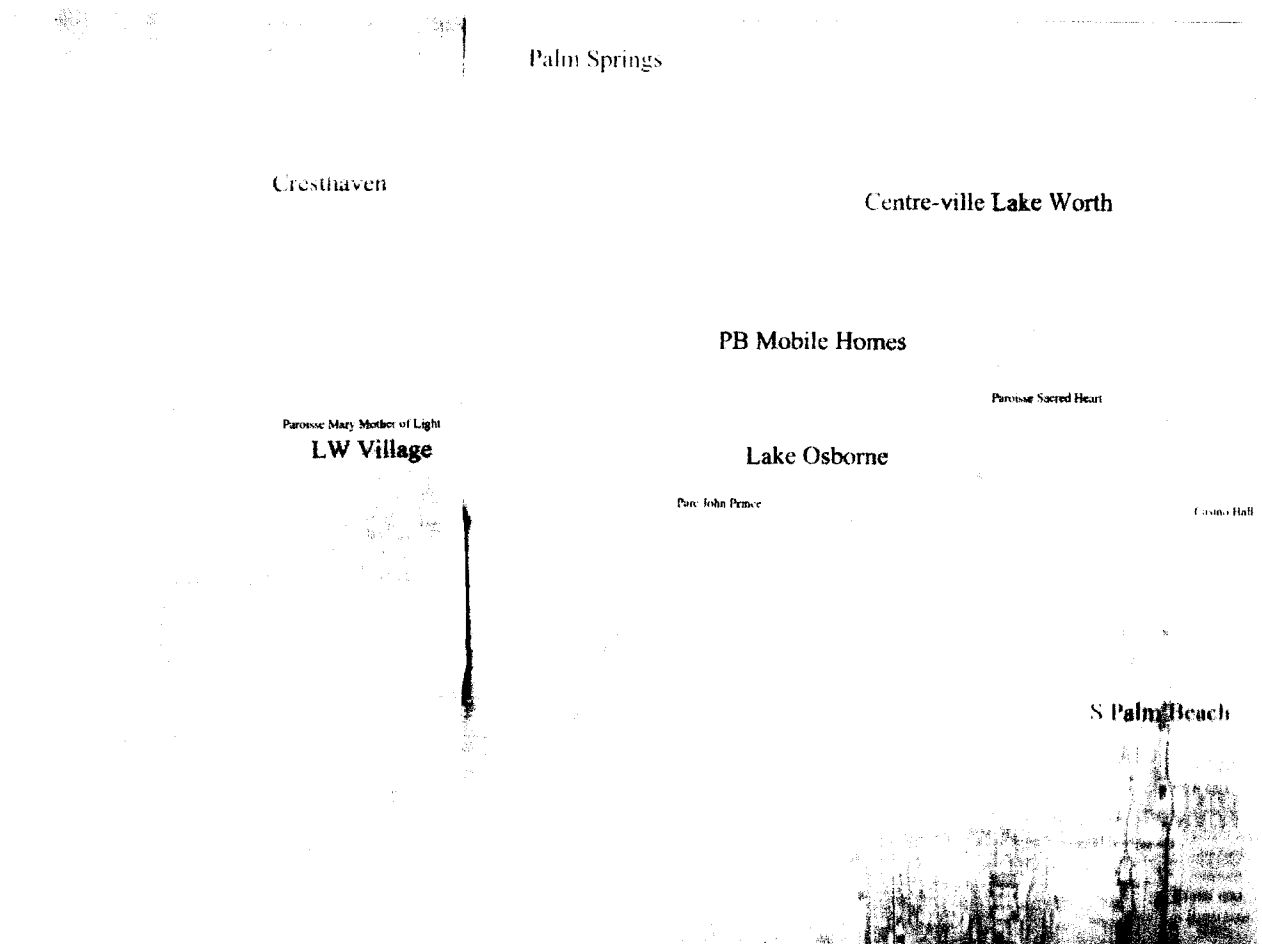
⁴⁹¹ Voir : Rémy TREMBLAY, *Le concept de communauté en géographie vu à travers le petit Québec de la Floride*, thèse doctorale en géographie, Université d'Ottawa, 2000, p. 206.

ANNEXE A

LOCALISATION DU COMTÉ DE PALM BEACH ET DE LA VILLE DE LAKE WORTH



SOURCE : « Palm Beach County », *Florida County Maps*,
http://www.floridacountiesmap.com/graphics/palmbeach_map.gif, page consultée le 23 septembre 2008.

ANNEXE B**LA PRÉSENCE CANADIENNE-FRANÇAISE DANS PALM BEACH, 2003**

SOURCE : *Palm Beach County Street Map*, Williamston (Michigan), Universal Map, 2008, 1 p. Carte adaptée par l'auteur.

ANNEXE C
IMAGES DE LA COMMUNAUTÉ



Image C.1 : Maurice Ouellette, Yolande Ouellette et Edna Dupuis, Lake Worth, ca. 1975.
SOURCE : Archives personnelles de Rollande Asselin.



Image C.2 : Soirée dansante de la St-Valentin au Club canadien-français d'Amérique, 1977.
SOURCE : Archives personnelles de Roland Doyon et Simone Doyon.



Image C.3 : Centre-ville de Lake Worth, janvier 2009.
SOURCE : Collection de l'auteur.



CLUB CANADIEN D'AMERIQUE INC.

**Come and Enjoy
Our Variety of Music & Dance**

**EVERY OTHER SATURDAY NIGHT
Tout Les Deux Samedi Soir**

Public Invited

606

Street L.W.

KNIGHTS of COLUMBUS HALL

Inf: 967 - 3054 - 0031

B.Y.O.B.

8:30 P.M. Till 1A.M.

Image C.4 : Publicité annonçant les soirées dansantes du Club canadien-français d'Amérique, ca. 1978.
SOURCE : Archives personnelles de Roland Doyon et Simone Doyon.



Image C.5 : Plage de Lake Worth, janvier 2009.
SOURCE : Collection de l'auteur.



Image C.6 : Parc John Prince, lac Osborne, Lake Worth, janvier 2009.
SOURCE : Collection de l'auteur.

ANNEXE D**GUIDE D'ENTREVUE (JANVIER 2008 ET JANVIER 2009)**

1. Identifiez-vous.
2. Quand avez-vous visité la Floride pour la première fois ?
3. Pourquoi avez-vous décidé d'(émigrer/hiverner) en Floride ?
4. À quoi ressemblait votre milieu d'origine au moment de votre départ ?
5. Pourquoi choisissiez-vous Palm Beach et la Floride ?
6. Comment aviez-vous trouvé le milieu d'accueil ?
7. Quel a été votre rôle dans la communauté ?
8. Pourquoi fondait-on le Club canadien-français d'Amérique en 1971 ?
9. Comment définiriez-vous vos relations avec les Américains et les autres immigrants à l'époque ?
10. Comment la communauté a-t-elle vu l'arrivée d'une masse d'hivernants durant les années 1970 et 1980 ?
11. Quelles sont vos relations avec le milieu ?
12. Comment le milieu a-t-il changé durant vos années ici ?
13. Que savez-vous du travail au noir ?
14. Est-ce que votre pouvoir d'achat ou votre qualité de vie se sont améliorés en Floride ?
15. Comment vous définissez-vous et pourquoi ?
16. Comment la technologie a-t-elle changé votre vie ?
17. Quel impact ont eu les événements politiques au Québec sur votre vie en Floride ?

ANNEXE E**SONDAGE AUPRÈS DES CANADIENS FRANÇAIS DE PALM BEACH (JANVIER 2008)**

Encercler toutes les réponses qui s'appliquent à vous. Remplissez les tirets lorsqu'il y a lieu. Sentez-vous à l'aise de ne pas répondre aux questions qui ne vous concernent pas. N'hésitez pas à ajouter des commentaires sur une autre feuille si l'espace donné est insuffisant pour répondre.

L'identification

1. Votre année de naissance
2. Votre lieu d'origine
3. Votre ville d'origine
4. Votre métier/travail avant d'être à la retraite
5. L'année de votre premier voyage en Floride
6. L'année de votre premier hiver en Floride
7. Le type de logement dans lequel vous habitez
 - a. motorisée/maison mobile/condo/app.

La communauté

8. Qui hivernait en Floride avant votre arrivée ?
 - a. amis/parenté/les deux/personne
9. Depuis quelle année êtes-vous membre du club ?
10. Qu'est-ce qui vous a attiré au Club ?
 - a. Parenté/amis/événement/publicité
11. Pourquoi continuez-vous de venir en Floride ?
12. Vous passez combien de temps en Floride par année ?
 - a. 1-3 mois/4-6 mois/7-9 mois/10-12 mois
13. Le Club se portera comment dans l'avenir ?
 - a. Mieux/aussi bien/moins bien/mal

Les relations internes

14. Quel mot définit (ou quels mots définissent) mieux le club ?
 - a. Francophone/canadien/canadien-français
15. Comment vous identifiez-vous en présence d'Américains ?
 - a. Canadian/French Canadian/Quebecker/Ontarian
16. Comment vous identifiez-vous au Club ?
 - a. Canadien/Can. français/Québécois/Ontarien
17. Comment vous identifiez-vous au Canada ?
 - a. Canadien/Can. français/Québécois/Ontarien
18. Est-ce que la montée du séparatisme au Québec a influencé votre décision de venir en Floride ?
 - a. Beaucoup/un peu/pas du tout
19. La différence entre Québécois, Acadiens et Franco-Ontariens est...
 - a. évidente/perceptible/négligeable/inexistante
20. La relation entre Québécois, Acadiens et Franco-Ontariens est...
 - a. excellente/bonne/moyenne/parfois difficile

Le travail (si cela s'applique)

21. Travaillez-vous au cours de l'hiver ?
 - a. Pas du tout/parfois/souvent/toujours/autrefois
22. Se trouver du travail en Floride, c'est...
 - a. très facile/facile/peu facile/difficile
23. Vous avez travaillé dans quel secteur ?
 - a. Nettoyage/construction/mécanique/restauration
24. Entre quelles années avez-vous travaillé en Floride ?

Les relations avec le milieu

25. Iriez-vous en Floride s'il faisait beau au Canada à l'année longue ?
 - a. Oui/peut-être/non
26. Quel est votre niveau d'anglais ?
 - a. Excellent/bon/moyen/pauvre/inexistant
27. Depuis que vous venez en Floride, votre anglais s'est...
 - a. beaucoup amélioré/amélioré/resté semblable
28. Vos contacts avec les Américains sont...
 - a. quotidiens/hebdomadaires/mensuels/rares/inexistants
29. Vos contacts avec les Hispaniques sont...
 - a. quotidiens/hebdomadaires/mensuels/rares
30. Vos contacts avec les Noirs sont...
 - a. quotidiens/hebdomadaires/mensuels/rares
31. Face à votre usage du français en public, les Floridiens réagissent...
 - a. bien/aucunement/mal
32. Les Canadiens français à Palm Beach sont traités...
 - a. souvent bien/parfois bien/parfois mal/souvent mal
33. Les Canadiens français à Palm Beach ont une réputation qui est...
 - a. excellente/bonne/moyenne/médiocre
34. Grâce à votre séjour en Floride, votre santé est...
 - a. améliorée significativement/améliorée/semblable
35. Grâce à votre séjour en Floride, votre espérance de vie est...
 - a. améliorée significativement/améliorée/semblable
36. Vous lisez, écoutez ou regardez des médias américains de façon...
 - a. quotidienne/hebdomadaire/mensuelle/rare
37. Vous lisez, écoutez ou regardez des médias canadiens de façon...
 - a. quotidienne/hebdomadaire/mensuelle/rare
38. Depuis quelle année achetez-vous des journaux canadiens en Floride ?
39. Depuis quelle année avez-vous une soucoupe pour votre télévision ?
40. Depuis quelle année avez-vous accès à Internet ?
41. Grâce à ces médias, votre relation avec le Canada l'hiver est...
 - a. améliorée significativement/améliorée/reste semblable
42. Est-ce que ces médias vous isolent de la société floridienne ?
 - a. Aucunement/un peu/beaucoup

Les questions à réponses courtes

43. Avez-vous adopté des nouveaux loisirs depuis que vous venez en Floride ? Si oui, lesquels ?
44. Qu'est-ce qui est différent dans la culture américaine par rapport à votre culture ?
45. Depuis qu'il existe, comment le Club a-t-il participé ou avez-vous participé dans la vie communautaire à Palm Beach ?
46. Comment la Floride a-t-elle changé depuis votre première visite ?
47. Comment le référendum sur la souveraineté au Québec en 1980 ou en 1995 a-t-il affecté les relations entre les snowbirds ?
48. Est-ce qu'il existe des différences dans les idées ou les habitudes entre Franc-Ontariens, Acadiens et Québécois ? Si oui, lesquelles ?
49. Quelles traditions canadiennes ou québécoises maintenez-vous au cours de l'hiver ?
50. Depuis 9/11 et depuis le début de la guerre en Irak, est-ce que les rapports avec les Américains ont changé ? Si oui, comment par rapport à la façon dont c'était avant ces événements ?
51. D'autres commentaires ?

ANNEXES F – TABLEAUX DÉMOGRAPHIQUES

Tableau F.1 – Population canadienne en Floride, 1860-1930

	1860	1870	1880	1890	1900	1910	1920	1930
Floride	140 424	187 748	269 493	391 422	528 542	752 619	968 470	1 468 211
Canadiens	77	174	446	1 151	1 114	1 698	4 121	8 156
<i>Canadiens anglais</i>						1 547	3 844	7 656
<i>Canadiens français</i>						151	277	500
Descendants canadiens						301		
Descendants c.-f.						36		
Palm Beach ¹	83	85	257	861	4 955	5 577	18 654	51 781
Canadiens		1		5		59	335	598
<i>Canadiens anglais</i>					47	57		
<i>Canadiens français</i>						2		
Descendants can.						11		
Descendants c.-f.						1		

SOURCES: « Florida + Canadian + French Canadian + 1860 + 1870 + 1880 + 1890 + 1900 + 1910 + 1920 + 1930 », dans: *University of Virginia Library – Historical Census Browser*, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus>, site consulté le 17 octobre 2008; « Florida + Palm Beach + Dade + Canadian + French Canadian + 1870-1930 », dans: *University of Virginia Library – Historical Census Browser*, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus>, site consulté le 17 octobre 2008; « Florida – Table 24 – Country of Birth of Foreign-Born Population for the State, Urban and Rural, 1950, and for the State, 1860 to 1940 », *1950 US Census of the American Population*, U.S. Census Bureau, 1951; Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2 (2002), p. 186-197.

¹ Entre 1860 et 1900, cette donnée comprend la population entière du Sud-Est floridien qui fait partie du comté de Dade. En 1896, le comté sera scindé en deux pour former Palm Beach. Deux décennies plus tard, des parts des deux comtés seront taillées pour former le comté de Broward entre les deux.

Tableau F.2 – Population canadienne en Floride, 1940-2007

	1940	1950	1960	1970	1980	1990	2000	2007
Floride	1 897 414	2 771 305	4 951 560	6 789 443	9 746 342	12 937 926	15 982 378	18 251 243
Canadiens					70 603	77 559	100 158 ²	
Descendants canadiens	9 482	14 992	58 245	114 615		155 073	194 008	
<i>Descendants can.-ang.</i>	8 605	13 184				44 852	59 494	
<i>Descendants can.-fr.</i>	877	1 808				110 221	134 514 ³	
Visiteurs can.			245 000	1 000 000	1 439 000	2 432 000	2 042 000	2 485 000
Hivernants c.					250 000 ⁴	300 000 ⁵		500 000
Palm Beach	79 989	114 688	228 106	348 994	576 868	863 518	1 131 184	1 266 451
Francophones				5 219	3 539		14 995 ⁶	
Descendants canadiens	732		5 037	8 451	5 691 ⁷		15 109	
<i>Descendants can.-ang.</i>	663						5 973	
<i>Descendants can.-fr.</i>	69						9 232	

SOURCES : « Florida + Canadian + French Canadian + 1940 + 1950 + 1960 », dans: *University of Virginia Library – Historical Census Browser*, <http://fisher.lib.virginia.edu/collections/stats/histcensus>, site consulté le 17 octobre 2008; « 1950 + 1960 + 1970+ 1980 + 1990 + Social and Economic Characteristics + Florida », dans : *Census of Population and Housing – Decennial Censuses*, <http://www.census.gov/prod/www/abs/decennial/index.htm>, site consulté le 26 octobre 2008; Sylvain DE REPENTIGNY, *International Travel Survey: Canadian Residents 1980 - 1999. Data Selected: U.S. State Visits, Including En Route. Total U.S. State Visits Selected, U.S. Regions by U.S. States, 1 + Nights by Visits and Spending Less Fares. Florida 1980-1999*, Gatineau, Statistique Canada, 30 juillet 2007, 1 p.; Raymond ARSENAULT et Gary R. MORMINO, « From Dixie to Dreamland: Demographic and Cultural Change in Florida, 1880-1980 », dans : Randall M. MILLER et George E. POZETTA, *Shades of the Sunbelt: Essays on Ethnicity, Race and the Urban South*, Boca Raton, Florida Atlantic University Press, 1989, p. 162-175; Eric JARVIS, « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2 (2002), p. 186-197; « DP-2. Profile of Selected Social Characteristics: 2000. Data Set: Census 2000 Summary File 3 (SF3) – Sample Data. Geographic Area: Florida », *American Factfinder*, U.S. Census Bureau, http://factfinder.census.gov/servlet/QTTable?_lang=en&_name=DEC 2000 SF3 U DP2&ds name=DEC 2000 SF3 U&geo id=04000US12, page consultée le 2 mars 2009; Jon NORDHEIMER, « Hockey draws 'two solitudes' together », *The Windsor Star* (9 avril 1987), p. B8; Michael MacKENZIE, chercheuse, Canadian Snowbird Association, *Entretien téléphonique*, TORONTO (Ontario), 15 novembre 2008; « Voyages effectués par les Canadiens vers les États-Unis, 15 principaux États visités », *Statistique Canada*, <http://www40.statcan.gc.ca/102/cst01/arts39a-fra.htm>, page consultée le 7 juin 2009.

² Ce chiffre comprend tous les immigrants nés en « Amérique septentrionale » pour reprendre l'expression des démographes. Il s'agit du Canada, de St-Pierre-Miquelon, ainsi que le Groenland. Nous jugeons que la présence de ces deux dernières populations serait marginale comparativement à la masse canadienne.

³ On inclut ici les 2690 descendants acadiens et cajuns.

⁴ La statistique remonte en fait à 1984.

⁵ La statistique remonte en fait à 1987.

⁶ Ce chiffre ne tient pas en compte des 37 487 créoles francophones.

⁷ On ne compte que les naissances canadiennes en 1980. Tous les descendants ne sont pas compris dans cette statistique.

BIBLIOGRAPHIE

Sources inédites

Archives du Club canadien-français de Lake Worth Inc., Lake Worth (Floride)

Archives de la Communauté catholique d'expression française de Lake Worth, Lake Worth (Floride)

Archives du *Palm Beach en français*, West Palm Beach (Floride)

Archives du Historical Society of Palm Beach County, West Palm Beach (Floride)
Fonds « Populations – Canadians in Florida »

Archives personnelles

Nicole et Joseph ASSELIN (Lantana, Floride)

Rollande ASSELIN (Lake Worth, Floride)

Roland et Simone DOYON (Palm Springs, Floride)

Armand LALLINEC (Lake Worth, Floride)

Conrad ROY (Greenacres, Floride)

Archives du South Florida Petanque Club Inc., Lake Worth (Floride)

Base de données de *Biblio branchée*

(<http://www.biblio.eureka.cc.proxy.bib.uottawa.ca/WebPages/Search/Result.aspx>)

Base de données de *Canadian Newstand*

(<http://proquest.umi.com.proxy.bib.uottawa.ca/pqdweb?RQT=302&COPT=REJTPUcyMWQrMmZmMiZJTlQ9MyZWRVI9Mg==&clientId=3345&cfc=1>)

Base de données d'*Élections Canada* (www.elections.ca)

Base de données du Florida Department of State, Department of Corporations
(www.sunbiz.org)

Base de données de *Statistique Canada* (<http://www.statcan.gc.ca/start-debut-fra.html>)

Historical Census Browser, University of Virginia Library,
(www.fisher.lib.uvirginia.edu/collections/stats/histcensus/)

Sondage auprès des Canadiens français de Palm Beach (janvier 2008)

U.S. Census Bureau, *Census of Population and Housing – Decennial Housing 1790-2000*
(<http://www.census.gov/prod/www/abs/decennial/index.htm>)

Sources manuscrites

ST-AMOUR, Thérèse (2006). *Récits de la Floride*. Delray Beach, The Printing Office. 109 p.

de REPENTIGNY, Sylvain (2007). *International Travel Survey: Canadian Residents 1980 - 1999. Data Selected: U.S. State Visits, Including En Route. Total U.S. State Visits Selected, U.S. Regions by U.S. States, 1 + Nights by Visits and Spending Less Fares. Florida 1980-1999*. Gatineau, Statistique Canada. 1 p.

Sources radiophoniques

ROBITAILLE, Éric (2006). « La Florida depuis 40 ans avec Maurice Ouellette », *Quelque part entre la 11 et la 17*. Sudbury, Radio-Canada – Nord de l’Ontario, 1^{er} novembre. 6 minutes.

ROBITAILLE, Éric (2006). « Maurice Ouellette en Floride », *Quelque part entre la 11 et la 17*. Sudbury, Radio-Canada – Nord de l’Ontario, 19 décembre. 9 minutes.

Sources télévisuelles

MEUNIER, Claude (1993). « Le voyage à Plattsburgh », *La Petite Vie*, 1, 1. Radio-Canada.

PAQUETTE, Pierre (1967). « Les Québécois en Floride », *Aujourd’hui* (4 avril). Radio-Canada, http://archives.radio-canada.ca/art_de_vivre/voyage/clips/16233/. Page consultée le 19 juin 2009.

SEINFELD, Jerry et Larry DAVID (1991). « The Pen », *Seinfeld*, 3, 5. National Broadcasting Corporation.

SEINFELD, Jerry et Larry DAVID (1996). « The Cadillac », *Seinfeld*, 7, 14-15. National Broadcasting Corporation.

SEINFELD, Jerry et Larry DAVID (1997). « The English Patient », *Seinfeld*, 8, 17. National Broadcasting Corporation.

SEINFELD, Jerry et Larry DAVID (1998). « The Wizard », *Seinfeld*, 9, 15. National Broadcasting Corporation.

Sources cinématographiques

MIHALKA, Georges (réalisation) (1993). *La Florida*. Films Vision 4. 114 minutes.

Sources orales

ASSELIN, Joseph et Nicole BUREAU (2008). *Entrevue*. Lantana (Floride), 9 janvier. 88 minutes.

ASSELIN, Michèle et Patrick ASSELIN (2009). *Entrevue*. Silver Springs Shores (Floride), 10 janvier. 77 minutes.

ASSELIN, Rollande (2009). *Entrevue*. Lake Worth (Floride). 7 et 11 janvier. 20 minutes.

BERNIER, Carmen (2009). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 5 janvier. 50 minutes

BROUSSEAU, Rose (2008). *Entrevue*. Lake Worth (Floride), 12 janvier. 132 minutes.

DALCOURT, Jeannette (2008). *Entrevue*. Greenacres (Floride), 7 janvier. 75 minutes.

DESLAURIERS, Ginette et Albert (2009). *Entrevue*. Lake Worth (Floride), 7 janvier. 59 minutes.

DOYON, Roland et Simone (2009). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 8 janvier. 124 minutes.

GROULX, Roger (2008). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 12 janvier. 36 minutes.

JEAN, Danielle et Jacques DROUIN (2009). *Entrevue*. Greenacres (Floride), 9 janvier. 63 minutes.

LALLINEC, Armand (2008). *Entrevue*. Lake Worth (Floride), 10 janvier. 111 minutes.

LALLINEC, Armand (2009). *Entrevue*. Lake Worth (Floride), 8 janvier. 34 minutes.

LEMAY, Raymond et Denise D'ANJOU (2009). *Entrevue*. Lake Worth (Floride), 7 janvier. 63 minutes

OUELLETTE, Maurice (2006). *Entretien téléphonique*. Sudbury (Ontario), 27 octobre. 15 minutes.

OUELLETTE, Maurice (2008). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 7 janvier. 93 minutes.

OUELLETTE, Maurice (2009). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 5 janvier. 60 minutes.

RIVARD, Martin (2009). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 13 janvier. 45 minutes.

ROY, Conrad et Jeannine FOURNIER (2008). *Entrevue*. Greenacres (Floride), 8 janvier. 65 minutes.

SANSFAÇON, André (2008). *Entrevue*. Palm Springs (Floride), 12 janvier. 28 minutes.

ST-AMOUR, Thérèse (2006). *Entretien téléphonique*. ORLÉANS (Ontario). 17 novembre. 10 minutes.

ST-AMOUR, Thérèse et Blaise PLOUFFE (2009). *Entrevue*. Boynton Beach (Floride). 8 janvier. 70 minutes.

SAVOIE, Albert (2006). *Entretien téléphonique*. Sudbury (Ontario). 17 novembre. 10 minutes.

SAVOIE, Albert (2007). *Entrevue*. Greenacres (Floride), 2 janvier. 50 minutes.

SAVOIE, Albert (2009). *Entrevue*. Greenacres (Floride), 7 janvier. 60 minutes.

Articles et chapitres de livres

ARSENAULT, Raymond et Gary R. MORMINO (1989). « From Dixie to Dreamland: Demographic and Cultural Change in Florida, 1880-1980 », dans : Randall M. MILLER et George E. POZZETTA. *Shades of the Sunbelt: Essays on Ethnicity, Race and the Urban South*. Boca Raton, Florida Atlantic University Press. p. 161-191.

ARSENAULT, Raymond (1994). « Is There a Florida Dream? », *Forum* (été), p. 22-27.

BARDE, Robert, Susan B. CARTER et Richard SUTCH (dir.) (2006). « Chapter Ad – International Migrations », *Historical Statistics of the United States. Earliest Times to the Present. Millennial Edition. Volume One. Part A. Population*, New York, Cambridge University Press, p. I-523–I-652.

BEAUCHEMIN, Jacques (1997). « Conservatisme et traditionalisme dans le Québec duplessiste : aux origines d'une confusion conceptuelle », dans : Alain-G. GAGNON et Michel SARRA-BOURNET (dir.), *Duplessis : entre la grande noirceur et la société libérale*, Montréal, Québec Amérique, p. 33-54.

BEAUDIN, François (1968). « Prêtres de Montréal en mission aux États-Unis (1836-1876) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 21, 4, p. 792-802.

BOUCHARD, Gérard (1997). « Ouvrir le cercle de la nation. Activer la cohésion nationale. Réflexion sur le Québec et la diversité », *L'Action nationale*, 87, 4 (avril), p. 107-137.

BRETON, Raymond (1964). « Institutional Completeness of Ethnic Communities and the Personal Relations of Immigrants », *American Journal of Sociology*, 70, 2 (septembre), p. 193-205.

BRETON, Raymond (1985). « L'intégration des francophones hors Québec dans des communautés de langue française », *Revue de l'Université d'Ottawa*, 55, 2 (avril-juin), p. 77-89.

CARDINAL, Linda (2003). « Sortir de la nostalgie, en finir avec le ressentiment : les francophones hors Québec et la coopération interprovinciale », dans : Simon LANGLOIS et Jean-Louis ROY (dir.), *Briser les solitudes. Les francophonies canadiennes et québécoise*, Montréal, Nota Bene, p. 15-27.

CHAPMAN, Arthur E. (1991). « History of South Florida », dans : Thomas D. BOSWELL, *South Florida: The Winds of Change*, Miami, Annual Conference of the Association of American Geographers, p. 31-42.

COATES, Ken S., Robert HEALY et William R. MORRISON (2002). « Tracking the Snowbirds: Seasonal Migration from Canada to the U.S.A. and Mexico », *The American Review of Canadian Studies* (automne), p. 433-450.

DALLEN, Timothy (2002). « Tourism and the Growth of Urban Ethnic Islands », C. Michael HALL et Allan M. WILLIAMS (dir.), *Tourism and Migration: New Relationships between Production and Consumption*, Amsterdam, Kluwer Academic Publications, p. 135-151.

DESROSIERS-LAUZON, Godefroy (2006). « À l'envers de l'hiver : le voyage en Floride et les identités canadienne et québécoise », *Histoire sociale*, 39, 77 (mai), p. 109-128.

DESROSIERS-LAUZON, Godefroy (2006). « Nordicité et identités québécoise et canadienne en Floride », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, p. 137-162.

DUPONT, Louis et Marie DUSSAULT (1982). « La présence francophone en Floride : un portrait », *Vie française*, 36 (octobre-décembre), p. 5-22.

DUPONT, Louis (1982). « Le déplacement et l'implantation des Québécois en Floride », *Vie française*, 36, 10-11-12 (octobre-décembre), p. 23-33.

FORGET, Célia (2005). « Rencontre avec un nomade moderne : Le *full-time RVer* », *Ethnologies*, 27, 1, numéro « Appartenances », p. 103-130.

FRENETTE, Yves (1989). « La genèse de la communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston (Maine), 1800-1880 », *Historical Papers/Communications historiques*, 24, 1, p. 75-99.

FRENETTE, Yves (2000). « La grande mutation identitaire des Franco-Américains », *Cap-aux-Diamants*, 61 (printemps), p. 10-13.

FRENETTE, Yves (2006). « L'Ontario français du Centre et du Sud-Ouest, 1940-1970 », *Cahiers Charlevoix*, 7, Sudbury, Prise de parole, p. 143-181.

GÉLINAS, Xavier (1996). « La droite intellectuelle et la Révolution tranquille : le cas de la revue *Tradition et progrès*, 1957-62 », *Canadian Historical Review*, 77, 3 (septembre), p. 353-387.

GERVAIS, Gaétan (2005). « Les paroisses de l'Ontario français, 1767-2000 », *Cahiers Charlevoix*, 6, Sudbury, Prise de parole, p. 99-194.

GILBERT, Anne (1998). « À propos du concept d'Amérique française », *Recherches sociographiques*, 39, 1, p. 103-120.

GILBERT, Anne (1999). « La nature comme résignation », dans : Caroline ANDREW (dir.), *Dislocation et permanence*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, p. 39-57.

GROULX, Lionel (1964). « Chroniques de l'Institut », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 17, 4, p. 612-614.

HARNEY, Robert F. (1989). « The Palmetto and the Maple Leaf: Patterns of Canadian Migration to Florida », dans : Randall M. MILLER et George E. POZZETTA, *Shades of the Sunbelt: Essays on Ethnicity, Race and the Urban South*, Boca Raton, Florida Atlantic University Press, p. 21-39.

JARVIS, Eric (2002). « Florida's Forgotten Ethnic Culture: Patterns of Canadian Immigration, Tourism, and Investment since 1920 », *Florida Historical Quarterly*, 21, 2, p. 186-197.

LAMONDE, Yvan (1999). « Pourquoi penser l'américanité du Québec? », *Politique et sociétés*, 18, 1, p. 93-98.

LONGINO, Charles F. Jr. et Ralph B. McNEAL Jr. (1991). « The Elderly Population of South Florida », dans : Thomas D. BOSWELL (dir.), *South Florida: The Winds of Change*, Miami, Annual Conference of the Association of American Geographers, p. 181-194.

LONGINO, Charles F. Jr., Victor W. MARSHALL, Larry C. MULLINS et Richard D. TUCKER (1991). « On the Nesting of Snowbirds: A Question About Seasonal and Permanent Migrants », *Journal of Applied Gerontology*, 10, 2 (juin), p. 157-168.

MARSHALL, Victor et Richard TUCKER (1990). « Canadian Seasonal Migrants: Boon or Burden? », *Journal of Applied Gerontology*, 9, 4 (décembre), p. 420-432.

MEUNIER, E.-Martin et Jean-Philippe WARREN (1998). « De la question sociale à la question nationale : la revue *Cité libre* (1950-1963) », *Recherches sociographiques*, 39, 2-3, p. 291-316.

MORISSONNEAU, Christian (1983). « Le peuple dit ingouvernable sans bornes : mobilité et identité québécoise », dans : Dean R. LOUDER et Éric WADDELL (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 11-23.

MOHL, Raymond A. (1996). « Ethnic Transformations in Late Twentieth-Century Florida », *Journal of American Ethnic History*, 15, 2 (janvier), p. 60-75.

- OLIVIER, Lawrence et Guy BÉDARD (1993). « Le nationalisme québécois, les Acadiens et les francophones du Canada », *Égalité. Revue acadienne d'analyse politique*, 33 (printemps), p. 81-100.
- ROBY, Yves (1987). « Les Canadiens français des États-Unis (1860-1900) : dévoyés ou missionnaires? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41, 1 (été), p. 3-22.
- ROSENTAL, Paul-André (1990). « Maintient/rupture : un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales ESC*, 6 (novembre-décembre), p. 1403-1431.
- ROY, Francine (2005). « La montée du huard et les voyages internationaux », *L'Observateur économique canadien*, 18, 2 (février), 11 p.
- SAVARD, Pierre (1993). « Les relations avec le Québec », dans : Cornelius J. JAENEN (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Ontario Historical Studies Series, p. 231-263.
- SIMARD, Martin (2000). « Communautés locales et espace-monde. Les processus identitaires de la postmodernité », *Géographie et cultures*, 36, p. 3-20.
- THÉRIAULT, J. Yvon (1994). « Entre la nation et l'ethnie : Sociologie, société et communautés minoritaires francophones », *Sociologie et sociétés*, 26, 1 (printemps), p. 15-32.
- THÉRIAULT, J. Yvon (2004). « Réponse à la Critique de la Critique de l'américanité », *Sociologie et sociétés*, 36, 2 (automne), p. 261-267.
- TREMBLAY, Rémy (2003). « Le déclin de Floribec », *Téoros*, 22, 2 (été), p. 63-69.
- TREMBLAY, Rémy (2004). « Un modèle pour comprendre le cycle de vie de communautés touristiques transnationales », *Revue organisations et territoires*, 13, 3 (automne), p. 81-85.
- TUCKER, Larry, Charles LONGINO et Larry C. MULLINS (1988). « Older Anglophone Canadian Snowbirds in Florida: A Descriptive Profile », *La revue canadienne du vieillissement*, 7, 1 (automne), p. 218-232.
- TUCKER, Richard D., Larry C. MULLINS, Charles F. LONGINO Jr., Victor W. MARSHALL et François BÉLAND (1992). « Older Canadians in Florida : A Comparison of Anglophone and Francophone Seasonal Migrants », *La revue canadienne du vieillissement*, 11, 3 (automne), p. 281-299.
- VILLENEUVE, Paul (1997). « Le Québec et l'intégration continentale : un processus à plusieurs vitesses et à directions multiples », *Cahiers de géographie du Québec*, 41, 114 (décembre), p. 339-345.

Ouvrages

BEHIELS, Michael D. (1985). *Prelude to Quebec's Quiet Revolution*. Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press. 366 p.

BOCK, Michel (2001). *Comment un peuple oublie son nom : la crise identitaire franco-ontarienne dans la presse française de Sudbury (1960-1975)*. Sudbury, Prise de Parole. 119 p.

BOCK, Michel (2004). *Quand la nation débordait les frontières : les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx*. Montréal, Hurtubise HMH. 453 p.

BOCK-CÔTÉ, Mathieu (2007). *La dénationalisation tranquille*. Montréal, Boréal. 211 p.

BOUCHARD, Gérard (1995). *Entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Le Québec comme population neuve et culture fondatrice*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa. 56 p.

BOUCHARD, Gérard (2001). *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*. Montréal, Éditions du Boréal. 503 p.

CHARLAND, Jean-Pierre (2007). *Une histoire du Canada contemporain : de 1850 à nos jours*. Sillery, Septentrion. 324 p.

CHODOS, Robert et Eric HAMOVITCH (1991). *Quebec and the American Dream*. Toronto, Between the Lines. 251 p.

COUNTS, David Reeves et Dorothy Ayers COUNTS (2001). *Over the Next Hill. An Ethnography of RVing Seniors in North America*. Peterborough, Broadview Press. 347 p.

COURTEMANCHE, Andrée et Martin PÂQUET (dir.) (2001). *Prendre la route. L'expérience migratoire en Europe et en Amérique du Nord du XVI^e au XX^e siècle*, Hull, Vents d'Ouest. 246 p.

CURL, Donald Walter (1986). *Palm Beach County. An Illustrated History*. West Palm Beach, Windsor Publications. 212 p.

DESROSIERS-LAUZON, Godefroy (2008). *Southern Seduction. Canadian and American Snowbirds in Florida since 1945*. Thèse doctorale en histoire, Université d'Ottawa. 344 p.

FRENETTE, Yves (1998). *Brève histoire des Canadiens français*. Montréal, Boréal. 210 p.

FRENETTE, Yves (2001). *Les francophones de la Nouvelle-Angleterre, 1524-2000*. Montréal/Québec, Institut national de la recherche scientifique – Urbanisation, Culture et Société. 72 p.

GAFFIELD, Chad (1993). *Aux origines de l'identité franco-ontarienne : éducation, culture, économie*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa. 284 p. Collection Amérique française.

- GAUVREAU, Michael (2005). *The Catholic Origins of Quebec's Quiet Revolution, 1931-1970*. Montréal, McGill-Queen's University Press. 501 p.
- GRAEBNER, William (1980). *A History of Retirement. The Meaning and Function of An American Institution, 1885-1978*. New Haven/London, Yale University Press. 293 p.
- GROULX, Lionel (1962). *Le Canada français missionnaire*. Montréal, Fides. 532 p.
- GILBERT, Anne (1999). *Espaces franco-ontariens*. Hull/Ottawa, Éditions du Nordir. 198 p.
- HILLIER, Herbert L. (2005). *Highway A1A: Florida at the Edge*. Gainesville, University Press of Florida. 456 p.
- JEWELL, Susan D. (2002). *Exploring South Florida: A Guide to Finding the Natural Areas and Wildlife of the Southern Peninsula and the Florida Keys*. Sarasota, Pineapple Press. 329 p.
- KING, James P. et David A. LYON (1982). *Canadian Travel Patterns and Attitudes Towards Vacations in Florida*. Toronto/Tallahassee, Market Facts of Canada/Florida Department of State/Florida Department of Commerce. 111 p.
- LAMONDE, Yvan (1996). *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*. Montréal, Nuit Blanche Éditeur. 121 p.
- LANGLOIS, Simon et Jocelyn LÉTOURNEAU (dir.) (2004). *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*. Québec, Presses de l'Université Laval. 322 p.
- LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD (1989). *Histoire du Québec contemporain. Tome II – Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal Compact, n° 12. 834 p.
- LOUDER, Dean et Éric WADDELL (2008). *Franco-Amérique*. Sillery, Septentrion. 352 p.
- MARTEL, Marcel (1997). *Le deuil d'un pays imaginé. Lutttes rêves et déroutte du Canada français, 1867-1976*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa. 203 p.
- MEUNIER, E.-Martin et Jean-Philippe WARREN (2002). *Sortir de la « grande noirceur » : L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*. Sillery, Septentrion. 207 p.
- MORISSONNEAU, Christian (1978). *La Terre promise: Le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH. 212 p. Cahiers du Québec, Collection Ethnologie.
- MORMINO, Gary R. (2005). *Land of Sunshine, State of Dreams: A Social History of Modern Florida, 1950-2000*. Gainesville, University Press of Florida. 457 p.
- MORRIS, Allen et Joan PERRY MORRIS (2002). *Florida Place Names*. Sarasota, Pineapple Press. 291 p.

- O'REILLY, Karen (2000). *The British on the Costa del Sol*. New York, Routledge. 187 p.
- PERKS, Robert et Alistair THOMSON (dir.) (2006). *The Oral History Reader*. Londres/New York, Routledge. 578 p.
- RAFA, Jean (1969). *La pétanque au Québec*. Montréal, Léméac. 111 p.
- ROBY, Yves (1990). *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*. Sillery, Septentrion. 434 p.
- ROBY, Yves (2000). *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre : rêves et réalités*. Sillery, Septentrion. 526 p.
- ROBY, Yves (2007). *Histoire d'un rêve brisé ? Les Canadiens français aux États-Unis*. Sillery, Septentrion. 148 p.
- ROUILLARD, Jacques (1985). *Ah les États ! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*. Montréal, Boréal Express. 155 p. Collection Histoire et Sociétés.
- RUDIN, Ronald (1998). *Faire de l'histoire au Québec*. Traduit de l'anglais par Pierre R. DESROSIERS. Sillery, Septentrion. 278 p.
- SCOTT, Laura Lee (2005). *Belandville: A French Canadian Colony in West Florida*. Bagdad (Floride), Pantagonia Press. 67 p.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon (2005). *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*. Montréal, Québec Amérique. 386 p.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon (2007). *Faire société. Société civile et espaces francophones*. Sudbury, Prise de Parole. 386 p.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.) (2008). *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada*. Montréal, Fides. 562 p.
- TREMBLAY, Rémy (2006). *Floribec: Espace et communauté*. Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa. 150 p. Collection Amérique française.
- TREMBLAY, Rémy (2000). *Le concept de communauté en géographie vu à travers le petit Québec de la Floride*. Thèse doctorale en géographie, Université d'Ottawa. 297 p.
- TRUDEL, Marcel (1973). *The Beginnings of New France, 1524-1663*. Toronto, McLelland and Stewart. 323 p.